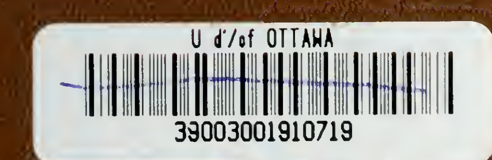

U d'/of OTTAWA
39003001910719





ÉTUDES

D'UN

JEUNE PHILOSOPHE

CHRÉTIEN.

Se trouve A LYON
Chez PÉRISSE FRÈRES, Libraires, rue Mercière, n° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT
rue du Colombier, n° 30.

ÉTUDES

D'UN

JEUNE PHILOSOPHE

CHRÉTIEN,

OU

MORCEAUX EXTRAITS DES PLUS CÉLÈBRES DÉFENSEURS
DE LA RELIGION;

SUIVIES

D'UNE RÉFUTATION ABRÉGÉE

DU LIVRE DES RUINES

DE VOLNEY;

PAR M. D. N.,

AUMÔNIER DE L'ÉCOLE ROYALE POLYTECHNIQUE;

Ouvrage approuvé par S. E. le Grand-Maître et le Conseil royal
de l'Université.

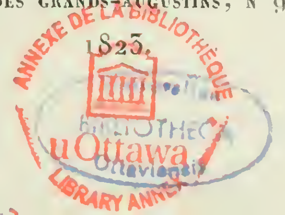
Que ceux qui combattent la Religion apprennent au moins
quelle elle est avant que de la combattre.

PASCAL, *Pensées*

A PARIS,

A la librairie ancienne et moderne
DE MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9.

1823.



AVANT-PROPOS.

« Quand Dieu, dit Bossuet, pour punir les » scandales, ou pour réveiller les peuples et » les pasteurs, permet à l'esprit de séduction » de tromper les âmes hautaines, et de répandre » partout un chagrin superbe, une indocile » curiosité, et un esprit de révolte, il détermine » dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut » donner aux malheureux progrès de l'erreur, » et aux souffrances de son Église. » Le triomphe de l'irréligion et du désordre n'a jamais qu'un temps; c'est un état violent qui ne saurait durer; c'est une crise, comme sont dans l'ordre politique les révolutions, et dans l'ordre physique les orages et les tempêtes; la paix et le calme succèdent toujours aux plus grandes agitations.

Les peuples, n'en doutons pas, se lasseront

enfin de marcher à la suite de ces funestes novateurs qui leur ont fait parcourir en si peu de temps un cercle si étendu d'erreurs et de calamités. Ils obéiront à ce besoin, à cet instinct secret du cœur qui les rappelle vers la Religion ; et c'est à ses pieds qu'ils abjureront ces haines de parti qui les divisent, pour jouir enfin de ce repos tant désiré qu'ils chercheraient vainement loin de celui qui a dit : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne* (1).

Après ses longs malheurs et les violentes secousses qui l'ont agitée, il faut à la société une croyance et des doctrines qui la consolent et qui la raffermissent ; ce double bienfait, il n'appartient qu'à la Religion de le lui procurer, car sans son autorité toute croyance chancelle, ou plutôt il n'y a pas de croyance véri-

(1) S. Jean, ch. 14.

table ; et comme elle est l'unique lien de la *charité*, tout accord, toute alliance, dont elle n'est pas la base, est illusoire et ne saurait durer. Pour réunir les partis dont la division occasionne de si grands maux à la société, il faut quelque chose de plus fort qu'eux et qui leur soit supérieur : c'est la Religion. Semblable à cet astre pur et bienfaisant, qui éclaire le monde sans que rien puisse l'arrêter dans sa course, elle a traversé les siècles et les révolutions qu'ils ont amenées ; et si parfois elle a servi de prétexte aux passions des hommes, jamais elle n'a été leur complice, car la vérité seule et la justice ont droit à sa protection et à son appui. C'est du ciel, en un mot, qu'il faut attendre la guérison des maux de la terre.

Qu'ils cessent donc de se dire les amis de leur patrie, ceux que l'expérience du demi-siècle qui vient de s'écouler n'a pas réconciliés avec le christianisme. Après avoir vainement

essayé de toutes leurs théories nouvelles, pourquoi s'obstiner encore à rejeter cette pierre angulaire, l'unique fondement de l'édifice social? Pourquoi tant d'acharnement à réimprimer ces livres immoraux et impies qui ont déshonoré à jamais le siècle précédent? et si l'on juge de la fin par les moyens, que penser de la bonté d'une cause qui n'espère triompher que sur les débris des mœurs et de la Religion? . . . . . *Mais l'iniquité se mentira à elle-même.* Les derniers efforts de l'impiété ne serviront qu'à mettre dans un plus grand jour ce qu'elle a de hideux et de criminel; c'est du mal lui-même que viendra le remède. La jeunesse, sur laquelle se fonde principalement l'espoir des ennemis de la Religion, sera la première à donner l'exemple du retour aux saines doctrines; il ne faut pour l'y ramener, que dissiper ses préventions et l'instruire. L'on trouve rarement à cet âge des cœurs assez pervertis pour s'être déjà fait un

besoin d'incrédulité et de haine contre le christianisme.

Persuadés comme nous le sommes de cette vérité qui soutient notre espérance pour l'avenir, nous avons pensé que ce serait travailler utilement pour la Religion que de mettre entre les mains des jeunes gens le recueil que nous leur offrons aujourd'hui. Le christianisme a été défendu sur tous les points par ceux qui ont exposé sa doctrine et démontré sa vérité ; aucune objection n'est demeurée sans réponse, aucun doute sans éclaircissement, en sorte qu'il suffit maintenant à ceux qui sont de bonne foi de *lire* et de *comparer*, pour s'*instruire* et se *convaincre*. Nous opposerons donc aux *sophistes* du dix-huitième siècle, les *philosophes* de ce grand siècle dont la gloire, qui est celle de notre patrie, demeurera, en dépit de ceux qui ont voulu la rabaisser sans jamais pouvoir l'atteindre.

Ce recueil que nous avons arrangé est aussi

abrégé que possible; mais il suffira, s'il est médité attentivement, pour rapprocher de la Religion ceux qui auraient le malheur d'en être éloignés, et pour leur inspirer le désir de l'étudier plus à fond. Car de quelle autorité ne doivent pas être ces témoignages réunis d'hommes si justement célèbres, dont les écrits, devenus *classiques* dans notre langue, méritent doublement d'être lus et étudiés par la jeunesse !

Nous citerons souvent dans ce recueil un écrivain philosophe qui a vécu de nos jours. La Religion, qui d'abord le compta parmi ses ennemis, le vit depuis se ranger parmi ses plus zélés défenseurs : c'est La Harpe, dont la conversion, dans un temps où le christianisme était ouvertement persécuté, a fait tant d'honneur à sa bonne foi et à son courage.

Nous terminons cet avant-propos en disant, comme Pascal de son livre qu'il n'eut pas le temps d'achever : « Ceux qui apporteront à la

» lecture de ce recueil une sincérité parfaite
» et un véritable désir de connaître la vérité
» auront satisfaction et seront convaincus des
» preuves d'une Religion si divine, que l'on y
» a ramassées. »

TABLEAU GÉNÉRAL

DES MATIÈRES TRAITÉES DANS CE RECUEIL.

Pages.

Extrait d'une lettre du chancelier d'Aguesseau à son fils. 1

DE LA VÉRITÉ.

La Harpe. 13

Fénelon. 17

FOLIE DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Pascal 20

M. l'abbé de La Mennais. 28

LA HAINE DE LA VÉRITÉ EST LA SOURCE DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

M. l'abbé de La Mennais. 32

SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ.

1° *l'orgueil.*

Fénelon 34

2° *La corruption du cœur.*

Massillon. 36

Idem. 37

Leibnitz 38

3° *L'ignorance en matière de religion.*

Massillon. 38

AVEUGLEMENT ET MAUVAISE FOI DES INCRÉDULES.

Bossuet. 43

Idem. 46

Bourdaloue. 49

Pages.
Massillon. 51
X. 52

RÉFLEXIONS D'UN HOMME QUI EXAMINE EN LUI-MÊME CE QU'IL DOIT CROIRE SUR LA RELIGION.

Fénelon. 63

EXISTENCE DE DIEU.

Massillon. 65
X. 71

CAUSES DE L'ATHÉISME.

Fénelon. 78

PRIÈRE A DIEU.

Fénelon. 80

DE LA PROVIDENCE.

Bourdaloue. 83

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Pascal. 91
Massillon. 94
Fénelon. 101
Bossuet. 105

RÉVÉLATION.

La Harpe. 106

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Fénelon. 108
Euler. 110
Le cardinal de la Luzerne 111

MIRACLES.

Ils sont possibles et démontrables à la raison.

La Harpe 120

Pages.

MYSTÈRES.

La croyance des mystères est raisonnable.

La Harpe. 135

Il doit y avoir des mystères dans la religion.

Fénelon. 146

Idem. 147

Massillon. 149

Le père Guénard. 153

ACCORD DE LA FOI AVEC LA RAISON.

Le cardinal de la Luzerne. 156

Descartes. 157

Massillon. 158

DIVINITÉ DE L'ÉVANGILE OU SONT CONTENUS LES DOGMES RÉVÉLÉS.

M. l'abbé de Boulogne. 159

LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE PROUVENT LA DIVINITÉ DE LEUR AUTEUR ET DE SA DOCTRINE.

Fénelon. 170

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR L'ÉCLAT ET L'ESPRIT DE SON MINISTÈRE.

Massillon. 173

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR LES CIRCONSTANCES DE SA PASSION ET DE SA MORT.

Bourdaloue. 183

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR LE MIRACLE DE SA RÉSURRECTION.

Bourdaloue. 196

Pages.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR SON ÉTABLISSEMENT.

La Harpe. 211
Bossuet. 213
Idem. 219
Idem. 224
Fénelon. 230

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR SES MARTYRS.

La Harpe. 234

DIVINITÉ DE LA RELIGION PROUVÉE PAR SES TRIOMPHES SUR LA PHILOSOPHIE MODERNE.

M. de Maistre. 257

DE L'ÉGLISE.

Fénelon. 264

LA RÈGLE SURE DE LA FOI N'EST QUE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Fénelon. 267

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EST LA SEULE VÉRITABLE ÉGLISE.

Bossuet. 272

DE LA TOLÉRANCE.

M. de Bonald. 279

BIENFAITS DU CHRISTIANISME.

M. de Châteaubriand. 291
M. l'abbé de La Mennais. 299

CONCLUSION.

Massillon. 307

ÉTUDES

D'UN

JEUNE PHILOSOPHE

CHRÉTIEN.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU CHANCELIER D'AGUESSEAU A SON FILS AÎNÉ.

Vous venez, mon cher fils, d'achever le cercle ordinaire de l'étude des humanités et de la philosophie; vous l'avez rempli avec succès; je vous en félicite de tout mon cœur; je m'en félicite moi-même, ou plutôt nous devons l'un et l'autre en rendre grâces à Dieu, de qui viennent tous les biens dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce. D'Aguesseau.

Ne croyez pourtant pas avoir tout fait, parce que vous avez fini heureusement le cours de vos premières études; un plus grand travail

doit y succéder, et une plus longue carrière s'ouvre devant vous. Tout ce que vous avez fait jusqu'à présent n'est encore qu'un degré ou une préparation pour vous élever à des études d'un ordre supérieur. Vous avez passé par ce que l'on peut appeler les *élémens des sciences;* vous avez appris les langues qui sont la clef de la littérature; vous vous êtes exercé à l'éloquence et à la poésie autant que la faiblesse de l'âge et la portée de vos connaissances vous l'ont pu permettre; vous avez tâché d'acquérir dans l'étude des mathématiques et de la philosophie la justesse d'esprit, la clarté des idées, la solidité du raisonnement, l'ordre et la méthode qui sont nécesaires, soit pour nous conduire nous-mêmes à la découverte de la vérité, soit pour nous mettre en état de la présenter aux autres avec une parfaite évidence. Ce sont, il est vrai, de très-grands avantages, et celui qui est assez heureux pour les posséder, peut se flatter d'avoir entre les mains l'instrument universel de toutes les sciences; il est en état de s'instruire, mais il n'est pas encore instruit, et toutes ses études précédentes ne servent, à proprement parler, qu'à le rendre *capable d'étudier.*

C'est la situation où je vous trouve aujourd'hui, mon cher fils; mais avec cet avantage que, quoique les études que vous allez commencer, soient plus vastes et plus étendues que celles que vous venez de finir, vous y entrerez néanmoins avec une habitude de travail et d'application qui, s'étant formée en vous par rapport aux matières les plus abstraites et les plus subtiles, ne trouvera presque plus rien d'épineux ni de pénible dans les autres sciences, en comparaison des difficultés que vous avez été obligé de dévorer.

L'essentiel est de vous former d'abord un plan général des études que vous êtes sur le point d'entreprendre, de suivre ce plan avec ordre et avec fidélité, et surtout de ne point vous effrayer de son étendue. Ce n'est pas ici l'ouvrage d'un jour, ni même d'une année; mais quelque long qu'il puisse être, si vous êtes exact à en exécuter tous les jours une partie, vous serez comme ceux qui, dans les travaux qu'ils font faire, suivent toujours un bon plan sans jamais en changer. Comme ils ne perdent point de temps, ils mettent à profit toute la dépense qu'ils font. Insensiblement

l'édifice s'élève, les ouvrages s'avancent, et quelque lent qu'en soit le progrès, on arrive toujours à la fin qu'on se propose, pourvu que l'on marche constamment sur la même ligne, et qu'on ne perde jamais de vue le plan qu'on s'est une fois formé. C'est à cette fidélité que je vous exhorte. mon cher fils ; je suis persuadé du désir que vous avez de vous instruire, je ne crains donc point de vous proposer tout entier, un plan que j'aurais pu ne vous montrer que successivement et par parties ; vous pouvez juger, par-là même, de l'opinion que j'ai de votre bonne volonté, puisque je ne vous dissimule aucune des difficultés de l'état auquel je crois que Dieu vous appelle.

Je réduis ce plan à quatre points principaux sur lesquels je ne vous marquerai à présent que ce que vous pourrez exécuter à peu près dans le cours d'une année ; je le continuerai dans la suite, à mesure que le progrès de vos études le demandera, et j'espère que le succès de chaque année m'encouragera à vous tracer avec une nouvelle confiance le plan du travail de l'année suivante.

Les quatre principaux points dont je veux vous parler, sont :

1° L'étude de la religion;

2° L'étude de la jurisprudence;

3° L'étude de l'histoire;

4° L'étude des belles-lettres.

Je sais qu'il n'y a aucune de ces matières qui ne pût occuper un homme tout entier, et être l'étude de toute sa vie; mais vous n'êtes pas obligé de les approfondir toutes également. Il vous doit suffire d'en prendre ce qui sera nécessaire à votre état, il serait même dangereux d'aller plus loin; la raison et la religion doivent présider à l'étude, comme aux autres actions de notre vie; une grande partie de la sagesse d'un homme qui est né avec beaucoup de goût pour les sciences, est de craindre ce goût même, de ne vouloir pas tout savoir pour mieux apprendre ce qui est essentiel à sa perfection, de donner par conséquent des bornes à sa curiosité naturelle, et de savoir garder la modération dans le bien même; c'est l'éloge que Tacite donne à Agricola : je souhaite, mon cher fils, que ce soit un jour le vôtre, et qu'on puisse dire de vous comme de lui, *retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.*

Après cet avis, je commencerai par ce qui regarde la religion, dont l'étude doit être le

fondement, le motif. et la règle de toutes les autres.

ETUDE DE LA RELIGION.

Deux choses peuvent être renfermées sous ce nom :

La première, est l'étude des preuves de la vérité de la religion chrétienne ;

La seconde, est l'étude de la doctrine qu'elle enseigne, et qui est ou l'objet de notre foi, ou la règle de notre conduite.

L'une et l'autre sont absolument nécessaires à tout homme qui veut avoir une foi éclairée, et rendre à Dieu ce culte spirituel, cet hommage de l'être raisonnable à son auteur, qui est le premier et le principal devoir des créatures intelligentes ; mais l'une et l'autre sont encore plus essentielles à ceux qui sont destinés à vivre au milieu de la corruption du siècle présent, et qui désirent sincèrement d'y conserver leur innocence, en résistant au torrent du libertinage qui s'y répand avec plus de licence que jamais, et qui serait bien capable de faire trembler un père qui vous aime tendrement, si je ne croyais, mon cher fils, que

vous le craignez vous-même. Vous ne sauriez mieux réussir à l'éviter, qu'en vous attachant aux deux vues générales que je viens de vous marquer, l'une de vous convaincre toujours de plus en plus du bonheur que vous avez d'être né dans la seule véritable religion, en vous appliquant à considérer les caractères éclatans qui en démontrent les vérités ; l'autre, de vous remplir le cœur et l'esprit des préceptes qu'elle renferme, et qui sont la route assurée pour parvenir à ce souverain bien que les anciens philosophes ont tant recherché, et que la religion seule peut nous faire trouver.

Par rapport au premier point, c'est-à-dire l'étude des preuves de la vérité de la religion, je ne crois pas avoir besoin de vous avertir, mon cher fils, que la persuasion, ou la conviction à laquelle on peut parvenir en cette matière par l'étude et par le raisonnement, ne doit jamais être confondue ni même comparée avec la foi qui est un don de Dieu, une grâce singulière qu'il accorde à qui il lui plaît, et qui exige d'autant plus notre reconnaissance, que nous ne la devons qu'à la bonté de Dieu qui a bien voulu prévenir en nous la lumière de la raison même, par celle de la foi.

Mais, quoique cette conviction et cette espèce de foi humaine qu'on acquiert par l'étude des preuves de la religion chrétienne, soient d'un ordre fort inférieur à la foi divine qui est le principe de notre sanctification, et quoique la simplicité d'un paysan qui croit fermement tous les mystères de la religion, parce que Dieu les lui a fait croire, soit infiniment préférable à toute la doctrine d'un savant qui n'est convaincu de la vérité de la religion que comme il l'est de la certitude d'une proposition de géométrie, ou d'un fait dont il a des preuves incontestables ; il est néanmoins très-utile d'envisager avec attention, et de réunir avec soin toutes les marques visibles et éclatantes dont il a plu à Dieu de revêtir et de caractériser, pour ainsi dire, la véritable religion.

Non-seulement cette étude affermit et fortifie nôtre foi ; mais elle nous remplit d'une juste reconnaissance envers Dieu qui a fait tant de prodiges, et dans l'ancienne loi, et dans la nouvelle, soit pour révéler aux hommes la véritable manière de l'adorer et de le servir, soit pour les convaincre de la vérité et de la certitude de cette révélation.

On ne saurait trop se remplir de ces pensées

et de ces sentimens dans l'âge où vous êtes, mon cher fils.

Vous allez entrer dans le monde, et vous n'y trouverez que trop de jeunes gens qui se font un faux honneur de douter de tout, et qui croient s'élever en se mettant au-dessus de la religion. Quelque soin que vous preniez pour éviter les mauvaises compagnies, comme je suis persuadé que vous le ferez, et quelque attention que vous ayez dans le choix de vos amis, il sera presque impossible que vous soyez assez heureux pour ne rencontrer jamais quelqu'un de ces prétendus esprits forts qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Il sera donc fort important pour vous d'avoir fait de bonne heure un grand fonds de religion, et de vous être mis hors d'état de pouvoir être ébranlé ou même embarrassé par des objections qui ne paraissent spécieuses à ceux qui les proposent, que parce qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ou la dépravation du cœur, qui voudraient pouvoir se mettre au large en secouant le joug de la religion.

Ce n'est pas, mon cher fils, que je veuille vous conseiller d'entrer en lice avec ceux qui voudraient disputer avec vous sur la religion.

Le meilleur parti, pour l'ordinaire, est de ne leur point répondre, et de ne leur faire sentir son improbation que par son silence. Vous devez même éviter avec soin de paraître vouloir dogmatiser. C'est un caractère qui ne convient point à un jeune homme, et qui ne sert qu'à donner à des libertins le plaisir de le tourner en ridicule, et quelquefois même la religion avec lui. Mais c'est une grande satisfaction pour un jeune homme aussi bien né que vous l'êtes, de s'être mis en état de sentir le frivole des raisonnemens qu'on se donne la liberté de faire contre la religion, et de bien comprendre que le système de l'incrédulité est infiniment plus difficile à soutenir que celui de la religion, puisque les incrédules sont réduits à oser dire, ou qu'il n'y a point de Dieu, ce qui est évidemment absurde; ou que Dieu n'a rien révélé aux hommes sur la religion, ce qui est démenti par tant de démonstrations de fait, qu'il est impossible d'y résister : en sorte que quiconque a bien médité toutes ces preuves trouve qu'il est non-seulement plus sûr, mais plus facile de croire, que de ne pas croire; et rend grâces à Dieu d'avoir bien voulu que la plus importante de toutes les vérités fût aussi la plus

certaine, et qu'il ne fût pas plus possible de douter de la vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y a eu un César ou un Alexandre.

Pour ce qui est de l'étude de la doctrine que la religion nous enseigne, et qui est l'objet de notre foi ou la règle de notre conduite; c'est l'étude de toute notre vie, mon cher fils; vous en êtes déjà aussi instruit qu'on le peut être à votre âge; et je vois avec joie que vous travaillez à vous en instruire de plus en plus. Je ne puis donc que vous exciter à vous y appliquer sans relâche, et à lire pour cela le catéchisme du concile de Trente, les ouvrages de M. Nicole sur le symbole et sur les autres parties de la religion qu'il a traitées, où vous trouverez toujours un accord parfait de la raison et de la foi, de la philosophie et de la religion.

Je ne crois pas avoir besoin de vous recommander la lecture de l'Écriture-Sainte. Je prie Dieu, mon cher fils, que vous vous y attachiez toujours avec fidélité pendant tout le cours de votre vie; je vous conseillerai donc seulement, pour vous mieux remplir de toutes les vérités que l'Écriture-Sainte renferme, de vous prescrire un travail que je regretterai toujours de n'avoir

pas fait pendant ma jeunesse : c'est d'extraire des livres sacrés tous les endroits qui regardent les devoirs de la vie civile et chrétienne, de les ranger par ordre et d'en faire comme une espèce de corps de morale qui vous soit propre.

Il y a des auteurs qui ont travaillé sur l'Écriture-Sainte dans cette vue; mais je ne suis point d'avis que vous vous serviez de leurs ouvrages, si ce n'est peut-être après que vous aurez fait le vôtre, pour voir s'il ne vous sera rien échappé. La grande utilité et le fruit solide de ces sortes de travaux ne sont que pour celui qui les fait soi-même, qui se nourrit par-là à loisir de toutes les vérités qu'il recueille, et qui les convertit dans sa propre substance.

Je n'ai garde d'exiger de vous que vous fassiez cet ouvrage dans le terme d'une année. Il faudrait pour cela quitter toutes vos autres études. Je serai bien content si vous le commencez et si vous le continuez avec persévérance.

C'est un de ces travaux qu'il n'est pas nécessaire d'avoir achevé pour en recueillir le fruit. Il est bon même qu'il dure long-temps pour le faire avec plus de réflexion et de sentiment; et je ne sais s'il n'y a pas au moins autant d'avantage à le faire qu'à l'avoir fait.

Il ne me reste après cela, pour finir ce premier point qui regarde la religion, que de prier Dieu qu'il répande sa bénédiction sur l'étude que vous en ferez; qu'il vous préserve de cet esprit de curiosité qui se perd en voulant approfondir des questions vaines, inutiles, ou mêmes dangereuses, et qu'il vous inspire ce goût solide de la vérité, qui la cherche avec ardeur, mais avec simplicité, et qui s'occupe tout entier des vérités utiles, bien moins pour les connaître que pour les pratiquer.

DE LA VÉRITÉ.

Il est aussi certain *que l'homme est né pour la vérité*, quoiqu'en aient dit *les maîtres de l'erreur*, qu'il l'est que l'homme est né pour Dieu ; l'un est la conséquence de l'autre, puisque la source de toute vérité est en Dieu. La Harpe Apologie de la Religion.

Aucun être ne peut avoir une destination contraire à son origine ; l'homme a beau s'en écarter, quand ses passions l'égarent et l'entraînent, il y est sans cesse rappelé par la raison, quand il l'écoute ; et vouloir faire de nos pas-

sions une autorité contre celle de la raison, c'est opposer ce que l'homme est dans l'ivresse, à ce qu'il est dans son bon sens.

Maintenant, si la source de la vérité est en Dieu, qu'est-ce ici-bas que la vérité, et que peut-elle être pour nous?

Il est évident qu'elle ne peut être autre chose que la connaissance des rapports entre le Créateur et la créature; et que sont ces rapports, si ce n'est les devoirs de l'homme, fondés sur la reconnaissance qu'il doit à Dieu, sur les bienfaits qu'il en reçoit dans cette vie, sur ceux qu'il en doit attendre dans l'autre? C'est là proprement la vérité. L'on demandera si les sciences de toute espèce, acquisitions de l'intelligence humaine et du travail des siècles, ne sont pas aussi la vérité. Elles en sont des dépendances secondaires dans ce qu'elles peuvent avoir de certain, puisqu'elles tirent toute leur certitude de la raison qui vient de Dieu; *mais elles sont à la vérité essentielle, comme le temps à l'éternité.*

La vérité essentielle est celle que j'ai définie tout à l'heure, puisque c'est d'elle que dépend notre destinée éternelle, que tout le reste passe et que cette vérité ne passera point.

Je suis bien loin de rabaisser les sciences et les arts, en les mettant à leur place ; mais que l'homme prenne garde, en les élevant au delà, de se rabaisser lui-même, et d'oublier ce qu'il vaut, en voulant trop les faire valoir. Les sciences en elles-mêmes honorent Dieu, puisqu'elles s'occupent de ses ouvrages ; elles honorent l'homme, puisqu'elles signalent l'énergie de ses facultés. Il en est de même des arts dont notre imagination a fait l'espèce de création que Dieu a voulu permettre à l'homme, l'imitation des choses créées. Mais cette imitation n'est pas au-dessus des choses mêmes, et finira comme elles ; tous ces ornemens éphémères d'un édifice périssable tomberont avec lui ; et si l'homme, bercé par ses illusions, oublie la nature des choses, elles ne continuent pas moins à entraîner dans leur cours, vers un terme inévitable, tout ce qu'il se plaît à éterniser dans ses chimères.

Et qu'on ne dise pas que la sévérité de nos idées religieuses se plaît seule à fouler tant de grandeurs différentes. Non, c'est un païen, c'est Cicéron qui a dit : « Qu'y a-t-il de grand dans les choses humaines, pour l'homme qui a l'idée de l'infini? » Qu'on ne dise donc pas

non plus que cette élévation dans l'avenir nous sépare trop du présent, et nous empêche d'en jouir; que la spéculation arrête l'action, et peut ôter aux choses présentes leur prix et leur usage. Non, elle le règle et le restreint sans le détruire, n'éloigne que l'abus, et dirige tout vers un but réel et certain. C'est l'expérience qui a toujours réfuté cette objection frivole et calomnieuse; c'est elle qui montre à la réflexion la grande erreur de l'homme toujours étourdi du présent, au point de ne voir plus d'avenir. Et croit-on que l'étourdissement soit une excuse suffisante? Elle ne l'est pas même pour la raison de l'homme; le serait-elle pour la sagesse de Dieu? nous convenons tous que le temps n'est pas notre terme, que l'immortalité est notre partage, et que notre véritable vie sera dans l'éternité. Il est donc rigoureusement conséquent que la vérité proprement dite, la vérité essentielle pour nous, est celle qui nous enseigne tout ce qui appartient à notre existence éternelle; et cette vérité qu'est-ce autre chose que la *religion?*

Les vérités purement spéculatives, et qui ne s'adressent qu'à l'esprit, peuvent le subjuguer sans peine, ou du moins le réduire au silence :

encore n'y a-t-il guère qu'en physique et en mathématique qu'elles obtiennent cet avantage universel, tant est grand d'ailleurs le nombre des esprits faux; mais celles qui veulent soumettre le cœur ont toujours rencontré et rencontreront toujours la résistance et la révolte : il n'y a point d'évidence pour le cœur; c'est un joug, et le cœur, beaucoup plus indépendant que l'esprit, ne veut de joug que celui qu'il se donne.

****

Il n'y a qu'à bien vouloir pour parvenir à toutes les choses qui ne sont pas absolument impossibles. Aimez autant la vérité que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir, votre fantaisie; vous la trouverez. Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait, et à qui vous devez tout, que les hommes les plus grossiers sont curieux pour suivre un soupçon malin, pour contenter leur passion brutale, pour déguiser leurs desseins injustes et honteux : en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle. Faites que l'homme soit en ce monde comme celui qui se trouverait à son réveil dans une île déserte et inconnue : faites Fénelon.

que l'homme au lieu de s'amuser aux sottises qu'on nomme fortune, divertissement, spectacle, réputation, politique, éloquence, poésie, ne soit occupé que de se dire à lui-même : qui suis-je, où suis-je, d'où viens-je ? Par où suis-je venu ici, où vais-je ? Pour qui et par qui suis-je fait ? Quels sont ces autres êtres qui me ressemblent et qui m'environnent ? d'où viennent-ils ? Je leur demande ce qu'ils me demandent, et nous ne saurions nous dire les uns aux autres ce que nous sommes, ni par où nous nous trouvons assemblés. Je n'ai nulle autre affaire dans ce coin de l'univers, où je suis comme tombé des nues, que celle d'être étonné de moi et de mon état, de découvrir mon origine et ma fin. Je n'ai que quatre jours à passer dans cet état : je ne dois les employer qu'à découvrir ce qui peut décider de moi. Je dois me défier de mon esprit que je sens vain, léger, inconstant, présomptueux ; je dois aussi craindre mes passions folles et brutales : je n'ai qu'une seule affaire, qui est de m'étudier, de m'approfondir et surtout de me vaincre, pour me rendre digne de parvenir à la vérité, supposé que je puisse parvenir jusqu'à elle. Il est vrai qu'en la cherchant avec gêne et travail, je

passerai peut-être toute ma vie dans une peine stérile, sans pouvoir sortir de ces profondes ténèbres où je me vois comme abandonné; mais qu'importe? Cette courte vie n'est que le songe d'une nuit : si peu que je suive ma raison avec courage, je dois être plus content de la passer dans une si raisonnable et si importante occupation, avec la consolation d'agir sérieusement en homme, que de m'abandonner à la folie de mes passions, qui se tourneraient en malheur pour moi. Il n'y a que la légèreté d'un esprit mou et sans ressource contre sa passion, qui me pût faire prendre le change si honteusement.

Dès qu'un homme sera homme de la sorte, il aura bientôt les yeux ouverts. Tous les autres hommes passent leur vie dans la caverne de Platon, à ne voir que des ombres. Pourquoi les hommes ne feraient-ils pas, pour faire la découverte d'eux-mêmes, ce que fit ce Scythe Anacharsis, qui vint dans la Grèce chercher la vérité; et ce que faisaient les Grecs, qui allaient en Égypte, en Asie, et jusque dans les Indes chercher la sagesse? Il ne faut pas beaucoup de lumières pour apercevoir qu'on est dans les ténèbres : il ne faut pas être bien fort pour sentir son impuissance : il ne faut pas

être bien riche pour être las de sa pauvreté. Pour être un vrai philosophe, il ne faut que connaître qu'on ne l'est pas ; il ne faut que vouloir savoir ce qu'on est, et qu'être étonné de ne le savoir pas. Un voyageur va au Monomotapa et au Japon pour apprendre ce qui ne mérite nullement sa curiosité, et dont la découverte ne le guérira d'aucun de ses maux. Quand trouvera-t-on des hommes qui fassent, non pas le tour du monde, mais le moindre effort de curiosité pour développer le grand mystère de leur propre état? On parcourt les mers les plus orageuses, pour aller chercher à quatre mille lieues d'ici le poivre et la cannelle, on surmonte les vents, les flots, les abîmes et les écueils, pour avoir ce qui n'est presque bon à rien : on ne traverserait pas la Manche pour apprendre à être sage, bon, et digne d'un bonheur éternel.

FOLIE DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

Pascal. Pensées.

Celui qui doute et qui ne cherche pas. est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satis-

fait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentimens? Quel sujet de joie trouvera-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passeut leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion

sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste.

Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferme, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité.

Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce

qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexions et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne.

Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est pas naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses, ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme, dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est

l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie, ou un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car, quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient rien à craindre après la mort, que de tomber dans le néant, ne serait-ce point un sujet de désespoir plutôt que de vanité?

N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une

semence de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer et du néant, semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux mêmes qui n'y sont pas croient qu'il est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par-là de l'estime...... S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient... que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens, et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles

et si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-elle, en vérité vous me convertirez. Et elle avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables.

Ainsi, ceux qui ne font que feindre en sentimens sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumières, qu'ils ne le dissimulent point, cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange faiblesse d'esprit, que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens ; et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce

qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

M. l'abbé de La Mennais.

Pour démontrer avec évidence la folie des indifférens, je n'ai besoin que de leurs propres maximes, et il suffit de développer cette proposition qu'ils admettent : Il est possible que la religion soit vraie ; car cette unique proposition renferme toutes les propositions suivantes :

Il est possible qu'il y ait un Dieu rémunérateur et vengeur.

Il est possible que mon âme soit immortelle. Il est possible que le souverain Être ait révélé aux hommes des vérités qu'ils ne sauraient comprendre ici parfaitement, et leur ait imposé des devoirs dont ils n'aperçoivent pas clairement la raison.

Il est possible que je sois rigoureusement obligé de croire ces vérités, et de pratiquer ces devoirs.

Il est possible que si je crois et pratique, je jouisse d'une félicité infinie, éternelle, pour prix de mon obéissance.

Il est possible enfin, que si je refuse de prati-

quer et de croire, j'en sois éternellement puni par des supplices effroyables.

Non, je ne crains pas de l'affirmer, demeurer volontairement dans ce doute terrible, s'y complaire; repousser l'espérance d'une félicité infinie, et se dévouer de gaieté de cœur, si la religion est vraie, comme on avoue qu'elle peut l'être, à des tourmens dont la seule idée glace d'effroi l'imagination; c'est un délire inexplicable, une démence, une fureur qui n'a point de nom. Car, en supposant même nos intérêts présens opposés à nos intérêts à venir, et la nécessité de sacrifier ou les uns ou les autres, encore ne devrait-on pas sagement hésiter sur le choix. Qu'on observe qu'il y a ici l'éternité d'un côté, et de l'autre un moment à peine saisissable, une ombre, moins que cela, *le rêve d'une ombre*, dit Pindare.

Quand on considère, d'une certaine hauteur, les objets sur lesquels s'exerce d'ordinaire l'activité de l'esprit humain, on est tout étonné de la petitesse du cercle où il se renferme volontairement, et que si peu de chose suffise pour amuser sa curiosité, et donner le change au désir infini de connaître qui le dévore. Je ne sache rien qui marque davantage la misère de

l'homme, que cette facilité surprenante à se contenter de quelques distractions frivoles; avec une capacité immense pour la vérité, il l'aime naturellement, un invincible instinct le porte à la chercher sans cesse, elle est sa fin, son repos, sa félicité : et toutefois il n'est rien qui ne puisse lui tenir lieu d'elle; je ne parle ni du pauvre peuple absorbé dans les travaux du corps, ni du riche qui s'agite dans le vide des plaisirs, je parle de ceux qui tiennent du ciel, avec des sentimens élevés, une condition indépendante. Que croyez-vous qui remplisse habituellement leur pensée? l'Être-Éternel, les lois immuables qu'il a établies? Oh! non : ils useront leur vie à combiner des mots, à étudier les rapports des nombres, les propriétés de la matière, il n'en faut pas davantage pour satisfaire ces puissantes intelligences. Que parlez-vous de Dieu à ce savant qui remplit le monde du bruit de son nom? comment voulez-vous qu'il vous écoute? Ne voyez vous pas qu'en ce moment son esprit est tout occupé de la décomposition d'un sel jusqu'ici rebelle à l'analyse. Attendez qu'il ait fait connaître à l'univers un nouvel acide, alors peut-être il vous sera permis de l'entretenir de l'Être infini qui a créé, comme

en se jouant, l'univers et tout ce qu'il renferme. Cet autre compose une histoire, un poëme, une pièce de théâtre, un roman, dont il s'imagine que dépend sa gloire ; ne le troublez pas, il faut qu'il se hâte, car la mort approche ; et quelle inconsolable douleur, si elle arrivait avant qu'il eût mis la dernière main à sa renommée ! Il est vrai qu'il ignore sa propre nature, la place qu'il occupe dans l'ordre des êtres, ses destinées futures, ce qu'il peut espérer, ce qu'il doit craindre ; il ne sait s'il existe un Dieu, une vraie religion, un ciel, un enfer ; mais il a pris depuis long-temps son parti sur toutes ces choses ; il ne s'en inquiète point, il n'y pense point, cela n'est pas clair, dit-il ; et là-dessus il agit comme s'il était clair que ce ne fût que des rêveries ; si l'on pouvait éviter l'enfer en n'y pensant pas, je verrais un motif à cette prodigieuse insouciance ; mais n'y point penser est, au contraire, le plus sûr chemin pour y arriver.

LA HAINE DE LA VÉRITÉ EST LA SOURCE DE L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION.

M. l'abbé de La Mennais.

Détourner son esprit de la vérité, y être indifférent, est le crime même que Dieu punit, et avec bien de la justice; car, si l'on veut y réfléchir, on comprendra que cette prétendue indifférence n'est au fond que de la haine.

Ici j'en appelle hardiment à l'expérience générale, j'en appelle à la conscience même de l'indifférent! N'est-il pas vrai qu'il éprouve une répugnance extrême pour tout ce qui lui rappelle la religion, ses menaces et ses promesses? N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiterait qu'elle fût fausse? N'est-il pas vrai qu'il a toujours fui l'occasion de s'en instruire, par une secrète appréhension d'être convaincu, ou au moins ébranlé par les preuves nombreuses sur lesquelles elle s'appuie? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste et s'irrite toutes les fois que, dans une de ces discussions qu'on n'est pas maître d'écarter toujours, on présente, en faveur du christianisme, un argument auquel il ne peut

rien répliquer de plausible? n'est-il pas vrai que les objections qu'on y oppose lui causent au contraire de la joie, et une joie d'autant plus vive que ces objections paraissent plus embarrassantes et plus fortes? Or, qu'est-ce que tout cela, sinon la haine de la vérité, et par conséquent la haine de Dieu, vérité suprême ? y a-t-il lieu de s'étonner qu'il rejette ceux qui le haïssent ; et à quel autre sort ces infortunés doivent ils s'attendre!

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans l'orgueil et dans la corruption du cœur la cause d'une disposition si déplorable. L'homme abhorre la gêne, et la religion gêne tous ses penchans. Las de son joug austère, il essaie de le briser ou de s'y dérober. Il s'environne de distractions, il s'étourdit, il s'enivre de plaisirs et de sophismes, pour étouffer avec moins de remords l'importune vérité, comme un assassin, novice encore, s'enivre avant de commettre un meurtre. Son indifférence pour les dogmes naît de son aversion pour les devoirs ; s'il ne craignait pas ceux-ci, il admettrait volontiers ceux-là ; mais, sachant qu'on ne peut séparer la règle de la foi de la règle des mœurs, il cherche l'indépendance des actions dans l'indépendance des pensées. Il veut douter, et il

doute ; il veut, à tout prix, ne pas croire, et sa raison travaille sans relâche à s'anéantir elle-même : véritable suicide moral, plus criminel mille fois que celui qui ne détruit que le corps.

SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ.

1° *L'orgueil.*

Fénelon.

Ne cherchons que dans notre orgueil et dans notre mollesse la source de nos égaremens.... Il ne s'agit point de notre esprit; ce n'est point lui qui rend les hommes incrédules. L'esprit, s'il était sans passion, sans orgueil, sans mauvaise volonté, irait simplement à reconnaître que nous ne nous sommes pas faits, et que nous devons le *moi* qui nous est si cher à celui qui nous l'a donné ; mais il faudrait sortir des bornes étroites de ce *moi* pour entrer dans l'infini de Dieu, où nous ne nous aimerions plus qu'en notre rang pour l'amour de lui. C'est le désespoir de l'amour-propre : c'est ce qui révolte les démons et les hommes : c'est la rage de l'enfer, dont on voit le commencement sur la terre : ainsi, c'est leur mauvaise volonté qui fait inventer aux hommes tant de subtilités

odieuses pour se faire illusion, et pour se dérober la vue de Dieu. *Videte, fratres,* dit saint Paul, *ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis, discedendi a Deo vivo* (1). Il dit ailleurs : *Qui corrumpitur secundum desideria erroris* (2). Rendez l'homme simple, docile, humble, détaché de lui-même, prêt à porter le joug et à se corriger, tous les doutes disparaîtront, la lumière de Dieu sera éclatante, la raison sera aidée par la grâce ; mais, dans l'état présent, la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas : Dieu vient dans sa propre famille, et les siens ne le reçoivent pas : l'homme ose être jaloux de Dieu, comme Dieu se doit à lui-même d'être jaloux de l'homme. L'homme ne veut raisonner sur Dieu que pour se faire juge de la divinité, que pour tirer une vaine gloire de cette recherche curieuse, que pour s'élever au-dessus de ce qui doit le rabaisser. *Quomodo,* disait Jésus-Christ aux Juifs, *vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis* (3) ? Laissons les vices grossiers ; l'orgueil suffit pour causer l'impiété la plus dangereuse.

(1) Hébr. III, 12.—(2) Eph. IV, 22.—(3) Joan. V, 44.

2° *La corruption du cœur.*

Massillon.

Doutes sur la religion.

La foi ne devient suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode. Tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-même des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes; ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés, c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions, si favorables à la foi, ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance, nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne sont venues que des préjugés des passions et de la débauche, et que, préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut en-

core mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

~~~~~~

S'il ne devait nous en coûter que de soumettre notre raison à des mystères qui nous passent; si la vie chrétienne ne nous offrait point d'autres difficultés que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre; si la foi ne nous imposait point de devoirs pénibles à remplir; si, pour changer de vie, il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachemens les plus chers; si c'était une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchans n'en souffrissent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre, nous regarderions comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation, qu'il ne coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui, au fond, peut devenir le partage des incrédules; la foi ne nous paraît donc difficile, que parce qu'elle règle les passions, Massillon.
~~~~~~

et non parce qu'elle propose des mystères : c'est donc la sainteté de ses maximes qui nous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets ; nous sommes donc corrompus, mais nous ne sommes point incrédules.

Leibnitz. Pensées.

Si la géométrie s'opposait autant à nós passions et à nos intérêts présens que la morale, nous ne la contesterions et ne la violerions guère moins, malgré toutes les démonstrations d'Euclide et d'Archimède, qu'on traiterait de rêveries et qu'on croirait pleines de paralogismes.

3° *L'ignorance en matière de Religion.*

Massillon.

Quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savans plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il

leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvait refuser de se rendre; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes: il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si long-temps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie; il faudrait ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monumens divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacré, que toutes les attaques de l'incrédulité ont ren-

dus d'âge en âge plus triomphans et plus immortels ; en un mot, tant d'événemens étonnans et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens, il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre ; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de li-

bertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître ; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise ; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières. Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu. Voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorans, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés, et de personnages plus habiles et plus célèbres.....

Pour finir cet article par une réflexion qui confirme la même vérité et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux, qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules, eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédé ont cru ; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfans et le peuple. Voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles ; mais, par une crédulité qui ne peut trouver d'excuse que dans la fureur et dans l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison, et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'autorité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatans opérés pour établir la vérité de nos mys-

tères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine de la vérité, c'est-à-dire à la plus grande autorité qui ait jamais paru sur la terre; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison de déférer à l'autorité d'un impie, qui, dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même.

AVEUGLEMENT ET MAUVAISE FOI DES INCRÉDULES.

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité; c'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savans et aux ignorans, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un

Bossuet. Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies? qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu; quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui

errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même ? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis, par ses préventions, à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme ? et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les

vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens, l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si long-temps révérée ; il se met au rang des gens désabusés, il insulte en son cœur aux faibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

Bossuet. Que je suis étonné quand j'entends des

hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions et téméraires censeurs des conseils de Dieu, qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité; morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi. « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies, et empoisonner les esprits par leurs railleries sacriléges? Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisans mal à propos dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par

Divinité de la Religion.

vos demi-mots et par vos branlemens de tête, par ces fines railleries que vous nous vantez, et par ce dédaigneux souris. Pour Dieu, comme comme disait cet ami de Job, ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit, dont vous nous vantez la délicatesse. Vous, qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà, paraissez, venez en présence, développez-nous les énigmes de la nature; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout, ou elle gauchit, ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle, chagrin et dédaigneux, vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main. Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite, que voulez-vous qu'on vous fasse? Quoi! voulez-vous encore qu'on vous laisse errer? mais vous vous irez engager dans des détours infinis, dans quelque chemin perdu, vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement

toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes, et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent; la faiblesse, l'imbécillité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu se montre à découvert, ce qui est la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire?

~~~

Quand j'entends des libertins railler de la religion, et prétendre l'avoir bien combattue lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières et de quelques dévotions populaires qu'ils traitent d'abus et de superstition, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation; car la religion que nous professons ne consiste point en cela; ce ne sont point ces sortes de dévotions, ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques et dévotions il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Église le condamne elle-même, et le défend sous des peines très- Bourdaloue.
~~~

grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire remontant au principe elle voie que ce sont de pieuses institutions qu'un bon zèle a inspirées aux dévots pour l'honneur de Dieu et des saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte; voilà ce que nos libertins doivent savoir et à quoi ils devraient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle une ignorance pitoyable; s'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable de s'attaquer vainement et si opiniâtrément à l'accessoire de la religion, et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal. Qu'ils agissent de bonne foi, et que sans prévention, sans passion, ils examinent la religion chrétienne en elle-même. Je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté; ils reconnaîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Pères de l'Église; et, malgré eux, ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera. Mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas; et que font-ils?

ils laissent, pour ainsi dire, le corps de la religion qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au dehors, à un point qui n'est de nulle conséquence et où la religion ne se tient aucunement intéressée; un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque et qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là-dessus qu'ils lancent leurs traits, et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondemens et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin et par de telles minuties.

~~~~~~

On voit tous les jours des hommes qui, trop faibles pour servir Dieu, croient paraître forts en faisant semblant de ne le pas connaître; des hommes qui ne savent de la science de la foi que les blasphèmes qui l'attaquent, qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire, qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes. Massillon.

4.
~~~~~~

L'impie tâche de se persuader qu'il n'y a point de Dieu pour se calmer dans ses dissolutions, qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété. Il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur; mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance et un reste de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son âme. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de vertu, de pudeur, d'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La religion ne saurait s'allier avec une vie dissolue; ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ces plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et qui nous déchirent. Le choix est bientôt fait: on ne croit plus rien, et on vit tranquille dans le crime.

Nous savons parfaitement ce que c'est que l'esprit de Bossuet, de Fénelon, de Bourda-

loue, de Pascal, et de tant d'autres défenseurs illustres de la religion, parce que ces grands hommes sont vrais, et pour ainsi dire *uns*; comme la religion elle-même. Mais le véritable esprit de Rousseau, comment le définir, à moins qu'on ne dise que c'est un esprit de doute, d'incrédulité, de paradoxes, de contradictions; ou bien, comme il s'exprime lui-même, que c'est l'art *de se jouer du public et de faire parade de son éloquence, en prouvant successivement le pour et le contre, et promenant ses lecteurs du blanc au noir pour se moquer de leur crédulité.* (1)

Il n'est point, dit Helvétius, de proposition, soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte et ne rejette tour à tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi.

Rien de si curieux que la manière dont il se justifie lui-même de ses inconséquences et de ses contradictions. Tantôt il nous dit que c'est la faute *de son cerveau compacte et lourd, dont les parties solides et massives ne peuvent être ébranlées que par une agitation de sang vive et*

(1) Rousseau juge de Jean-Jacques.

prolongée ; tantôt que c'est la faute de son cœur, sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au delà du but et à des écarts où ne tombent jamais les écrivains méthodistes et subtils qui ne disent jamais que ce qui leur est avantageux de dire ; tantôt que c'est la faute de son caractère qui est ou tout flamme ou tout glace, et qui ne suit aveuglément que ses penchans ; tantôt enfin, que c'est la faute de son esprit, et qu'on peut bien le regarder comme l'être le plus extravagant et le plus chimérique que le délire et la fièvre puissent faire imaginer. Et puis, il nous fait part de son aventure dans le bois de Vincennes, et nous raconte que « tout à coup » il se sentit l'esprit ébloui de mille lumières, » et la tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse ; qu'une violente palpitation oppressa sa poitrine, que ne pouvant » plus respirer en marchant, il se laissa tomber sous l'un des arbres de l'avenue..... » Que tout ce qu'il put retenir de ces foules » de grandes vérités qui, dans un quart d'heure, » l'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de » ses écrits ; savoir : son premier discours, » celui sur l'inégalité, et le traité de l'éduca-

» tion. Que de la vive effervescence qui se fit » alors dans son âme, sortirent les étincelles » de génie que l'on a vu briller dans ses écrits, » durant dix ans de fièvre et de délire, et que » ces étincelles n'auraient plus vraisembla- » blement brillé dans la suite, si, cet accès » passé, il eût voulu continuer d'écrire. »

Ainsi voilà Jean-Jacques justifiant lui-même ses contradictions par ses passions, ses paradoxes par son enthousiasme, ses travers par ses inspirations, et ses folies par ses extases. Voilà tous ses ouvrages déclarés par lui-même *enfans de la fièvre et fruit du délire*. Le voilà convaincu, par son propre aveu, de n'avoir jamais écrit de sang-froid, de n'avoir jamais composé ses écrits que *dans l'accès*, au point que, *cet accès passé*, il était incapable de rien faire de bon. Certes, ce n'est point avec tant de chaleur et d'effervescence qu'écrivirent nos véritables grands hommes. Ce n'est point dans *la fièvre* et *le délire* que Bacon analysa toutes les branches des connaissances humaines, que Newton devina le système du monde, que Leibnitz descendit dans les abîmes de la métaphysique ; et si jamais Bossuet et Fénelon eurent la fièvre, ils attendirent que l'accès fut passé, l'un pour écrire

son Discours sur l'histoire universelle, l'autre pour composer son Télémaque. Qu'un poëte lyrique, dithyrambique, s'agite en ces fureurs, que Jean-Jacques lui-même attende le moment de la fièvre pour composer ses opéra, tout cela est dans l'ordre; mais comment concevoir un sage, un moraliste, un instituteur des nations, un réformateur du genre humain toujours fébricitant et toujours délirant? Est-ce donc en se passionnant qu'on instruit les hommes? Est-ce dans cette incandescence d'imagination qu'on découvre la vérité? Est-ce sur un trépied qu'on doit monter pour poser les fondemens de l'ordre social? Et que peut donc produire cet enthousiasme pythonique? Que peut-il sortir de cette tête sulfureuse? Que de l'éloquence sans raison, des sublimités romanesques, des étincelles de génie qui brillent, mais qui n'éclairent pas; des expressions enfin qui brûlent le papier, mais qui ne laissent après elles qu'une fumée enivrante, qui offusque la vue et qui porte à la tête.

Suivrons-nous le philosophe de Genève *dans les régions éthérées où il se réfugie?* Peindrons-nous *cet habitant d'une autre sphère qui ne ressemble en rien à celle-ci; cet homme de la nature,*

qui, toujours hors de la nature, *ne travaille que pour un monde idéal*, et ne veut voir dans la nature que *le beau idéal?* ce singe de Platon, qui, dégoûté de toutes les réalités de ce monde visible, n'aime plus qu'à se nourrir de chimères, et qui, laissant tout ce qui est pour n'admirer que ce qui doit être, *ne peuple son imagination que de types et de simulacres*? Parlerons-nous de ce commerce surnaturel, *où, ses sens concourant avec ses fictions, il se forge des êtres selon son cœur, et vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empyrée au milieu des objets charmans et presque angéliques dont il est entouré* (1). Écoutez cet habitant de l'empyrée, c'est alors qu'il vous dira des choses de l'autre monde. Interrogez cet homme de la nature, lorsqu'il s'abandonne à lui-même sans autre guide que son beau idéal, c'est alors qu'il vous apprendra que l'état social est un état contre nature, et une contradiction perpétuelle avec la morale; que l'homme est essentiellement bon, mais

(1) C'est ainsi que Rousseau se peint trait pour trait dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, dans ses *Confessions*, et dans l'écrit intitulé *Rousseau juge de Jean-Jacques*.

que la société le déprave ; que plus la société se perfectionne, plus l'homme se détériore ; qu'il n'y a de vraie morale que dans les bois, et qu'en marchant sur nos deux pieds, nous avons perdu notre attitude naturelle ; que les mots de *tien* et de *mien* sont horribles ; que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ; que le premier qui a osé clorre et cultiver un champ, et dire ce champ est à moi, fut l'ennemi du genre humain ; que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé ; et autres belles découvertes qui nous convaincront que si jamais il y a eu au moins un *animal dépravé*, c'est sans doute l'homme qui *réfléchit* ainsi.

Que penserons-nous maintenant de sa fière devise, *Vitam impendere vero?* C'est la devise des charlatans de tous les temps et de tous les pays, ce devait donc être la sienne. Demandez-lui d'où il tient cette grande mission, il vous répondra, comme à l'archevêque de Paris, *que c'est un engagement qu'il a dû remplir suivant son talent, et que la vérité nous appelle tous avec force à la publier de concert.* Le voilà donc qui se persuade que son talent sanctifie tout ce qu'il pense, justifie tout ce qu'il publie, bon ou mauvais, vrai ou faux ;

le voilà appelé avec force à prêcher le christianisme et le naturalisme, la nécessité de la révélation et l'inutilité de la révélation, le respect pour Jésus-Christ et le mépris pour Jésus-Christ, la divinité de l'Évangile et les dangers de l'Évangile; le voilà apôtre de la dévotion et du libertinage, de la sainteté du mariage et de l'adultère; et tout ce chaos de principes incohérens et d'opinions contradictoires, il l'appellera la vérité! Et l'imposteur qui soutient ainsi avec le même feu et la même éloquence ce qui est utile et ce qui est pernicieux, ce qui est permis et ce qui est défendu, se proclamera arrogamment l'apôtre et le martyr de la vérité : quelle *vocation* et quel *engagement!*

Qu'on ne lui parle pas du danger de ses écrits, il le sent tout aussi bien qu'un autre; ni de l'horrible abus qu'on en peut faire, il en est convaincu. Il se vante lui-même de ne pas entendre son Contrat social; *mais il n'a ni le temps ni la force de le refaire.* Il publie la Nouvelle Héloïse, et ne rougit pas d'annoncer en la publiant, que *toute fille qui en osera lire une seule page, est une fille perdue.* Il avoue qu'en lisant son Émile, *on y verra bien moins un traité d'éducation que les rêveries d'un vision-*

naire ; mais il ne sait qu'y faire. Ce n'est pas sur les idées d'autrui qu'il écrit, mais sur les siennes. S'agit-il de corrections grammaticales? il efface, il rature sans cesse ; et, par un art qui n'appartient qu'à lui, sa plume paraît d'autant plus naturelle qu'elle coule avec plus d'efforts. S'agit-il de la vérité ? *Ce qui est écrit est écrit*, dit-il d'un ton d'oracle à son ami Dussaulx, et *je n'y reviens plus.* Et en effet, il n'est jamais revenu sur rien, dussent les rêveries et les visions de son Émile compromettre le bonheur des générations; dussent les inintelligibles mystères de son Contrat social compromettre le repos des états; dussent ses infâmes Confessions compromettre l'honneur des familles, qu'y faire ? et que lui importe ? *Je ne vois pas*, dit-il, *comme les autres hommes; tant pis pour moi et pour les autres qui ne m'entendent pas*, c'est-à-dire tant pis pour la morale et pour la vérité dont il ne s'embarrasse guère. Que lui fait ce qu'on pense, pourvu qu'on le lise et qu'on l'admire ? Il ne se soucie pas plus qu'on le croie, qu'il ne se croit lui-même. Ce sont des prôneurs qu'il lui faut, bien plus que des disciples : que demandent les hommes, sinon d'être entraînés ? Le grand art est, non de les

convaincre, mais de les émouvoir; non de les éclairer, mais de leur plaire; *ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.* Plaisant apôtre de la vérité!

Et qui jamais sous ce rapport atteint mieux son but que Jean-Jacques? Il plaît aux ennemis de l'incrédulité, en démasquant la turpitude et la perversité des philosophes du jour: il plaît aux philosophes en dépeignant leurs adversaires sous les traits odieux du fanatisme et de la superstition: il plaît aux libertins, en ennoblissant les transports de deux amans coupables: il plaît aux casuistes sévères, en proscrivant tous les spectacles. Les hommes attachés à la religion lisent avec transport les hommages nombreux qu'il se fait gloire de lui rendre; les incrédules se prévalent des doutes qu'il répand sur elle; les déistes lui pardonnent très-volontiers sa croyance *en la révélation*, en faveur des argumens spécieux avec lesquels il la combat; les athées lui savent gré de les envoyer au ciel, *pourvu qu'ils soient de bonne foi;* les âmes vertueuses applaudissent aux nobles peintures qu'il fait de la vertu; les méchans le félicitent de les avoir débarrassés des peines éternelles et de les mettre à leur aise en leur faisant espérer la seule chose

qu'ils désirent, leur anéantissement ; les ministres protestans lui tiennent compte de tout le mal qu'il dit des prêtres catholiques ; les prêtres catholiques triomphent de *ses Lettres de la montagne* où il bat en ruines les principes protestans. De sorte qu'en se vantant de gourmander le monde entier, il fait sa cour à tout le monde ; qu'en affichant le cynisme et ayant l'air d'injurier tous les passans, il caresse avec art tous les partis et tous les systèmes ; et qu'au lieu de ce courage fastueux dont il ne cesse de se targuer, il ne laisse entrevoir partout que la souplesse d'un indigne flatteur, et l'astuce d'un trafiquant de vérités et de mensonges.

Ainsi, bien loin de sacrifier sa vie à la vérité, il a passé sa vie à sacrifier la vérité : il l'a sacrifiée à sa rage effrénée de réputation et de gloire, en n'écrivant jamais que pour faire du bruit ; il l'a sacrifiée à ses propres sentimens, en écrivant évidemment contre sa pensée ; il l'a sacrifiée à ses caprices, en n'écrivant que d'après l'impulsion du moment, et suivant qu'il *était bien ou mal inspiré*, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même ; il l'a sacrifiée à ses passions en n'écrivant, comme il le dit encore, que *lorsqu'il était passionné ;* il l'a sacrifiée à

son imagination qu'il a voulu faire briller par la singularité de ses systèmes, se glorifiant *d'aimer mieux être un homme à paradoxes, qu'un homme à préjugés;* il l'a sacrifiée à son orgueilleuse opiniâtreté, en ne voulant jamais ni rectifier ses erreurs, ni expliquer ses obscurités, ni modifier ce qui était dur, ni supprimer ce qui était dangereux; enfin il l'a sacrifiée à son indifférence pour le bien public, en soutenant systématiquement et les principes les plus utiles, et les maximes les plus abominables.

RÉFLEXIONS D'UN HOMME QUI EXAMINE EN LUI-MÊME CE QU'IL DOIT CROIRE SUR LA RELIGION

Je suis en ce monde sans savoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais. Certains hommes me parlent de plusieurs choses, et me les proposent comme indubitables; mais je suis résolu d'en douter et même de les rejeter, à moins que je ne voie qu'elles méritent ma croyance. Le véritable usage de la raison qui est en moi est de ne rien croire sans savoir pourquoi je le crois et sans être déterminé à m'y rendre sur un signe cer-

Fénelon.
Lettre sur la Religion.

tain de vérité. D'autres hommes voudraient que je commençasse par le mépris de toutes ces choses qu'on appelle mystères de religion ; mais je n'ai garde de les rejeter sans les avoir auparavant bien examinés. *Il y a autant de légèreté et de faiblesse d'esprit à être incrédule et opiniâtre qu'à être crédule et superstitieux.* Je cherche le milieu. Je sens que ma raison est bien faible, et ma volonté bien exposée aux piéges de l'orgueil et des passions, pour pouvoir trouver ce milieu précis et pour y demeurer toujours ferme quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne saurais, par mes seules forces naturelles, me faire moi-même ni plus pénétrant, ni plus patient dans mes recherches, ni plus exact dans mes raisonnemens, ni plus égal dans mes bonnes dispositions, ni plus précautionné contre l'orgueil, ni plus incorruptible en faveur de la religion que je le suis.

Je n'ai que moi-même pour cet examen; et c'est de moi-même que je me défie sincèrement sur une infinité d'expériences malheureuses que j'ai de la précipitation de mes jugemens et de la corruption de mon cœur. Que me reste-t-il à faire dans cette impuissance?

Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de

l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet être par sa bonté d'employer sa puissance à me secourir. Il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O être infiniment parfait ! s'il est vrai que vous soyez, et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face ; préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées, en vous cherchant. O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême ! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que vous ne possédiez pas votre ouvrage ; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature.

EXISTENCE DE DIEU.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les plus simples mêmes ne sauraient l'y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières, ni une science orgueilleuse; les premières impressions de la raison et de la nature Massillon.

suffisent. Il ne faut qu'une âme qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions et par les fausses lueurs d'une monstrueuse et insensée philosophie. Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles, pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut. nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grand corps de lumière qui roulent si singulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et présidez au jour? Et à la lune : Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament. et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont toute la puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir

opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant; et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur. Leur silence majestueux parle le langage de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans; qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était: c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies: c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils

se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à sa majesté suprême ; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfans : mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même ; les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés ! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. Ce sont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses. Ses ouvrages et ses bienfaits, les biens, les talens du corps, de l'esprit, sont nos dieux ; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages.

Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à Dieu, par les sentimens continuels de l'amour et de la reconnaissance; et l'unique usage que nous en faisons est de les mettre à sa place et de les employer contre lui-même. Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables de ne pas reconnaître la grandeur de Dieu dans la structure magnifique de ses ouvrages. Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérans qui subjuguent les peuples et fondent des empires, et ils ne sentent pas la toute-puissance de la main du Seigneur, qui seul a pu jeter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire, et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux, et ils ne veulent pas reconnaître un Dieu dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu sa divinité et sa puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain,

taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que de se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténèbres, ont forcé la raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige : il pourrait se persuader que ce sont là de ces jeux de hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes : le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu par la magnificence de ce

corps immense de lumière qui commença à y présider, et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devaient suivre ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur et la puissance de son nom. Les astres qui présidèrent à la première nuit ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

Un athée fait pour être obscur, et qui n'a pu se faire remarquer un instant qu'à force de choquer le bon sens et la décence, a bien osé imprimer ces paroles :

« Les athées voudraient que le magistrat » d'une grande nation, en consacrant par une » loi la liberté des cultes, fît néanmoins sen- » tir l'absurdité et les inconvéniens de tous » ces cultes, dans des proclamations sages, » adressées aux pères de famille et chefs de » maisons. » On pourrait citer d'autres athées encore, qui ont eu la bonhomie de penser que l'extinction de toute idée religieuse

serait très-salutaire au genre humain, et qui semblaient répandre leur doctrine avec un grand air d'innocence, étant les seuls à ne pas rougir de leur singularité monstrueuse, comme on voit les insensés et les enfans ne pas rougir de leur nudité. Toutefois soyons justes, même envers ceux qui ont voulu briser parmi nous la règle de toute justice, il faut convenir qu'il est des athées qui croient que leur impiété bonne pour eux, ne le serait pas pour la multitude; que c'est là une de ces hautes conceptions réservées pour un petit nombre d'êtres privilégiés, dont l'âme fortement trempée est à l'épreuve du sens commun. *Il faut une religion au peuple :* telle est la devise de ceux qui sont bien aises de garder pour eux la belle éducation et les belles manières, et qui renvoient au vulgaire une religion incommode. Quoi qu'il en soit, il est facile de convaincre d'erreur les athées par les dangers mêmes de leurs systèmes. La discussion est un peu sérieuse, mais elle ne sera pas longue. L'homme a soif de la vérité comme du bonheur; même en la trahissant, il conserve pour elle un amour secret. Quel est celui qui, en se livrant au mensonge, ne rougirait

pas de s'en avouer le sectateur? L'être intelligent vit de la vérité; c'est dans elle qu'il trouve sa nourriture et sa force ; conçoit-on un être raisonnable, dont la fin et la vie ne fût que dans l'erreur? Ces angoisses, ces agitations éternelles, dont les hommes se tourmentent, que sont-elles autre chose que les symptômes d'un esprit languissant d'ignorance et de faiblesse, qui lutte contre les ténèbres pour arriver à la lumière, et trouver enfin son repos dans la possession de ce qui *est* dans la vérité?

Mais si l'homme est fait pour la vérité, comment le genre humain, pour être heureux, aurait-il besoin du mensonge? Notre nature serait en contradiction avec elle-même, si, d'un côté faite pour le vrai, elle ne pouvait de l'autre trouver son bonheur que dans le faux; la vérité est quelque chose de réel. Le mensonge est une négation ; il est par rapport au vrai, ce que sont les ténèbres par rapport à la lumière. Il faudrait être incapable de lier deux idées, être absolument étranger à toute bonne métaphysique, pour ne pas sentir qu'une doctrine nécessaire au bonheur des hommes, à la conservation des sociétés, est une vérité; l'existence et la félicité des sociétés humaines

ne sauraient porter sur le néant du mensonge.

Maintenant je m'adresse à l'athée, et je lui dis : si le dogme d'un Dieu et d'une providence est nécessaire au maintien, à la prospérité de l'ordre social, ce dogme est vrai ; et vous qui osez le nier, vous voilà convaincu d'erreur. Si vous avancez que le genre humain peut s'en passer, vous voilà en opposition avec le cri de l'univers entier, avec l'expérience de tous les peuples et de tous les siècles : et dès lors vous êtes convaincu de folie. Les athées ont si bien senti que leur système entraînait la ruine de l'ordre social, qu'on les a vus célébrer à l'envi les délices de l'état sauvage ; car c'est là une des causes secrètes de leur prédilection pour la sauvagerie.

L'athée le plus décidé ne l'est jamais parfaitement; il reste, dans la partie la plus cachée de son cœur, des impressions d'idées religieuses, dont il ne peut jamais bien se défendre : l'homme est, par le fond de son être, si naturellement religieux !..... Une main divine y grava d'ineffaçables empreintes; il a beau faire. il porte ce sceau divin partout où il porte son cœur ; cela est fort heureux pour lui comme

pour les autres; mais supposons pour un moment un peuple athée, entièrement convaincu que Dieu n'est pas, qui soit privé de toute idée religieuse, et n'en fasse jamais dans aucun cas la règle de ses affections et de sa conduite, alors nous aurons l'athéisme pratique. Eh bien! quel est celui qui serait empressé d'aller vivre au milieu de ce peuple? Est-il même d'athée qui en eût le courage? Celui qui hésiterait ici, pourrait bien avoir autant d'esprit que les sophistes du dix-huitième siècle; mais comme eux aussi il se montrerait parfaitement étranger à la connaissance du cœur humain.

Si l'athée a raison, le système qui dit qu'il n'y a pas de Dieu est une vérité. Mais quelle est donc cette vérité que tous les peuples, tous les sages, tous les législateurs ont repoussée comme le fléau le plus destructeur des familles et des sociétés; avec laquelle les hommes sont plus méchans, les nations indisciplinables, les crimes plus multipliés sur la terre? Qu'il soit quelquefois nécessaire de préparer les hommes à la vérité, comme on prépare insensiblement des yeux malades à supporter l'éclat du grand jour, cela se conçoit; mais une doctrine con-

stamment et universellement nuisible n'est pas une vérité, c'est une monstruosité. Les phylosophes du dix-huitième siècle, pour autoriser leur audace à tout dire, ne cessaient de répéter que la vérité ne saurait nuire aux hommes. « Je le crois comme eux, répondait » Jean-Jacques; mais c'est à mes yeux une » grande preuve que ce qu'ils disent n'est pas » la vérité. »

Montesquieu a dit qu'une religion, même fausse, était encore le meilleur garant de la probité des hommes : c'est qu'une religion fausse ne l'est jamais entièrement; elle tient comme par la racine à une vérité dénaturée; tel fut le polythéisme. Des dieux sanguinaires qu'on apaise par le sang humain, des dieux infâmes qu'on adore par des infamies, voilà l'erreur; et sous ce rapport l'idolâtrie détruisait l'homme et les bonnes mœurs, elle était nuisible. Un être en général supérieur à l'homme et maître souverain de toutes choses, qui exigeait les hommages des mortels, voilà le fond de vérité qu'enveloppait le ténébreux paganisme, et sous ce point de vue il était, quoique très-imparfaitement, conservateur de l'ordre et de la société. Quand des préjugés

sont utiles, ce n'est pas comme faux, c'est comme secrètement liés à quelque vérité première.

Je me résume : l'athéisme est universellement nuisible; donc il est faux. Le dogme d'un Dieu et d'une providence est universellement utile; donc il est vrai, donc il faut croire en Dieu.... *Cela est bien dur...* Allons, messieurs les athées, résignez-vous. Newton ne prononçait jamais le nom de Dieu sans donner un signe de respect; et, soit dit entre nous, Newton ne passe pas pour un sot : du moins les athées devraient bien garder leur doctrine pour eux seuls, et ne pas chercher à la communiquer même à un petit nombre d'adeptes; le disciple veut à son tour devenir maître, et la contagion gagne au loin. Rappelons en finissant, la leçon donnée aux athées par un grand maître. « J'ai vu un soir à souper, dit quelque » part Mallet-Dupan, Voltaire donner une » énergique leçon à d'Alembert et à Condorcet, » en renvoyant tous les domestiques de l'ap» partement au milieu du repas, et en disant » ensuite aux deux académiens : *Maintenant* » *messieurs, continuez vos propos contre Dieu;* » *mais comme je ne veux pas être égorgé ni*

» *volé cette nuit par mes domestiques, il est bon*
» *qu'ils ne vous entendent pas* (1). »

CAUSES DE L'ATHÉISME.

Fénelon. Existence de Dieu.

Les uns (je parle des philosophes) se sont évanouis dans leurs pensées; tout s'est tourné pour eux en vanité. A force de raisonner subtilement, plusieurs d'entre eux ont perdu même une vérité qu'on trouve naturellement et simplement en soi, sans avoir besoin de philosophie.

Les autres, enivrés par leurs passions, vivent toujours distraits. Pour apercevoir Dieu dans ses ouvrages, il faut au moins y être attentif. Les passions aveuglent à un tel point, non-seulement les peuples sauvages, mais encore les nations qui semblent les mieux policées, qu'elles ne voient pas la lumière même qui les éclaire. A cet égard, les Egyptiens, les Grecs

(1) « Je ne voudrais pas, disait encore Voltaire, avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier : je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner. » (*Diction. philos.* art. *athée.*)

et les Romains, n'ont pas été moins aveuglés et moins abrutis que les sauvages les plus grossiers. Ils se sont ensevelis comme eux dans les choses sensibles, sans remonter plus haut, et ils n'ont cultivé leur esprit, que pour se flatter par de plus douces sensations, sans vouloir remarquer de quelle source elles venaient.

Ainsi vivent les hommes sur la terre. Ne leur dites rien, ils ne pensent à rien, excepté à ce qui flatte leurs passions grossières ou leur vanité. Leurs âmes s'appesantissent tellement, qu'ils ne peuvent plus s'élever à aucun objet incorporel. Tout ce qui n'est point palpable, et qui ne peut être ni vu, ni goûté, ni entendu, ni senti, ni compté, leur semble chimérique. Cette faiblesse de l'âme, se tournant en incrédulité, leur paraît une force; et leur vanité s'applaudit de résister à ce qui frappe naturellement le reste des hommes. C'est comme si un monstre se glorifiait de n'être pas formé selon les règles communes de la nature; ou si un aveugle-né triomphait de ce qu'il serait incrédule pour la lumière et pour les couleurs, que le reste des hommes aperçoit.[1]

PRIÈRE A DIEU.

Fénelon.

O mon Dieu ! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous; chacun de nous vous touche comme avec la main : mais les sens et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres sont si épaisses qu'elles ne la comprennent pas. Vous vous montrez partout; et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom, mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, et au dedans d'eux; mais ils sont fugitifs, et errans hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière ! ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle ! ô fontaine des chastes délices ! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement ! s'ils vous cherchaient au dedans d'eux-mêmes. Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas ! vos

dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous ; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer ? Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et, pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant, inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils vous apercevraient, et vous attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoiqu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées, qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être ; votre nature vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais, parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où

ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché. Car ce fond intime d'eux-mêmes, est le lieu le plus éloigné de leur vue dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la surface de vos créatures sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc! la lumière qui devrait les éclairer les aveugle ; et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent! Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers, les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir; comme si l'homme ne connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage ; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu ! douter plutôt de vous que des autres choses très réelles et très manifestes, dont on suppose la vérité certaine dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles, aussi-bien que vous, échappent à nos faibles sens? O misère! ô nuit affreuse qui enveloppe les enfans d'Adam ! ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de

tout l'homme ! l'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme. Ce qui n'est rien est tout pour lui, ce qui est tout ne lui semble rien.

DE LA PROVIDENCE.

Quiconque renonce à la providence et veut se soustraire à l'empire de Dieu, ne le peut faire qu'en l'une ou en l'autre de ces deux manières ; savoir par un esprit d'infidélité, parce qu'il ne reconnaît pas cette providence et qu'il ne la croit pas ; ou par une simple révolte de cœur, parce qu'en la croyant même et en la supposant il ne veut pas se soumettre à elle. Or, examinons ces deux principes, et voyons dans lequel des deux l'aveuglement de l'impie est plus grossier et plus criminel. Bourdaloue

Si c'est par un esprit d'infidélité et parce qu'il ne croit pas la providence, je vous demande quel désordre est comparable à celui-là de ne pas croire ce qui est, sans contestation, la chose non-seulement la plus croyable, mais le fondement de toutes choses croyables. De ne pas croire ce qu'ont cru les païens les plus

sensés par la seule lumière de la raison ; de ne pas croire ce qu'indépendamment de la foi nous éprouvons nous-mêmes sans cesse, ce que nous sentons, ce que nous sommes forcés de confesser en mille rencontres par un témoignage que nous arrachent les premiers mouvemens de la nature : mais surtout de ne pas croire la plus incontestable vérité, par les raisons mêmes qui l'établissent et qui seules sont plus que suffisantes pour nous en convaincre. Or, tel est l'état du mondain qui ne veut pas reconnaître la providence : suivons ceci de point en point, et instruisons-nous ; car le mondain s'aveugle, dit saint Chrysostôme, dans la source même des lumières qui est l'être de Dieu, puisque la première et la plus immédiate conséquence qui se tire de l'être de Dieu ou de l'existence de Dieu, c'est qu'il y a une providence ; d'où il s'ensuit qu'en renonçant à cette providence, ou bien il ne connaît plus de Dieu ; affreuse impiété! ou bien il se fait un Dieu monstrueux, c'est-à-dire, un Dieu qui n'a nul soin de ses créatures ; un Dieu qui ne s'intéresse ni à leur conservation, ni à leur perfection ; un Dieu qui n'est ni juste, ni sage, ni bon, puisqu'il ne peut rien être de tout cela sans providence.

De là, il se réduit, ajoute saint Chrysostôme, à être plus que païen dans le christianisme, ou, tout chrétien qu'il est, à prendre parti avec ce qu'il y a eu dans le paganisme de plus vicieux et de plus corrompu. Car, à peine s'est-il trouvé des sectes païennes qui aient nié la providence ou qui en aient douté, sinon celles qui par leurs abominables maximes portaient les hommes aux plus infâmes excès et aux plus sales voluptés; celles pour qui il était à souhaiter qu'il n'y eût dans le monde ni Dieu, ni lois, ni châtiment, ni récompense, ni providence, ni justice. Ce n'est pas assez : comme le mérite de la foi est de nous faire espérer contre l'espérance même, *contra spem in spem*, le crime du mondain sur le sujet de la providence, est de se rendre incrédule et insensé contre sa raison même. Car enfin, le mondain lui-même, suivant le seul instinct de sa raison, admet, sans l'apercevoir, une providence à laquelle il ne pense pas. Comment cela? je m'explique. Il croit qu'un état ne peut être gouverné que par la sagesse et le conseil d'un prince. Il croit qu'une maison ne peut subsister sans la vigilance et l'économie d'un père de famille. Il croit qu'un vaisseau ne peut être

bien conduit sans l'attention et l'habileté d'un pilote ; et quand il voit ce vaisseau voguer en pleine mer, cette famille bien réglée, ce royaume dans l'ordre et dans la paix, il conclut sans hésiter qu'il y a un esprit, une intelligence qui y préside. Mais il prétend raisonner tout autrement à l'égard du monde entier, et il veut que sans providence, sans prudence, sans intelligence, par un pur effet du hasard ce grand et vaste univers se maintienne dans l'ordre merveilleux où nous le voyons. N'est-ce pas aller contre ses propres lumières et contredire sa raison ? Ajoutez les preuves sensibles et personnelles que le mondain, sans sortir hors de lui-même, trouve dans lui-même ; mais sur lesquelles son obstination l'aveugle et l'endurcit. Car il n'y a point d'homme qui, repassant dans son esprit les années de sa vie et rappelant le souvenir de tout ce qui lui est arrivé, ne doive s'arrêter à certains points fixes, je veux dire à certaines conjonctures où il s'est trouvé, à certains périls d'où il est échappé, à certains événemens heureux ou malheureux, mais extraordinaires et singuliers, qui l'ont surpris et frappé et qui sont autant de signes visibles d'une providence. Or, si cela est vrai de tous

les hommes sans exception, beaucoup plus encore l'est-il de ceux qui font quelque figure dans le monde, de ceux qui ont part aux intrigues du monde, de ceux qui entrent plus avant dans le commerce et dans le secret du monde, et plus enfin de ceux qui vivent dans le centre du monde, qui est la cour. Car, qu'est-ce que le monde, disait Cassiodore, sinon le grand théâtre et la grande école de la providence, où, pour peu qu'on fasse de réfléxion, l'on apprend à tous momens qu'il y a dans l'univers une puissance et une sagesse supérieure à celle des hommes, qui se joue de leurs desseins, qui ordonne de leurs destinées, qui élève et qui abaisse, qui appauvrit et qui enrichit, qui mortifie et qui vivifie, qui dispose de tout comme l'arbitre suprême de toutes choses. Il n'y a donc point d'hommes dans le monde qui, selon les règles ordinaires, dussent croire d'une foi plus ferme la providence que ceux qui se piquent d'avoir la science du monde et d'être les sages du monde : mais, par un secret jugement de Dieu, il n'y en a point qui soient communément plus infidèles touchant la providence, et qui semblent plus la méconnaître. Et comme il n'y aura jamais d'homme

sur la terre et qu'il n'y en a jamais eu à qui il eût eté moins pardonnable de former quelque doute sur la providence qu'au patriarche Joseph, après les miracles éclatans que Dieu avait opérés dans sa personne; aussi ces prétendus sages du monde sont-ils plus coupables, en rejetant la providence, de refuser à Dieu l'hommage d'un attribut dans la connaissance duquel Dieu prend plaisir, pour ainsi dire, à les élever.

Leur aveuglement va encore plus loin, et il consiste en ce qu'ils ne veulent pas rendre librement et chrétiennement à la providence un aveu qu'ils lui rendent par nécessité, ou plutôt par emportement de chagrin et de désespoir. Car prenez garde, chrétiens, ce mondain qui oublie Dieu et la providence tandis qu'il est dans la prospérité et que tout lui succède selon ses désirs, est le premier à murmurer contre cette même providence et contre Dieu, quand il lui survient une disgrâce qu'il n'avait pas prévue : comme si c'était un soulagement pour lui d'avoir à qui s'en prendre dans son malheur, il en accuse Dieu; et, par la plus étrange contradiction, il l'attribue à cette providence même qu'il niait par une fière et orgueilleuse impiété. Or, qu'y a-t-il de plus

bizarre que de ne vouloir pas reconnaitre une providence pour lui obéir et pour se conformer à elle, et d'en reconnaître une pour l'outrager? Voici quelque chose encore de plus surprenant: c'est que souvent le libertin veut douter de la providence par les raisons mêmes qui prouvent invinciblement la providence , et qui seules devraient suffire pour la lui persuader. Car, sur quoi fonde-t-il ses doutes touchant la providence d'un Dieu? sur ce qu'il voit le monde rempli de désordres ; et c'est pour cela même, dit saint Chrysostôme , qu'il doit conclure nécessairement qu'il y a une providence. En effet, pourquoi ces désordres dont le monde est plein sont-ils des désordres , et pourquoi lui paraissent-ils désordres , sinon parce qu'ils sont contre l'ordre et qu'ils répugnent à l'ordre? Or, qu'est-ce que cet ordre auquel il répugne, sinon la providence? Il se fait donc une difficulté de cela même qui résout la difficulté et il devient infidèle par ce qui devait affermir sa foi. Mais s'il y avait, dit-il, une providence, arriverait-il dans la société des hommes tant de choses dont les hommes eux-mêmes sont scandalisés? Et moi je réponds : mais de ce que les hommes eux-mêmes en sont scandalisés,

n'est-ce pas une preuve authentique de la providence qui ne permet pas que ces choses soient autorisées, et qui veut pour cela que parmi les hommes elles passent et qu'elles aient toujours passé pour scandaleuses? Si les hommes ne se scandalisaient plus de rien, c'est alors qu'on pourrait peut-être douter qu'il y eût une providence, et que peut-être l'impie pourrait dire dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu. Mais tandis qu'on se scandalise de l'insolence du vice, tandis que la censure même du monde condamne le libertinage, tandis qu'on abhorre l'impiété, tandis que la haine publique s'élève contre l'iniquité, la providence est à couvert et rien de tout cela ne prévaut contre elle. Or, on se scandalisera toujours de tout cela, parce qu'il y aura toujours un Dieu et une providence. Il est vrai, on commettra dans le monde des crimes honteux, des perfidies noires, des trahisons lâches; mais ces crimes ne seront honteux, que parce qu'il y a une providence qui y attache un caractère de honte et qui nous le fait voir; ces perfidies ne seront détestées comme perfidies, que par parce qu'il y a une providence qui fait aimer la bonne foi; ces trahisons ne seront réputées lâches, que

parce qu'il y a une providence qui met en crédit l'honneur et la probité. On fera des actions dont on rougira, qu'on se reprochera, qu'on désavouera ; mais ces désaveux, ces remords, cette confusion seront, dans ces actions-là mêmes, autant d'argumens en faveur de la providence.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Pascal. Pensées.

Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite ; et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais

une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle, je prétends au contraire que l'amour-propre, que

l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile ; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible.

Faisons tant que nous voudrons les braves ; voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

Massillon. Remontons jusqu'à la naissance des siècles ; lisons l'histoire des royaumes et des empires ; écoutons ceux qui reviennent des îles les plus éloignées ; l'immortalité de l'âme a toujours été et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers.

La connaissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre ; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes ; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde ; mais ils attendent tous un avenir ; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer dans le cœur ; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort ; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'est-ce qui a pu persuader à tous les hommes de tous les siècles et de tous les pays que leur âme était immortelle ? D'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? un sentiment

si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne serait né que pour les fonctions des sens, aurait-il pu prévaloir sur la terre? Car, si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui que la seule idée d'immortalité : des machines pétries de boue, qui ne devraient vivre et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auraient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes de si nobles sentimens et des idées si sublimes? Cependant, cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée, si opposée même aux sens, puisque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur la terre : ce sentiment qui n'aurait pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages comme les plus cultivés; les plus polis comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

La société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sévères et les plus inviolables de la vie civile; tout cela n'est fondé que sur la

certitude d'un avenir : ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant et qui ne sont déjà plus. Les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères, qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfans ne seront point nos successeurs, car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant?

D'où vient que des hommes si différens d'humeurs, de culte, de pays, de sentimens, d'in-

térêts, de figure même, et qui à peine paraissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'âme, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion, car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation, car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte, car, outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans et s'est toujours maintenu sur la terre. Les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux et que nous n'aurons plus de neveux? Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion

des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourans, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ? et, pour tout dire en un mot, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la pudeur, un préjugé, un vain scrupule ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés ?

Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie ! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux ; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures ? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens, la seule récompense de la vertu ? Quel Dieu de ténèbres, de faiblesse, de confusion et d'ini-

quité se forme l'impie! Quoi! il serait de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu victime de l'ambition d'un fils dénaturé, l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle! Du haut de sa grandeur, Dieu se ferait un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part! Parce qu'il est grand, il serait ou faible, ou injuste, ou barbare! Parce que les hommes sont petits, il leur serait permis d'être ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite!

S'il n'y a point d'avenir, quel dessein digne de sa sagesse Dieu aurait-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'aurait pas eu d'autres vues en les formant qu'en formant la bête! L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connaître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne serait fait que pour la terre; pour passer un petit nombre de jours,

comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels! il remplirait sa destinée en remplissant un rôle si méprisable! il n'aurait paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié! et après cela il retomberait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avait donné! Où serait ici la sagesse du Créateur, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps, de n'avoir montré des hommes à la terre que pour faire des essais badins de sa puissance, de délasser son loisir par cette variété de spectacles? Le Dieu des impies n'est donc grand que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme. Convenons des maximes des impies sur l'immortalité de l'âme, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; la discipline des mœurs périt, et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de bar-

bares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés qui n'ont plus d'autres lois que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes; voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il est bien digne d'y occuper une place.

~~~~~~

Il n'arrive dans ce qu'on appelle *mort*, qu'un simple dérangement d'organes; les corpuscules les plus subtils s'exhalent; la machine se dissout et se déconcerte. Mais en quelque endroit que la corruption ou le hasard en écarte les débris, aucune parcelle ne cesse jamais d'exister; et tous les philosophes sont d'accord pour supposer qu'il n'arrive jamais dans l'univers l'anéantissement du plus vil et du plus imperceptible atome. A quel propos craindrait-on l'anéantissement de cette autre substance très noble et très pensante que nous appelons l'*âme?* Comment pourrait-on s'imaginer que le corps qui ne s'anéantit nullement, anéantisse l'âme qui est plus noble que

Fénelon.
~~~~~~

lui, qui lui est étrangère, et qui en est absolument indépendante? La désunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantissement de l'un que de l'autre. On suppose sans peine que nul atome du corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties. Pourquoi donc cherché-t-on avec tant d'empressement des prétextes pour croire que l'âme, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie? Il est vrai qu'en tout temps Dieu est tout-puissant pour l'anéantir s'il le veut; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il le veuille faire dans le temps de la désunion du corps, plutôt que dans le temps de l'union. Ce qu'on appelle *la mort*, n'étant qu'un simple dérangement des corpuscules qui composent les organes, on ne peut pas dire que ce dérangement arrive dans l'âme comme dans le corps. L'âme étant un être pensant, n'a aucune des propriétés corporelles. Elle n'a ni parties, ni figure, ni situation des parties entre elles, ni mouvement ou changement de situation : ainsi nul dérangement ne peut lui arriver. L'âme qui est le *moi* pensant et voulant, est un être simple, un en soi, et indivisible. Il n'y a jamais dans un même homme deux *moi*, ni

deux moitiés du même *moi*. Les objets arrivent à l'âme par divers organes, qui font les différentes sensations. Mais tous ces divers canaux aboutissent à un centre unique, où tout se réunit. C'est le *moi*, qui est tellement un que c'est par lui seul que chaque homme a une véritable unité et n'est pas plusieurs hommes. On ne peut point dire de ce *moi* qui pense et qui veut, qu'il a diverses parties jointes ensemble, comme le corps est composé de membres liés entre eux. Cette âme n'a ni figure, ni situation, ni mouvement local, ni couleur, ni chaleur, ni dureté, ni aucune qualité sensible. On ne la voit point, on ne l'entend point, on ne la touche point; on conçoit seulement qu'elle pense et veut, comme la nature du corps est d'être étendu, divisible et figuré. Dès qu'on suppose la réelle distinction du corps et de l'âme, il faut conclure sans hésiter que l'âme n'a ni composition, ni divisibilité, ni figure, ni situation des parties, ni par conséquent arrangement d'organes. Pour le corps, qui a des organes, il peut perdre cet arrangement de parties, changer de figure, et être déconcerté. Mais pour l'âme, elle ne saurait jamais perdre cet arrangement qu'elle

n'a pas et qui ne convient point à sa nature.

On pourrait dire que l'âme n'étant créée que pour être unie avec le corps, elle est tellement bornée à cette société, que son existence empruntée cesse, dès que sa société avec le corps finit. Mais c'est parler sans preuve et en l'air, que de supposer que l'âme n'est créée qu'avec une existence entièrement bornée au temps de sa société avec le corps. Où prend-on cette pensée bizarre, et de quel droit la suppose-t-on, au lieu de la prouver? Le corps est sans doute moins parfait que l'âme, puisqu'il est plus parfait de penser que de ne penser pas; nous voyons néanmoins que l'existence du corps n'est point bornée à la durée de sa société avec l'âme : après que la mort a rompu cette société, le corps existe encore jusque dans les moindres parcelles. On voit seulement deux choses : l'une est que le corps se divise et se dérange; c'est ce qui ne peut arriver à l'âme, qui est simple, indivisible, et sans arrangement : l'autre est que le corps ne se meut plus avec dépendance des pensées de l'âme. Ne faut-il pas conclure que tout de même, à plus forte raison, l'âme continue à exister de son côté, et qu'elle commence alors

à penser indépendamment des opérations du corps? L'opération suit l'être, comme tous les philosophes en conviennent. Ces deux natures sont indépendantes l'une de l'autre, tant en nature qu'en opération. Comme le corps n'a pas besoin des pensées de l'âme pour être mû, l'âme n'a aucun besoin des mouvemens du corps pour penser. Ce n'était que par accident que ces deux êtres, si dissemblables et si indépendans, étaient assujettis à opérer de concert. La fin de leur société passagère les laisse opérer librement chacun selon sa nature, qui n'a aucun rapport à celle de l'autre.

Dieu a fait notre âme immortelle, et, pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer celle que nous apporte l'Écriture-Sainte : c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu ; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connaître, comme lui-même s'aime et se connaît. C'est pourquoi, étant faite Bossuet.

à son image, et étant liée par son fond à son immortelle vérité, elle ne tient pas son être de la matière et n'est point assujettie à ses lois; de sorte qu'elle ne périt point; quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, elle ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée, et qui, l'ayant faite à son image, l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout à coup, et la laisse aller dans cet abîme.

RÉVÉLATION.

La Harpe.
Apologie de la Religion.

Quand la révélation est mise en controverse, le point capital de la discussion, le pivot sur lequel elle doit rouler tout entière est celui-ci: *Dieu a-t-il parlé aux hommes de manière à ce que les hommes ne puissent raisonnablement en douter?*

Il serait absurde en effet que Dieu eût pu nous dire: « Croyez une révélation dont votre » raison ne peut ni comprendre, ni admettre » les preuves. » Non, il n'est pas capable de parler ainsi; *il n'a jamais insulté qu'à l'orgueil, et non pas à la raison.* L'intelligence suprême

ne peut se plaire à tyranniser l'intelligence émanée d'elle, lorsqu'au contraire Dieu ne veut que nous élever jusqu'à lui par une foi nécessaire, en attendant qu'il nous fasse entrer dans la pleine contemplation de ses lumières que nous ne sommes pas encore en état de porter. Un fait de la première importance pour tous doit être *incontestable* à la raison de tous ; ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse être *contesté* encore par les passions et l'orgueil ; car qu'est-ce que les passions et l'orgueil ne contestent pas ? Tout homme de bon sens et de bonne foi a donc le droit de dire à Dieu : «Je » suis prêt à croire tout ce qu'il vous aura plu » de me révéler, et je conçois parfaitement » qu'il peut et qu'il doit même y avoir dans » cette révélation des choses fort au-dessus de » ma portée actuelle, et pourtant je croirai, » parce que votre parole ne peut tromper. Mais » je dois être sûr que la parole proposée à ma » croyance est en effet la vôtre ; et ici du moins » ma raison doit être juge des motifs de crédi- » bilité, sans quoi je ne serais plus un être in- » telligent et libre. » On peut juger si je laisse ici la raison humaine dans tous ses droits; mais aussi c'est elle qui trouve dans le fait de la ré-

vélation des preuves d'une telle nature que, pour les rejeter, il faut que la raison se renonce elle-même par un pyrrhonisme aussi honteux qu'insensé, et se déclare incapable ou de toute certitude historique sur les faits, ou de toute certitude morale sur la nature des actions humaines. C'est en effet la dernière ressource de l'irréligion poussée à bout par le raisonnement; et dans ce cas il faut bien la lui laisser, puisqu'elle s'en contente.

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Fénelon. Entretien sur la Religion.

Combien y a-t-il peu d'hommes qui soient capables de rentrer en eux-mêmes pour consulter la pure raison? Supposé qu'il y eût quelques hommes çà et là qui pussent marcher par cette voie purement intellectuelle, cependant le commun des hommes en est incapable et a besoin d'un secours extérieur. Les passions subtiles de l'esprit n'aveuglent pas moins que les passions grossières. Les premières vérités échappent quelquefois aux génies mêmes très philosophes. On ne trouve plus de principes

fixes pour les arrêter dans le torrent des incertitudes qui les entraîne.

Comme dans la société civile il a fallu mettre la raison par écrit, réduire les préceptes dans un corps de lois, établir des magistrats pour les faire exécuter, parce que tous les hommes ne sont pas en état de consulter et de suivre par eux-mêmes la loi naturelle ; de même, dans la religion, les hommes ne voulant pas écouter avec attention ni suivre la voix intérieure de la véritable sagesse, rien n'était plus digne de Dieu que de parler lui-même à sa créature d'une manière sensible, pour convaincre les incrédules, pour fixer les visionnaires, pour instruire les ignorans, et pour les réunir tous dans la croyance des mêmes vérités, dans la pratique du même culte, dans la soumission à une même église. Pourquoi vous révoltez-vous contre un secours si nécessaire pour la faiblesse humaine, sans lequel les nations les plus savantes et les plus polies sont tombées dans les erreurs les plus grossières sur la divinité et la morale ?

Euler.

Lettre à une princesse d'Allemagne.

Newton est sans contredit un des grands génies qui aient jamais existé. Sa profonde science et sa pénétration dans les mystères les plus cachés de la nature demeureront toujours le sujet le plus éclatant de notre admiration et de celle de notre postérité ; mais les erreurs de ce grand homme doivent servir à nous humilier et à nous faire reconnaître la faiblesse de l'esprit humain, qui s'étant élevé au plus haut degré dont les hommes soient capables, risque néanmoins de se précipiter dans les erreurs les plus grossières.

Si nous sommes exposés à des chutes si tristes dans nos recherches sur les phénomènes de ce monde visible qui frappe nos sens, combien serions-nous malheureux si Dieu nous avait abandonnés à nous-mêmes à l'égard des choses invisibles, et qui regardent notre salut éternel ! Sur cet important article une révélation nous a été absolument nécessaire : nous en devons profiter avec la plus grande vénération ; et, lorsque cette révélation nous présente des choses qui nous paraissent inconcevables, nous n'avons qu'à nous souvenir de la faiblesse

de notre esprit qui s'égare si facilement, même dans les choses visibles. Toutes les fois que je vois de ces esprits forts qui critiquent les vérités de notre religion, et s'en moquent même avec la plus impertinente suffisance, je pense et je me dis à moi-même : «Chétifs mortels, combien » et combien de choses sur lesquelles vous rai» sonnez si légèrement sont-elles plus sublimes » et plus élevées que celles sur lesquelles cepen» dant le grand Newton s'égare si grossière» ment! » Je souhaiterais que votre altesse n'oubliât jamais cette réflexion : les occasions où l'on en a besoin n'arrivent ici que trop fréquemment.

Si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi a-t-elle été presque universellement méconnue tant que le monde n'a été éclairé que par la raison, et jusqu'au temps où le soleil de vérité a répandu ses rayons sur l'univers? L'histoire de la raison humaine, avant que le christianisme vînt l'instruire, n'est que le récit déplorable de ses monstrueuses absurdités. Les passions les plus dangereuses formellement au- M. le cardinal de la Luzerne.

torisées, les actions les plus criminelles non seulement devenues communes dans la pratique, mais justifiées par l'opinion publique, consacrées par les lois, déifiées par la religion: voilà ce qu'était la morale des peuples, quand Jésus-Christ est venu la réformer.

Si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi, avant l'Évangile, n'a-t-il jamais paru une collection entière de préceptes, un code complet de vertu? Quelques philosophes avaient bien pu, par la force de leur raison, découvrir divers principes de conduite véritablement utiles; mais là, fut posée à leurs découvertes une borne que jamais ils ne purent passer. Tous leurs efforts se sont réduits à aborder le territoire de la morale, à y faire de légères incursions. Aucun d'eux ne parvint à s'enfoncer dans cette vaste région; à parcourir ses diverses parties, à la reconnaître en totalité. Un philosophe était parvenu à découvrir un principe moral: son successeur en apercevait un autre, et c'est ainsi que, de leurs divers ouvrages, on parvient à extraire les maximes qu'ils ont proposées; comme, des entrailles de la terre, on tire péniblement, d'un côté et d'autre, au milieu des pierres et du limon,

les métaux précieux qui servent à nos usages.

Si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi ces philosophes si célèbres, qui, à la profondeur du génie, à la force du raisonnement, joignaient toute la pompe de l'éloquence la plus persuasive, n'ont-ils pas eu la force de la faire connaître au monde? Pourquoi, dans un long intervalle, toute leur puissance s'est-elle réduite à former un petit nombre d'élèves? tandis qu'en peu de temps, l'Évangile, avec sa simplicité, a répandu dans le monde entier la connaissance et la pratique de toutes les vertus?

Si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi les doutes dont sont enveloppées les opinions des philosophes? Pourquoi les contradictions multipliées de leurs diverses écoles sur les fondemens de la religion et des mœurs? L'Écriture nous présente ces génies si vantés, mais privés de la lumière de la foi, marchant à tâtons dans une nuit épaisse, errant çà et là, semblables à des hommes dans l'ivresse cherchant avec les mains, comme les aveugles, des murs qui les soutiennent et les dirigent, et se heurtant misérablement dans l'obscurité dont ils sont environnés.

Si toute la loi naturelle est évidente, pour-

quoi les erreurs sur la loi naturelle où sont tombés les plus beaux génies de l'antiquité ? On ne peut, sans déplorer la faiblesse de l'esprit humain . lire les absurdités grossières qu'ont avancées ceux même qui ont le plus étendu ses connaissances. On ne peut, sans rougir, rappeler les maximes infâmes qu'ils ont débitées.

Si toute la loi naturelle est évidente, pourquoi les aveux de ces hommes si célèbres sur leur impuissance à la découvrir, sur la nécessité d'un secours divin qui la fasse connaître (1)?

Avant la publication de l'Évangile, la raison

(1) On lit dans le dialogue de Platon sur *l'immortalité de l'âme*, «Que la parfaite intelligence de ce dogme est impossible en cette vie, ou du moins très difficile.... qu'il faut s'en tenir à cet égard aux raisons les plus plausibles que les sages ont données, et se servir de ces raisons comme d'une fragile nacelle pour traverser la mer orageuse de cette vie : à moins que nous ne trouvions quelque *révélation divine*, qui sera pour nous le vaisseau qui ne craint pas la tempête. »

Περὶ τῶν τοιούτων, τὸ μὲν σαφὲς εἰδέναι ἐν τῷ νῦν βίῳ ἢ ἀδύνατον εἶναι, ἢ παγχαλεπόν τὶ... τὸν γοῦν βελτίστον τῶν ἀνθρωπινων λόγων λαβόντα καὶ δυσεξελεγκότατον, ἐπὶ τουτου ὀχουμενον, ὥσπερ ἐπὶ σχεδίας, κινδυνεύοντα διαπλεῦσαι τὸν βιον· εἰ μή τις δύναι το ἀσφαλεστερον καὶ ἀκινδυνοτερον ἐπὶ βεβαιοτερου ὀχήματος, ἢ λόγου θειου τινὸς, διαπορευθῆναι. (ΠΛΑΤ., ΦΑΙΔΟΝ.)

humaine n'avait pu faire connaître avec évidence la totalité des préceptes naturels, même aux plus beaux génies, aux plus profonds philosophes qui aient existé. Que l'on juge de là si elle peut les mettre à la portée des esprits ordinaires ; c'est-à-dire de la très grande majorité, de l'universalité morale du genre humain. Pour sentir plus vivement encore cette vérité, considérons que de choses il faut supposer dans un homme pour le croire capable d'atteindre, par la force de sa raison, la totalité des vérités morales : les lumières avec le talent d'en faire usage ; la pratique du raisonnement abstrait ; l'attention proportionnée à l'importance de l'objet et qui ne soit ni détournée par l'insouciance, ni distraite par les affaires ou par les dissipations ; l'esprit dégagé

Cicéron, se disposant à parler sur l'*âme*, commence par dire : « qu'il n'est, comme tant d'autres, qu'un homme ordinaire qui s'attache à découvrir ce qu'il y a de probable, il reconnaît que ses lumières ne peuvent atteindre que la *vraisemblance*... »

Ut homunculus unus e multis, probabilia conjectura sequens. Ultra enim quo progrediar, quam ut veri videam similia, non habeo. TUSCUL. lib. I. (*Note de l'éditeur.*)

des préjugés qui le préoccupent et qui l'égarent ; le cœur vide des passions qui altèrent sa raison et lui font illusion sur ses devoirs. Déistes qui avancez que la totalité du genre humain connaît évidemment non seulement les principes de la loi naturelle , mais toutes leurs conséquences, soutenez-vous que ces qualités sont inutiles à une telle discussion? Prétendez-vous que tous les hommes en sont doués ?

Ce qui fait illusion à quelques esprits sur le pouvoir de la raison relativement à la morale, c'est que tandis que notre sainte loi surpasse dans ses commandemens tout ce que la raison humaine avait pu se figurer de plus parfait, elle ne dicte aucun commandement dont la raison ne reconnaisse la sagesse , ne saisisse la convenance , ne sente l'harmonie et l'union avec tous les autres. De cette facilité qu'a notre raison de comprendre tous les préceptes moraux , on conclut qu'elle a par elle-même la force de les découvrir. Mais c'est raisonner inconséquemment. Il est des choses que notre esprit comprend clairement quand elles lui sont présentées par une intelligence supérieure , quoique par lui-même il ne soit pas capable de les atteindre. Combien d'objets, placés à

une trop grande distance, échappent à notre vue, que nous appercevons à l'aide d'instrumens! notre intelligence, trop faible pour s'élever à la hauteur des vérités célestes, a cependant le pouvoir de saisir celles que la révélation rabaisse à sa portée. (1)

Ainsi, pour discerner ce que l'esprit humain a acquis par lui-même, de ce qu'il doit à la révélation, il n'est pas juste de considérer ce qu'il a produit depuis que la révélation l'a instruit. Remontez au temps où la raison seule éclairait les esprits, c'est là que vous trouverez sa juste mesure. Examinez le point où elle était lors de l'avénement de Jésus-Christ, et le point où il l'a élevée; comparez ce qu'elle a produit avant lui, avant ce qu'il a enseigné, déistes qui vous prétendez supérieurs aux phi-

(1) «Je méditais sur le sort des mortels, écrivait J.-J. Rousseau, flottants sur cette mer des opinions humaines, sans gouvernail, sans boussole, et livrés à leurs passions orageuses, sans autre guide qu'un pilote inexpérimenté, qui méconnait sa route, et qui ne sait ni d'où il vient ni où il va. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, et que l'orgueil est la seconde.» *Émile*, t. III.

losophes de l'antiquité; considérez donc enfin que si vous avez, en effet, été plus loin qu'eux dans la connaissance de la morale, vous en êtes redevables à cet Évangile même que vous calomniez. Vous vous armez contre la révélation de ses propres bienfaits, et votre audacieuse révolte ne peut, dans aucun genre, rien employer contre Dieu, que vous ne l'ayez reçu de sa libéralité.

Puisque les hommes ne peuvent pas trouver la morale entière au dedans d'eux-mêmes, il est donc nécessaire, pour qu'ils la connaissent, qu'elle leur soit apportée du dehors. Incapables de la découvrir, il faut qu'ils en soient instruits. La voie de la discussion est trop longue, trop tortueuse, trop pénible pour le vulgaire, il ne fera que s'y fatiguer et s'y égarer. Il tournera sans cesse autour du terme sans pouvoir l'atteindre, il a besoin d'une voie plus courte, plus droite, plus facile : la voie du précepte est la seule qui lui convienne. Le précepte tranche tous les raisonnemens, termine toutes les disputes ; il ne présente que des résultats, et le vulgaire ne peut connaître que ces résultats ; il recueille les fruits que la providence fit naître à sa portée, mais il est inca-

pable de remonter aux causes secondes par lesquelles la providence les fit naître.

Où la raison, même soutenue de tout l'appui de la philosophie, décèle honteusement sa faiblesse, là brille du plus grand éclat la force de notre divine révélation. Cherchez dans votre imagination quelque point de morale qu'elle ait omis, quelque péché qu'elle n'interdise pas, quelque vice qu'elle ne proscrive pas, quelque passion qu'elle ne réprime pas. quelque bonne œuvre qu'elle n'enseigne pas, quelque vertu qu'elle n'ordonne pas, quelque sentiment religieux qu'elle n'inspire pas, quelque perfection qu'elle ne connaisse pas. La révélation réforme les idées fausses, rectifie les inexactes, modère les exagérées, éclaircit les obscures, fixe les incertaines ; elle imprime à tout ce qu'elle enseigne un caractère de clarté, de certitude, d'universalité. Elle présente la morale. et les obscurités s'évanouissent; elle la définit, et les doutes disparaissent; elle la répand, et l'univers l'adopte.

Il n'est donc pas vrai, ce que prétendent les déistes, que toute la morale naturelle est évidente, et qu'elle l'est à tous les hommes. Une révélation positive est par conséquent nécessaire

pour la morale de même que pour la doctrine et pour le culte. Mais quand nous accorderions, contre l'évidence, que la raison humaine, par sa propre force et sans secours étrangers, peut atteindre à la connaissance de la totalité des devoirs moraux, elle serait encore insuffisante à cet égard ; elle pécherait par un autre point essentiel.

Une loi n'est pas une simple spéculation ; elle exige qu'on l'observe. Une autorité qui impose l'obligation de l'observer lui est donc essentiellement nécessaire (1). Or, cette autorité ne peut pas être dans la raison. Car, une obligation envers soi-même, dont on peut se délivrer à son gré, est une pure illusion.

LES MIRACLES SONT POSSIBLES ET DÉMONTRABLES À LA RAISON.

La Harpe, Apologie de la Religion

Un miracle est un fait *surnaturel*, et non point *impossible*, il ne peut, ni doit être cons-

(1) « Philosophe, tes lois morales sont fort belles ; mais montre m'en, de grâce, la sanction. » Rousseau, *Émile*, t. III.

taté que de la même manière qu'un fait naturel.

Un miracle est, j'en conviens, une dérogation aux lois physiques connues ; et quoique nous ne les connaissions pas parfaitement, nous les connaissons assez pour y voir un ordre constant et une relation uniforme de causes et d'effets, qui doivent généralement être toujours les mêmes pour maintenir l'œuvre du Créateur et attester la sagesse de son dessein. La dérogation à ces lois est-elle impossible ? A l'homme, sans contredit, car il répugne que la créature puisse changer ce qui est établi par le Créateur. L'est-elle aussi pour Dieu lui-même ? Assurément non, car il ne répugne nullement que celui qui seul conserve l'ordre physique, par la même puissance infinie qui l'a créé, se soit réservé le pouvoir et les moyens d'intervertir accidentellement et à volonté ce qui ne dépend que de lui. Quoi ! il a fait et soutient le monde, il peut l'anéantir s'il le veut, et il ne pourrait y rien changer ! Où serait et à quoi tiendrait l'espèce de nécessité qui lui interdirait cette action ? «Leur immutabilité, garant de l'univers,» direz-vous. Oui, si quelque autre que lui pouvait y toucher, ou s'il ne pouvait rien

déranger un moment sans que tout péréclitât. Mais qui donc se charge de borner ainsi, sans la moïndre raison, la puissance infinie? Qui donc peut empêcher que le Créateur n'ait pas fait la matière soumise à ses ordres? Quant à moi, ce qui me confondrait d'étonnement, ce qui me paraîtrait impossible à comprendre, ce serait que le Dieu qui l'a faite et en a tracé les lois, fût hors d'état d'en suspendre le cours sans le détruire, ou d'en modifier les accidens sans tout renverser. Il se serait donc ôté un des moyens les plus fréquens et les plus frappans de manifester son pouvoir et sa protection! Il aurait donc enchaîné sa providence au point de ne pouvoir plus être ce qu'il est nécessairement, le maître de la mort et de la vie! Il ne pourrait empêcher que tel mouvement d'un corps solide ou fluide ne tuât à point nommé l'être vivant dont lui-même n'aurait pas encore marqué l'heure! Sa justice et sa bonté n'auraient plus rien à faire jusqu'à la consommation des temps! En un mot, ce serait le monde qui asservirait Dieu, et ce ne serait plus Dieu qui gouvernerait le monde! N'est-ce pas là un vrai blasphème contre la Divinité? et heureusement tout blasphème est absurde.

En quoi répugne-t-il donc, par exemple, que Dieu puisse rendre la vie à un mort? Qu'est-ce que la mort? la cessation du mouvement vital et la séparation de l'âme et du corps; et pourquoi donc Dieu ne pourrait-il pas réunir de nouveau une âme à un corps pour rendre la vie, comme il les a d'abord unis pour la donner? en quoi l'un lui serait-il plus difficile que l'autre? Pourquoi celui qui donne le mouvement vital ne pourrait-il pas le rendre? quand ce serait une seconde création, où est l'obstacle? Quoi, Dieu n'aura pu créer qu'une fois? mais il crée sans cesse; car ici la philosophie et l'Écriture sont d'accord et disent la même chose : la métaphysique nous enseigne que la conservation de l'univers est une création continue, parce qu'elle suppose l'acte continu de la volonté créatrice, principe de toute existence créée, et le psalmiste nous dit avec son éloquence divine : « Retirez votre esprit créateur, et tout cesse de vivre; envoyez de nouveau le souffle de la vie, et tout est créé de nouveau. » En quoi donc consiste ici ce qui est essentiel et nécessaire? en ce que la résurrection ne peut avoir lieu sans que le mouvement vital soit restitué, et l'âme réunie au

corps, parce que telle est l'essence de la vie humaine ; voilà ce que Dieu ne saurait changer. Et en quoi y a-t-il dérogation et miracle? en ce que dans l'ordre ici-bas établi, le mouvement vital une fois détruit ne doit plus se ranimer, et l'âme séparée du corps ne doit plus s'y réunir, jusqu'au jour de la résurrection générale : et je puis rappeler ici cet ordre, puisque les déistes eux-mêmes, qui admettent des peines et des récompenses à venir, doivent nécessairement admettre la résurrection, s'ils sont assez conséquens pour comprendre que l'homme, étant un être essentiellement composé d'un corps et d'une âme, doit être récompensé ou puni dans sa nature qui ne saurait changer, et dans laquelle il a mérité ou démérité. La dérogation est donc seulement en ce que la volonté divine fait aujourd'hui, dans le temps, ce qu'elle fera un jour dans l'éternité. C'est sans doute ce que Dieu seul peut faire, et de là le miracle; mais où est l'impossibilité? Où voit-on là répugnance et contradiction, ce qui en philosophie constitue l'impossible? Comment la résurrection serait-elle possible à Dieu dans mille ans, plus ou moins, et ne le serait-elle pas aujourd'hui? Comment ne pourrait-

il opérer une résurrection momentanée, lui qui peut en opérer une durable? C'est bien là ce qui serait répugnant et contradictoire, et c'est pourtant la thèse de nos adversaires; ils nous objectent une impossibilité qui n'est point dans notre croyance et qui est dans leur opinion. Cette distinction entre les lois susceptibles de dérogation dans celui qui les a faites, et celles que lui-même ne peut changer, parce qu'il ne peut changer la nature des choses sans contredire son propre dessein, est d'une très grande importance : elle marque la limite entre ce qu'on appelle en métaphysique le *possible* et l'*impossible*; et je crois l'avoir rendue si claire, qu'il n'y a point de lecteur en état de raisonner, qui n'ait dû la saisir. Et des hommes qui se donnent pour *philosophes* l'ont ignorée, ou dissimulée! Jugez de leurs lumières ou de leur bonne foi : jugez quel droit ils ont à ce titre de *philosophes* dont ils se targuent si arrogamment, et qu'ils n'ont pris que pour le déshonorer.......

S'il y a quelque chose de convenu parmi nos adversaires, un point sur lequel ils soient tous d'accord, c'est l'impossibilité absolue des miracles, et je le conçois : ceux du christianisme

sont si éclatans, si nombreux, si attestés, que pour nier le *réel* il n'y avait d'autre ressource que de nier le *possible*. Le premier avait toujours prouvé le second, suivant l'axiome incon testable *ab actu ad posse* : de l'acte à la possibilité il y a conséquence. Mais la philosophie moderne, que cet axiome gênait trop, l'a remplacé par un autre, aussi extraordinaire que tout ce qu'elle a inventé : elle nie le fait réel par l'impossibilité hypothétique ; c'est après s'être vainement débattue contre le poids accablant des témoignages, qu'elle s'est retranchée dans cette impossibilité, pour anéantir ce qu'elle ne pouvait nier, les prodiges et les prophéties des deux Testamens. La discussion historique et critique sur ces deux articles était tellement victorieuse en faveur de la religion, qu'il fallait absolument se rendre, ou refuser à l'intelligence humaine tout moyen de s'assurer d'aucun fait. Je ne dis rien que de positif : c'est un *philosophe*, c'est Rousseau, qui, dans le même livre, dans le même endroit où il ne peut consentir à croire aux mystères, parce qu'il ne les comprend pas, rejette bien loin, et avec beaucoup de mépris, ceux qui s'obstinent à nier les faits, et leur dit en pro-

pres termes : « Les faits de l'Evangile sont plus attestés que ceux de Socrate : vous reculez la *difficulté* sans la résoudre. » Il ne la résout pas non plus, lui ; et dans la suite nous verrons pourquoi ; il ne s'agissait ici que de son aveu qu'il nous fallait : et l'homme à qui nous avons affaire actuellement, c'est Diderot, l'intrépide Diderot, qui, pour échapper à cette *difficulté*, assez grande en effet, dit dans ses *Pensées philosophiques* : « Tout Paris m'attesterait qu'on vient de voir un mort ressusciter, je ne le croirais pas..... A quoi bon recourir aux miracles, quand je n'ai besoin, pour me rendre, que d'un bon syllogisme ? »

Ah ! s'il était vrai que les syllogismes de la raison eussent cette puissance contre les sophismes de l'orgueil, il y a long-temps qu'il n'y aurait plus d'incrédules. Des syllogismes ! ne dirait-on pas que c'est là leur fort? Est-ce avec des syllogismes que Voltaire a fait à l'impiété tant de prosélytes ? Si elle n'avait jamais employé d'autres armes, ses succès n'auraient pas été si grands ni si rapides. Diderot qui *n'était pas plaisant*, comme le disait ce même Voltaire, se piquait, il est vrai, de dialectique ; mais on sait aussi que jamais prétention ne

fut plus vaine ni plus malheureuse, et qu'il est aussi mauvais logicien qu'Helvétius : c'est tout dire. Quoi, Diderot ne savait pas qu'en fait de doctrine un miracle est un syllogisme en action! Le voici : Toute doctrine appuyée sur des miracles opérés au nom de Dieu, et que Dieu seul peut opérer, vient de Dieu; or, telle est celle du christianisme; donc, etc. : et voilà Diderot sur-le-champ ramené à la question du fait même des miracles qu'il voulait écarter : il y est, dis-je, nécessairement ramené, à moins de nier une majeure évidente. N'est-ce pas là un homme bien puissant en syllogismes? voyons à présent sa proposition.

Sans doute il ne faut pas prendre à la lettre cette expression toujours vague et exagérée, *tout Paris;* il n'est guère possible que sept ou huit cent mille personnes soient témoins oculaires de la résurrection d'un mort. Si ces mots, *tout Paris*, n'ont pas ici plus de valeur réelle qu'ils n'en ont d'ordinaire dans le discours, je suis de l'avis de Diderot, non seulement pour un miracle, mais pour mille autres occasions; car qu'y a-t-il de moins rare qu'une sottise ou une fausseté répétée par ce qu'on appelle *la voix publique?* Mais, réduisons la

proposition à ce qu'elle doit être raisonnablement en matière grave, et supposons que la voix de tout Paris soit notoirement confirmée par ce qu'il y a dans Paris d'hommes probes et éclairés, qui déposent unanimement d'une résurrection, en déposent après avoir constaté la personne et l'état du mort, et son retour à la vie, et sa sortie du tombeau à la voix d'un homme qui lui aura dit comme Jésus-Christ à Lazare : *Sortez du sépulcre et venez à nous.* Alors si Diderot ne croit pas *tout Paris*, il aura tort, car il n'est point d'une impossibilité physique, comme on l'a vu, que la puissance de Dieu ressuscite un mort; et il est d'une impossibilité morale que tant de témoins dignes de foi soient d'accord pour s'abuser ou pour mentir sur un fait de cette nature, par lui-même si facile à vérifier. Si vous ne les croyez pas sur ce fait, il n'y a point de raison pour que vous soyez obligé de les croire sur rien. Je sais qu'on nie la parité, et qu'on répond « que rien n'empêche de déférer à l'autorité des témoignages humains sur les faits naturels; mais que dans les faits surnaturels, la raison peut détruire la croyance du fait en prouvant l'impossibilité. » C'est retomber dans le sophisme

déjà écarté par la démonstration ; c'est confondre le *surnaturel* et *l'impossible*, et cette méprise grossière n'est plus permise à un philosophe, dès qu'elle est expliquée suivant les notions les plus évidentes de la métaphysique. Il ne reste donc plus que la différence du *naturel* au *surnaturel;* et c'est un autre sophisme que de prétendre que cette différence doit en mettre dans les motifs de crédibilité. Il est faux, décidément faux, que la nature du fait à prouver et à croire, doive changer la nature des preuves et des moyens de croyance ; cette allégation spécieuse, pardonnable à l'ignorance, ne le serait pas à la philosophie qui doit en découvrir l'absurdité. Nous n'avons pas deux intelligences, deux espèces de facultés, deux espèces d'organes ; c'est donc avec la même intelligence, les mêmes facultés, les mêmes organes que nous pouvons juger le *naturel* et le *surnaturel*, et d'autant plus que le *surnaturel* (mot sur lequel on se trompe souvent) ne signifie que ce qui est au-dessus de notre nature, et non pas ce qui est hors la nature universelle, hors du possible ; sans quoi nous ne pourrions avoir l'idée de Dieu, l'idée de l'infini, qui sont fort au-des-

sus de notre nature, et que pourtant nous concevons. Il est donc conséquent que notre intelligence, nos facultés, nos organes, puissent et doivent juger également des faits sensibles qui sont à la portée du pouvoir humain, et des faits sensibles qui ne sont qu'à la portée du pouvoir divin, puisque les uns et les autres sont dans la nature universelle, et par conséquent dans la sphère du possible. Il suit de là, 1° que nous ne pouvons pas rejeter l'actuel prouvé, sous prétexte qu'il est surnaturel; 2° qu'il peut et doit être prouvé pour nous, comme tout le reste, par les moyens qui sont à nous et en nous : autrement Dieu, dont la puissance agit de toutes les manières, selon les desseins de sa sagesse, ne pourrait signaler cette puissance aux yeux de l'homme, sans changer la nature de l'homme; et nos facultés, qui doivent nous servir à communiquer avec lui, seraient une barrière entre lui et nous, que lui-même ne pourrait pas franchir ; ce qui est absurde dans tous les sens.

Je dis dans tous les sens, et l'on n'imagine pas jusqu'où s'étend ici l'absurde, si l'on veut le pousser à bout.

En effet, ou la phrase de Diderot ne signifie

rien, où elle signifie qu'aucun homme ne peut s'assurer par sa raison et par ses organes de la réalité d'un fait miraculeux ; car, si Diderot lui-même l'avait vu, il n'aurait pas plus de droit qu'un autre (dans son système) d'en être cru ; et, pour être conséquent, il serait oblige de dire : Je l'ai vu, mais je ne le crois pas ; comme on dit en plaisantant : Si je l'avais vu, je ne le croirais pas. Cela peut passer comme plaisanterie; mais au sérieux, qu'y a-t-il de plus injurieux à la nature humaine, de plus contradictoire dans l'idée que nous devons avoir de l'homme et de son Auteur, que d'imaginer dans notre intelligence et dans nos sens une telle impuissance, qu'en réunissant toute leur attention et tous leurs moyens ils ne peuvent même constater l'existence d'un fait sensible ? Quelle étrange condition nos *philosophes* veulent faire à l'homme, et quelles étranges conséquences elle entraînerait ! Je sais qu'ils n'en sont ni embarrassés ni effrayés, car rien ne les embarasse et ne les effraie, si ce n'est de renoncer à leur opinion. Mais que le lecteur sensé y réfléchisse, et il verra où cela nous menerait. Qu'est-ce donc au fond que tout ce qu'ils se plaisent à débiter sur l'incertitude des

témoignages humains, et sur la faiblesse de nos sens, et sur le pouvoir de l'imagination? rien que l'exagération folle d'une vérité commune, dont ils ont méconnu le principe et les conséquences. Il est très vrai que toutes nos connaissances sont bornées et toutes nos lumières mêlées d'obscurités. Il n'y a point de science qui n'en soit la preuve; et les mathématiques mêmes, celle de toutes qui est la plus douée de certitude, parce qu'elle opère sur les quantités et les grandeurs physiques, dont les rapports sont invariables et la démonstration facile, les mathématiques ont aussi leurs mystères dans la géométrie transcendante, c'est-à-dire, des propositions démontrées en théorie et inapplicables en fait. Telle est l'imperfection de l'homme avouée par la philosophie, et que la religion explique par la désobéissance du premier homme, qui aurait joui de toute la perfection dont sa nature était susceptible, s'il eût été toujours soumis à Dieu. Mais, dans tous les cas, quelle est la conséquence raisonnable à tirer de ce mélange de lumière et de ténèbres qui se rencontre partout dans les opérations de l'esprit humain? celle à laquelle tout ramène sans cesse, *que la vérité essentielle et infaillible*

n'est qu'en Dieu ; que s'il a posé surtout ici-bas les limites étroites que nous ne pouvons passer. s'il nous montre partout un abîme entre ce que nous pouvons apprendre et ce que nous sommes forcés d'ignorer, c'est afin que l'orgueil de la science soit corrigé par l'humilité qui convient à l'ignorance; c'est afin que l'homme, repoussé par les ténèbres qui l'environnent ici-bas, se tourne vers la lumière éternelle pour laquelle il a été créé, et qui attend et appelle notre âme dans sa véritable patrie. C'est là ce qui fonde et autorise par des considérations naturelles cette foi du chrétien, qui est un don surnaturel. Le chrétien aime à croire à la parole de Dieu, parce qu'elle est infaillible en ce monde comme dans l'autre, dans le temps comme dans l'éternité, et qu'elle est la seule qui ne puisse tromper en rien. Mais, sans cette foi même, la raison suffit pour nous faire comprendre que s'il y a des obscurités et des incertitudes dans les perceptions et les témoignages de l'homme, il est par trop ridicule d'en conclure qu'il n'y a rien de certain, comme il le serait de nier la santé, parce qu'il y a des maladies, et de douter de ce qui est sous nos yeux, comme de ce qui en est éloigné.

MYSTÈRES.

La Croyance des Mystères est raisonnable.

Les mystères sont surtout la pierre d'achoppement où viennent se heurter les incrédules. La Harpe. Apologie de la Religion Le péché originel, le monde condamné pour la faute du premier homme; l'incarnation, un Dieu qui descend jusqu'à se faire homme; la passion, un Dieu qui meurt sur la croix; l'Eucharistie, un Dieu qui se fait notre nourriture; voilà le scandale de l'esprit humain, ce qui révolte sa raison, parce que rien ne lui est plus naturel que de prendre son orgueil pour sa raison; voilà pourtant ce qui a soumis le monde pendant dix-sept siècles, parce qu'alors la raison était éclairée par la foi, et ce qu'on n'a commencé à rejeter que depuis que ce même esprit a pris pour guide une impudente et perfide adulation de tous les vices, qui a pris le nom de philosophie. Voilà enfin ce qu'il est très facile de railler, quand on ne veut pas l'entendre.... On m'arrête.

Objection. « Est-ce là ce que vous prétendez

» nous expliquer? En ce cas, il est inutile d'aller
» plus loin.

» Un seul argument, que nous tenons pour
» incontestable, renverse d'avance toutes vos
» explications et les rend superflues. Que pré-
» tendez-vous? Nous faire croire à ces mystères?
» Eh bien! nous ne sommes obligés de croire
» que ce que nous sommes capables de com-
» prendre, puisque la raison ne nous a été
» donnée que pour être en tout le motif de notre
» assentiment. Cette majeure est si évidente,
» qu'il serait superflu de la prouver. Donc, etc. »

Je dois, avant tout, écarter l'interprétation très fausse et très maligne que l'on donne ici à mes paroles, et qui est celle qu'on ne manque jamais d'opposer très gratuitement à quiconque veut développer l'esprit de nos mystères, tel qu'il est dans l'Écriture. A Dieu ne plaise que je songe, ni qu'aucun chrétien ait jamais songé à expliquer les mystères en eux-mêmes : pour les expliquer ainsi, il faudrait les comprendre, et loin de nous à jamais cette idée insensée et sacrilége. Quiconque ici voudrait comprendre, serait indigne de croire, et perdrait le premier de tous les dons de l'Esprit saint, celui qui est le principe de tous les autres, *la foi*.

Celui qui veut pénétrer dans la majesté de Dieu, sera accablé par l'éclat de sa gloire, a dit la sagesse dans les Proverbes ; et telle est la doctrine de l'Église, que tout ce qui est mystère ne peut être cru que par la foi, qui est une vertu surnaturelle. Nous la recevons tous dans l'Église chrétienne par la grâce des sacremens de baptême et de confirmation, qui nous font enfans de Dieu et de son Église, et soldats de Jésus-Christ. Si nous la perdons ensuite par la corruption du monde et par la nôtre, d'accord avec celle du monde, c'est uniquement notre faute, et la bonté de Dieu est toujours prête à nous rendre cette foi si précieuse, dès que l'orgueil ne s'obstine plus à la repousser. Non-seulement un chrétien ne pense pas à comprendre les mystères, mais il ne desire même point de savoir ici-bas ce que Dieu ne promet de nous faire voir que dans le ciel.

Ici, comme dit saint Paul, *nous ne voyons qu'à travers un miroir, et comme en emblème :* là, nous verrons pleinement et *face à face.* Et comment pourrions-nous mériter de voir un jour, si nous ne croyons pas aujourd'hui ? La foi est notre bien dans ce monde, les objets de notre foi seront notre bonheur dans l'autre.

Mais la foi elle-même, dit encore l'Apôtre, n'y sera plus ; elle ne pourra pas y être puisque nous serons avec Dieu. L'espérance n'y sera pas non plus ; elle finit là où commence la félicité. Il ne restera que l'amour ; mais ici-bas la foi et l'espérance sont les soutiens et les jouissances de cet amour, jusqu'à ce qu'il jouisse de Dieu même ; et quel chrétien serait assez malheureux pour préférer ici la curiosité de comprendre un mystère au plaisir de croire à son Dieu ? Non, il applique aux œuvres invisibles ce que Rousseau n'appliquait qu'à la toute-puissance de Dieu, dans ses œuvres visibles. « C'est le charme de ma faiblesse, c'est » mon ravissement d'esprit de me sentir accablé » de ta grandeur. »

Mais ce qu'un chrétien comprend très bien, comme très conforme à la saine raison, à celle qui n'est pas obscurcie par l'amour-propre, c'est qu'il serait même contraire à l'ordre que l'homme pût et dût comprendre tous les moyens de la toute-puissance divine, les secrets de sa sagesse, et les prodiges de sa bonté ; il y a ici une disproportion trop forte entre le fini et l'infini ; et que sera-ce si cette disproportion existe évidemment, même ailleurs que dans les

mystères de la foi ? C'est ce qui me conduit à la réponse directe qu'on attend sans doute à cette majeure que vous croyez hors d'atteinte.

Votre assurance ne me surprend pas : cette proposition est celle que l'incrédulité met toujours en avant. Elle est spécieuse dans les termes ; mais il n'y en eut jamais de plus réellement fausse. Elle est démentie par la nature entière, et il n'y en a point de plus riche en conséquences absurdes. Tout l'artifice consiste dans un abus des mots *croire* et *comprendre*, qui s'évanouit sur-le-champ par une distinction si claire et si palpable, si puissamment appuyée sur des faits que j'ose affirmer, qu'après le développement des preuves, il ne reste pas de réplique possible.

Je reprends l'argument en forme.

« Nous ne sommes obligés de croire que ce » que nous sommes capables de comprendre. »

Comme *croyable* et *certain*, oui : comme *explicable en soi*, non, mille fois non. Le faux de l'assertion est sensible par les faits, l'absurde par les conséquences. Je commence par celle-ci, parce que la plus grave de toutes les erreurs en logique est celle du principe. Pour que le

vôtre fût vrai, il faudrait qu'il n'existât pas d'intelligence supérieure à la vôtre : c'est absurdité; il faudrait qu'il n'y eût du moins rien dans la nature qui fût au delà de vos conceptions : seconde absurdité ; il faudrait que la certitude essentielle d'une vérité quelconque dépendît de la mesure relative de nos facultés : troisième absurdité ; il s'ensuivrait en rigueur que vous ne seriez pas même obligé de *croire* à l'existence d'un Dieu ; car assurément vous ne *comprenez* pas Dieu dans son essence, et son *existence* n'est *croyable* et *certaine* pour vous, que parce que sans elle vous ne *comprenez* plus rien de possible ; il s'ensuivrait encore que vous ne croiriez pas à un Dieu créateur, car assurément vous ne *comprenez* pas la création, de toutes les idées la plus incompréhensible pour l'homme : et pourtant vous croyez à la création, comme *croyable* et *certaine* ; pourquoi? Ce n'est pas qu'elle soit pour vous explicable en soi ; c'est que du moment où vous croyez un Dieu, vous comprenez que rien ne peut exister que par lui.

La distinction que j'ai établie est-elle assez frappante d'évidence? Oserez-vous dire à présent que rien n'est *croyable* que ce qui est *com-*

préhensible en soi, *explicable* en soi, lorsque, de votre aveu, vous êtes obligé de croire des vérités d'un ordre si important, obligé de les croire, à moins d'avoir perdu le sens, quoiqu'elles soient essentiellement incompréhensibles et inexplicables pour vous.

Et les faits qui vous entourent, qui sont de tous les momens, ne vous écrasent-ils pas de leur poids et de leur multitude? Certes, vous croyez que c'est votre volonté qui détermine le mouvement de votre main : avez-vous, je ne dis pas une idée, mais un soupçon, une conjecture de cette inconcevable action de l'âme sur le corps, de ce commerce entre deux substances, l'une spirituelle, l'autre matérielle, c'est-à-dire tellement hétérogènes qu'il est impossible d'imaginer comment l'une peut agir sur l'autre? Dieu l'a voulu ainsi, et il peut tout ce qu'il veut. Le bon sens n'a pas d'autre réponse que celle du Psalmiste : *Omnia quæcumque voluit fecit.*

Je n'ai nulle envie de rien épuiser, mais j'ajouterai : Nous sommes environnés de phénomènes inexplicables et nous en sommes nous-mêmes un composé merveilleux, sans nous en douter et sans y penser. Je ne parle

pas seulement de ces grands spectacles qui ont appelé la curiosité humaine ; qui ont élevé son regard jusque dans les hauteurs de l'espace, et l'ont fait descendre dans les mystérieux replis de l'économie animale. Spéculations belles en elles-mêmes, mais à peu près stériles pour nous, si elles ne nous montrent pas le Créateur retiré dans le secret de ses œuvres, et l'homme, livré à l'impuissance de ses recherches, apercevant quelques effets sans deviner un principe. Je veux parler de ce qui nous est familier et nous semble le plus commun, le plus dans l'ordre des choses naturelles, et dont le merveilleux ne nous échappe qu'à cause de notre ignorance et de notre irréflexion. Prenons pour exemple le sommeil : rien ne nous paraît plus simple que de dormir ; et qui nous dira ce que c'est que dormir? Proposez-vous ce problème : trouver un état qui soit celui de l'homme pendant un tiers de sa vie, qui en soit la réparation nécessaire et indispensable, et ne puisse l'être qu'en le réduisant à une espèce d'anéantissement moral, tel qu'il n'ait plus même la conscience raisonnée de son existence, ni de ses pensées, ni la perception des objets extérieurs ; en un mot, qui

ressemble à la mort au point de n'en différer que par la continuation du mouvement vital. Qu'est-ce que cet état qu'on appelle sommeil? Pourquoi ne met-il aucune différence entre un Platon et un lapin, si ce n'est peut-être celle des rêves? Ce n'est qu'au moment du réveil que tous les deux reprendront leur place parmi les êtres animés; et pourquoi cet anéantissement passager est-il nécessaire au philosophe comme au quadrupède? Quel est donc le rapport nécessaire entre le renouvellement de nos forces et cette inertie absolue, invincible et périodique, qui suspend la pensée dans l'être raisonnable, comme l'action dans l'animal? Qui nous dira comment l'homme qui ne vit qu'un moment, ne peut pas du moins veiller pendant ce moment tout entier, et soutenir sans interruption le sentiment de son être? Quoi donc! il faut qu'il le perde chaque jour pour le garder? Il faut qu'il s'en prive tous les soirs pour le retrouver au matin?...

Et nous raisonnons sur ce que pouvaient et devaient être l'homme et le monde! Nous en demandons compte à celui qui a fait l'un et l'autre. Il faut un bel excès de vanité pour ne pas sentir l'excès de ce ridicule. Quelle pitié

doit faire à Dieu l'homme qui s'avise de raisonner contre lui! Ah! ce n'est pas de sa pitié que je doute. Sans celle qu'il a pour ses créatures, où en serions nous? Mais celle qu'il a toujours pour l'enfant docile et reconnaissant qui aime et respecte son père, même en commettant bien des fautes, est-elle la même que celle qu'il a pour le rebelle insolent qui l'interroge et le juge? Celle-ci n'est-elle pas cette pitié de mépris dont parle si souvent l'Écriture (*audivit et sprevit*)? et ce mépris est terrible; c'est le commencement de la colère.

Le père enfin fait place au juge et c'est le comble du malheur; alors les rebelles sont abandonnés à eux-mêmes et confondus sans retour, parce que Dieu les a méprisés. C'est Dieu qui l'a dit: *Confusi sunt quoniàm Dominus sprevit eos.*

Serait-ce donc sans raison que le Très-Haut a voulu être pour nous un Dieu caché, même dans les œuvres visibles? N'était-ce pas nous apprendre à lui dire comme Moïse, en nous prosternant devant lui: *Verè tu es Deus absconditus:* Oui, Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché? Que pouvait-il faire de mieux pour vous enseigner la nécessité de la foi et

ôter toute excuse à l'incrédulité ? Qui se chargera de lui répondre lorsqu'il dit à l'homme : Quoi ! tu ne comprends rien de tout ce que tu vois, et tu veux comprendre ce que tu ne vois pas ! Ce que j'ai fait pour toi et en toi, ce que j'ai mis sous ta main et à ton usage, est, de ton aveu, un mystère impénétrable ; et, ne connaissant rien à ce que j'ai fait, tu veux comprendre ce que j'ai révélé ! Mais ne vois-tu pas que tout ce qui est mon ouvrage, est en même temps et par la même raison mon secret, et que l'un est la preuve de l'autre ? Sais-tu ce que tu fais en voulant deviner ma sagesse ? C'est comme si tu prétendais usurper ma puissance.

Il ne t'est pas plus possible et plus permis d'expliquer mes œuvres que de les faire. Être borné ! tu ne t'aperçois pas que tu attentes à l'infini ! Ce qui est pour toi une leçon et un bienfait devient par ta folie un piége et un écueil. Ton intelligence devrait te dire qu'en te cachant l'ordre même du temps, je t'avertissais clairement qu'à plus forte raison tu devais t'en rapporter à moi sur l'ordre de l'éternité, dont le premier n'est qu'une dépendance ; et ton orgueil, inutilement confondu par le temps, veut pénétrer dans l'éternité ! Comment t'ex-

cuseras-tu devant moi? Diras-tu que je ne t'ai pas appris ce que tu devais savoir? Mais que dois-tu savoir pour me connaître, me servir et m'aimer, si ce n'est ce que t'apprend la foi que je t'ai prescrite, d'accord avec la raison que je t'ai donnée? Et l'une et l'autre ne t'apprennent-elles pas que, comme tu dois adorer, sans le comprendre, le secret de ma sagesse et de ma bonté dans mes œuvres sensibles dont tu jouis, tu dois l'adorer aussi, et avec encore plus de reconnaissance et d'amour, dans mes œuvres invisibles, qui sont les mystères que je t'ai révélés pour ton salut?

Il doit y avoir des mystères dans la religion.

Fénelon. Lettre sur la Religion.

La religion nous propose des vérités qu'on nomme *mystères*, et qui sont incompréhensibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme, qui ne connaît ni les ressorts de son propre corps, dont il se sert à toute heure, ni les pensées de son esprit, qu'il ne peut se développer à soi-même, ne puisse pas comprendre les secrets de Dieu? faut-il s'étonner que le fini ne puisse pas

égaler et épuiser l'infini? On peut dire que la religion n'aurait pas le caractère de l'infini d'où elle vient, si elle ne surmontait pas notre courte et faible intelligence. Il est digne de Dieu, et conforme à notre besoin, que notre raison soit humiliée et confondue par cette autorité accablante des mystères que nous ne pouvons pénétrer.

Pourquoi rejeter tant de lumieres qui consolent le cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit? La vraie religion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, lui montrer tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse? Vous n'avez pas encore une idée assez étendue du christianisme. Il n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur; il est aussi une sagesse mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant sa morale, on renonce aux plaisirs pour l'amour de la beauté suprême. En croyant ses mystères, on immole ses idées par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des pensées et des passions, l'holocauste Fénelon.

est imparfait, notre victime est défectueuse; c'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'Être des êtres. Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères pour humilier notre esprit. Il s'agit de savoir s'il en a révélé ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le christianisme est un *fait*. Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce *fait*, il ne s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas; toutes les difficultés dont vous avez rassemblé des exemples s'évanouissent dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y a dans la nature divine et dans la conduite de sa providence, une profondeur impénétrable à notre faible raison. L'Être infini doit être incompréhensible à la créature. D'un côté, on voit un législateur, dont la loi est tout-à-fait divine, qui prouve sa mission par des faits miraculeux, dont on ne saurait douter, par des raisons aussi fortes que celles qu'on a de les croire. D'un autre côté, on trouve plusieurs mystères qui nous choquent. Que faire entre ces deux extrémités embarrassantes, d'une révélation claire et d'un

obscur incompréhensible? On ne trouve de ressources que dans le sacrifice de l'esprit, et ce sacrifice est une partie du culte au souverain Être.

Dieu n'a-t-il point des connaissances infinies que nous ne concevons pas? Quand il en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le comment de ces mystères, mais la certitude de leur révélation. Ils nous paraissent incompatibles, sans l'être en effet. Et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit, qui n'a pas de connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces vérités surnaturelles.

****

Massillon.

Vérité de la Religion.

La raison est faible, et il lui faut un secours. Nous ne nous connaissons ni nous-mêmes ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autre-

fois cette illustre mère des Machabées à ses enfans, comment vous avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie que vous y avez reçus ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place : c'est la main invisible de l'auteur de l'univers. Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont il n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse le connaître.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images.

Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-

mêmes, comme disait saint Augustin, et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors, nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas.

La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme. Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leur propriété, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous a appris si nous le comparons à ce que nous ignorons encore.

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvemens : expliquez-nous les effets surprenans des plantes, des métaux, des élémens; cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre; demêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à vos yeux : rendez-nous raison des différens instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés, la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu? Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous? L'univers, que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous

vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières? O égarement! si tout était clair hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres; mais puisque au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire, la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre: elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes Le Père Guenard.

qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui vous répondent de toutes les autres, ces vérités dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité; voilà les fondemens de la religion. Creusez donc autour de ces fondemens, essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous enfin, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple;

adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui servait de guide aux enfans d'Israël dans le désert; le jour est d'un côté, et la nuit de l'autre. Si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien s'enfuirait avec horreur loin de cet affreux objet. Mais on vous donne assez de lumières pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès; laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se cacher avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue; je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini? Tu voudrais forcer l'Être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette

pensée, trop étroite pour embrasser un atome. La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu? Tel est cependant le génie des sages de notre siècle.

ACCORD DE LA FOI AVEC LA RAISON.

Le cardinal de la Luzerne.

Le premier caractère de notre foi est d'être *raisonnable*, non pas, sans doute, parce qu'une raison très présomptueuse en découvre tous les objets, mais parce qu'une raison éclairée nous en montre les principes. La raison ne borne pas là les services qu'elle rend à la religion. Souveraine absolue dans l'étendue de son domaine, elle conserve sa dignité sous l'empire de la révélation; elle l'aide à repousser les erreurs qui attaquent la foi; elle la seconde dans la réforme des abus qui la défigurent; elle contribue à éclairer la piété, à épurer le zèle; à éloigner de l'une la superstition, à écarter de l'autre le fanatisme; et son utile influence se fait sentir jusque dans sa soumission. Admi-

rable concert de ces deux autorités que Dieu nous a données pour nous diriger ! Tantôt la révélation soumet ses preuves à l'examen de la raison ; tantôt la raison assujettit ses idées aux décrets de la révélation : souvent elles marchent ensemble, se secourent, s'entr'aident, se prêtent une force mutuelle ; et toujours leur précieuse réunion a pour objet notre instruction et notre bonheur. Quel malheureux intérêt a donc pu, dans ces derniers temps, les faire regarder comme deux puissances rivales qui se disputent l'empire des esprits ?

Quoiqu'on dise que la foi a pour objet des choses obscures, néanmoins ce pourquoi nous les croyons n'est pas obscur, mais il est plus clair qu'aucune lumière naturelle. Il faut ici distinguer entre la *matière* ou chose à laquelle nous donnons notre créance, et la *raison formelle* qui meut notre volonté à la donner; car c'est dans cette seule raison formelle que nous voulons qu'il y ait de la clarté et de l'évidence. Descartes. Méditations.

~~~~~~

Massillon.
Sermon de l'Incarnation.

La vérité ne nous est ici-bas montrée qu'en énigme, et il faut croire pour comprendre. Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison ; elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que de l'autre elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connaître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir. La religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurance et sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi, la religion par son côté lumineux console la raison; et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

La véritable élévation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi : *les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission, et l'incrédulité est le vice d'un esprit faible et borné.* C'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore
~~~~~~

plus incompréhensibles que les mystères de la foi ; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout le joug, qu'à obéir et à se soumettre.

DIVINITÉ DE L'ÉVANGILE OU SONT CONTENUS LES DOGMES RÉVÉLÉS.

Qui peut méconnaître et cette empreinte de divinité qui distingue l'Évangile de tous les ouvrages de l'homme, et cette impression de vertu qui en naît de toutes les pages, ainsi qu'elle sortait de la personne du sauveur du monde ? Quel est donc ce livre, unique dans ce genre, dont la majesté égale la simplicité ? Quel ton jusqu'alors inconnu ! Quelle manière ravissante ! Quel naturel ! Quelle candeur ! Quel invincible caractère de bonne foi et de sincérité ! Comment ne pas se rendre à cet air d'innocence. et à cette ingénuité qui ignore l'art des précautions, qui jamais ne cherche à surprendre ; à cette noble simplicité. qui, aussi éloignée de toute prétention que de toute emphase, ne perd jamais de vue son objet, ne s'écarte jamais dans des routes étrangères, et ja- M. l'abbé de Boulogne.

mais ne dit un seul mot qui ne tende à sa fin? Où donc nos évangélistes ont-ils pris cette admirable concision, qui, en si peu de mots, dit tant de choses, et des choses si étonnantes et si sublimes, si ce n'est dans celui qui est la parole elle-même? Qui leur a révélé cette morale et si simple et si étendue, et si haute et si populaire, si ce n'est celui qui est la source de la morale et la morale elle-même? Quels écrivains inspirèrent jamais plus de respect et méritèrent plus de confiance? Témoins de tous les faits qu'ils racontent, auditeurs de toutes les instructions, sans prétention comme sans espérances, au-dessus de toute illusion et de tout intérêt, ils n'entreprennent ni l'éloge ni l'apologie de leur maître; ils ne cherchent jamais ni à lui concilier l'admiration, ni à le préserver du blâme; ils racontent aussi uniment ses humiliations que ses vertus, ses faiblesses que ses miracles; ils ne montrent ni reconnaissance pour ses bienfaits, ni compassion pour ses souffrances; et partout on les voit, comme lui, sans passion et sans enthousiasme. S'ils ont à se défendre de quelque prévention, c'est de celle qu'ils ont conçue contre sa personne; et s'ils ont quelque préjugé à écar-

ter, c'est la répugnance elle-même qu'ils ressentent pour ses préceptes. On sent évidemment qu'ils n'ont pas plus l'intention de tromper, que la crainte d'être démentis ; qu'ils laissent parler leur sujet, et que c'est bien plus la vérité qui les presse, que la manière de la dire qui les occupe. C'est la marche des gens tellement familiarisés avec la grandeur des événemens dont ils sont les historiens, qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent ce qu'ils ont vu et entendu ; ils l'écrivent sans réflexions, comme ils le croient sans aucun doute ; ils ne soupçonnent seulement pas que d'autres puissent en douter ; ils ne se chargent que des faits, ils vous laissent en tirer les conséquences : ce n'est pas leur faute si elles vous déplaisent, et si vos passions en murmurent. Les commentaires et les explications ne les regardent pas ; la seule tâche qu'ils se soient imposée, c'est d'être rigoureusement exacts : ils ont fait leur devoir d'historiens fidèles, ne leur demandez pas autre chose.

Qu'on nous montre, dans toute l'antiquité, un seul historien qui, même de loin, approche de ce grand caractère d'impartialité, de véracité et de sagesse ! Il n'y a pas même

jusqu'aux apparentes contradictions des évangélistes, qui ne déposent en leur faveur, en nous prouvant qu'ils ne se sont jamais copiés, qu'ils ne se sont jamais concertés ; et néanmoins ils s'accordent à un tel point sur les enseignemens et sur les faits, que quand nous n'aurions qu'un seul Évangile, nous y trouverions le même système de religion et de morale que dans les quatre Évangiles réunis. A qui donc faut-il croire, si ce n'est pas à de pareils témoins ? Sur quel monument historique peut-on se reposer, si celui-ci peut être légitimement suspect ? Quelle règle avons-nous pour connaître la vérité, si c'est ainsi qu'on peut écrire le mensonge ? Comment la bonne foi est-elle faite, si ce n'est pas là son caractère et son accent ? Et que peut-il manquer à notre certitude, lorsque ces hommes, qui ont écrit ce qu'ils ont vu et entendu, meurent enfin pour défendre ce qu'ils ont écrit ?

Tout le monde connaît ce magnifique passage de Jean-Jacques Rousseau sur Jésus-Christ et l'Évangile, où la majesté du style répond à la majesté des idées, et où, pour s'élever à la hauteur de son sujet, il semble s'être élevé au-dessus de lui-même. « Il serait plus inconce-

» vable, a dit Jean-Jacques, que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, » qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. » Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce » ton ni cette morale; et l'Évangile a des carac- » tères de vérité si grands, si frappans, si par- » faitement inimitables, que l'inventeur en se- » rait plus étonnant que le héros. » Ce n'est point ici un trait d'esprit, une pensée brillante; c'est un trait de lumière qui commande la conviction, et que l'incrédulité ne peut pas plus obscurcir par des sophismes, qu'affaiblir par le mépris. Comment, en effet, ces hommes, si ignorans et si simples, auraient-ils pu inventer, c'est-à-dire trouver eux-mêmes une morale si au-dessus de leurs faibles lumières, et rendre, avec tant de justesse, une doctrine qu'ils avouaient ne pas entendre? Comment auraient-ils pu inventer toutes ces choses, qui ne peuvent pas venir dans l'esprit de celui qui invente, et que n'auraient certainement pu inventer des hommes qui n'auraient voulu que tromper? Comment auraient-ils pu imaginer ce grand caractère de Jésus-Christ, qui ne se dément jamais, qui est toujours ce qu'il doit être, toujours digne de son origine céleste, toujours tel

que paraissent le demander la nature de sa mission et le grand but qu'il se propose de remplir? Non, un portrait si sublime et si grand, si bien d'accord dans toutes ses parties, et dépouillé de tout art et de toute déclamation, si éloigné de tout ce qui peut sentir le panégyrique et l'éloge, n'existerait point, si le divin original n'eût point existé! C'est un chef-d'œuvre dont les évangélistes n'eussent jamais été capables, s'ils n'eussent travaillé sur le vrai et copié d'après nature. Et certes, dans la supposition qu'il n'y ait jamais eu de Fils de Dieu promis et envoyé au monde, nous n'aurions jamais eu l'Évangile tel que nous le lisons; et l'histoire de Jésus-Christ, que nous y trouvons, doit être reléguée au rang des choses impossibles, dès l'instant où on ose la travestir en légende apocryphe.

Il est vrai que cet Évangile renferme des dogmes incompréhensibles et des faits merveilleux que le même Jean-Jacques ne craint pas de nous donner pour *incroyables*. Mais ce n'est ici qu'une contradiction de plus, ajoutée à tant d'autres, et qui, bien loin d'affaiblir le témoignage qu'il a rendu à Jésus-Christ, ne sert qu'à l'appuyer et à le faire ressortir davantage.

Comment n'a-t-il pas vu que, sans ce merveilleux, la plupart même des faits seraient *inexplicables* et manqueraient à la fois de liaison et de motifs; que tout ce merveilleux est inséparable du sujet même; et que, si ces choses *incroyables* n'existaient pas dans l'Évangile, l'Évangile lui-même n'existerait pas? Voudrait-il que la vie d'un homme divin n'eût rien d'inexplicable et de surnaturel, et qu'elle pût être autre chose qu'un enchaînement de merveilles destinées à consacrer sa personne et à justifier sa mission? Voudrait-il qu'un livre destiné à perfectionner la raison et à confondre la sagesse humaine n'eût été qu'un ouvrage purement raisonnable et tout philosophique, c'est-à-dire aussi froid, aussi sec, aussi décharné que les enseignemens humains? Bien loin que ce merveilleux rende suspecte l'histoire de Jésus-Christ, il la confirme, puisqu'il la rend ce qu'elle doit être; et je me défierais plutôt des écrivains qui nous l'ont transmise, s'il y avait moins de ces actions miraculeuses et de ces choses surhumaines dont on veut que je me défie. En même temps que ce merveilleux est digne de sa sainteté, sa sainteté est également digne de ce merveilleux, et il s'assortit si

parfaitement avec la dignité de sa personne et la grandeur de son ministère, que je le demanderais aux évangélistes tel que nous l'admirons dans leurs écrits, si je ne l'y trouvais pas.

Écoutons encore le philosophe de Genève nous parlant de Jésus-Christ : « Sa douceur, » dit-il, qui tient plus de l'ange et du Dieu que » de l'homme, ne l'abandonne pas un instant, » même sur la croix, et fait verser des torrens » de larmes à qui sait lire sa vie comme il faut » à travers les fatras dont ces pauvres gens l'ont » défigurée. Heureusement ils ont respecté et » transcrit fidèlement les discours qu'ils n'en» tendaient pas : ôtez quelques tours orientaux » ou mal rendus, on n'y voit pas un mot qui » ne soit digne de lui, et c'est là qu'on recon» naît l'homme divin qui, de si piètres disciples, » a fait pourtant dans leur grossier, mais fier » enthousiasme, des hommes éloquens et cou» rageux. »

Ici, comme on voit. Rousseau traite assez mal les évangélistes, et cela, parce qu'ils n'ont pas arrangé l'Évangile à sa manière. Mais on peut lui demander comment de si *piètres disciples* ont-ils pu avoir ce *fier enthousiasme* qui suppose des âmes fortes? Comment sont-ils de-

venus des hommes *éloquens et courageux?* Comment ces *pauvres gens* ont-ils transcrit si *fidèlement* les discours de Jésus-Christ, qu'ils n'en ont jamais altéré la dignité, l'admirable simplicité? Comment ces discours qu'ils *n'entendaient pas* ont-ils été si *heureusement respectés*, qu'à quelques tours orientaux près, on n'y voit pas un seul mot qui ne soit digne de lui, et où l'on ne reconnaisse *l'homme divin?* Comment, en *défigurant* l'Évangile par des *fatras*, c'est-à-dire par des faits surnaturels, n'ont-ils jamais défiguré la sublimité et la beauté de sa morale? S'ils ne *l'entendaient pas*, comment ne l'ont-ils pas *défigurée?* et s'ils l'entendaient au point de ne jamais y mettre un seul mot qui ne fût digne de leur maître, comment sont-ils de *pauvres gens* et de *piètres disciples?* Voilà ce qu'aurait dû nous expliquer cet homme qui n'est pas sans doute un *pauvre* écrivain, mais qui est si souvent le plus *pauvre* et le plus inconséquent des raisonneurs. Qu'entend-il d'ailleurs par ces *pauvres gens?* Sans doute ce ne sont pas des gens de lettres et des déclamateurs; on le voit bien à leur style, à leur abandon, à cette absence totale de tout ornement ambitieux et de tout subtil artifice. On sent bien

qu'ils ne cherchent pas à briller et à capter les suffrages de leurs lecteurs ; qu'ils ne composent pas de génie ; et que, s'ils avaient été ce qu'on appelle des écrivains, nous aurions de Jésus-Christ une histoire toute différente de celle qu'ils nous ont laissée. Mais c'est cette *pauvreté* même qui fait tout à la fois notre admiration et notre confiance ; c'est elle qui me garantit la vérité de leur récit, qui me convainc que ce n'est pas un livre qu'ils ont voulu faire, mais une simple narration, et l'exposé naïf de cette parole divine qu'ils ont vue et touchée.

J'admire alors comment ces *pauvres gens* ont pu former un tissu si bien lié de l'histoire évangélique, que toute l'industrie humaine n'aurait pu le contrefaire. Je me demande avec surprise comment ces *piètres disciples*, sans éloquence et sans talens, ont pu parler de leur maître mille fois plus dignement que n'auraient pu faire tous les talens et toute l'éloquence du monde : car, si l'on prenait toutes les histoires les mieux écrites, toutes les vies qui ont été composées par les grands auteurs, les panégyriques qu'on a été trente ans à achever ; qu'on rassemble toutes les idées de vertu que la conduite des sages et l'esprit de ceux qui les ont

loués avec le plus de passion peuvent nous fournir; qu'on joigne ensemble les Aristide et les Caton, et qu'en séparant même leurs vertus de leurs défauts on leur prête les plus sublimes et les plus rares qualités que l'on voit répandues dans les autres hommes, on sera toujours forcé d'avouer que toutes ces idées n'approcheront jamais de cette perfection que les évangélistes, écrivant sans hyperboles et sans art, nous font concevoir de Jésus-Christ; d'où il est aisé de conclure qu'il n'y a donc que l'Esprit de Dieu qui ait pu donner la parole à ces gens sans esprit, et leur inspirer ce que d'eux-mêmes ils n'eussent jamais pu trouver.

Mais laissons les sophismes de l'erreur, pour prendre acte des aveux arrachés par la force de la vérité, et admirons, avec Rousseau, la touchante impression que fait la vie de Jésus-Christ *à qui sait la lire comme il faut*, c'est-à-dire à qui sait la lire sans passion, sans prévention, sans orgueil; à qui la lit avec droiture, avec simplicité de cœur, avec le sincère désir de s'éclairer; à qui s'abandonne à ce charme d'onction et de vérité qui y domine d'un bout à l'autre; à qui ne prétend pas que quelques difficultés de grammaire, ou de chronologie,

puissent jamais affaiblir tous les autres genres de preuves qui y brillent de toutes parts ; à qui ne s'imagine pas que quelques embarras de détails sont faits pour obscurcir la lumière invincible qui résulte de tout l'ensemble ; à qui enfin ne soumet pas à quelques pointilleries de critique les magnifiques enseignemens de ce livre divin, où tout est pour l'instruction, rien pour la curiosité ; où tout est fait pour nous rendre meilleurs, et non pour nous rendre savans.

LES MIRACLES DE L'ÉVANGILE PROUVENT LA DIVINITÉ DE LEUR AUTEUR ET DE SA DOCTRINE.

Fénelon. Entretien sur la Religion.

« Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits dans un coin, dans les retraites impénétrables, ni dans les antres profonds, mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule ; répandus ensuite et renouvelés par les apôtres dans plusieurs nations différentes, qui avaient un intérêt puissant de les convaincre de fausseté, s'ils avaient été supposés. Notre Seigneur nourrit une multitude de peuple avec deux ou

trois pains. Il guérit les maladies incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique, où la moindre imposture aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse, ni d'opérations subtiles de la physique, mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples et les savans en étaient également juges. Il n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de leur vérité.

» De plus, tout porte le caractère d'une bonté et d'une puissance infinie, qui agit sans parade, et à qui les prodiges ne semblent échapper que par compassion pour les hommes, pour soulager leurs misères corporelles, ou pour guérir leurs esprits.

» Les miracles n'ont été faits que pour établir le vrai culte de la Divinité. Jésus-Christ nous assure qu'il ne les fait que pour ramener l'homme à son propre cœur, afin d'y chercher les preuves de sa doctrine, dont la fin et la consommation est la charité.

» Enfin, les principaux témoins oculaires de ces faits miraculeux ne sauraient être suspects.

Il est possible que les hommes, par entêtement ou par préjugé, souffrent toutes sortes de maux pour soutenir des erreurs spéculatives, parce qu'ils peuvent se persuader de bonne foi que ce sont des vérités. Mais que les hommes sans aucune vue de plaisir ni d'ambition, de récompense temporelle ou éternelle, s'exposent à toutes sortes de malheurs présens, et ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu ennemi du mensonge, pour soutenir qu'ils ont entendu de leurs oreilles et vu de leurs yeux des choses qui n'ont jamais été : cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture est absolument incompatible avec la nature humaine, surtout en des hommes qui passent leur vie à pratiquer et à enseigner la morale la plus sublime qui ait jamais été.

» Trouve-t-on ces trois caractères de vérité dans les prétendus prodiges des magiciens et des imposteurs, d'Apollonius et de Mahomet? Ils ont pu donner aux hommes un spectacle d'ostentation, pour les surprendre, pour les amuser et pour s'en rendre les maîtres; mais, ont-ils fait des choses d'une telle notoriété publique, vues par des témoins semblables, pour établir une morale si pure?

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR L'ÉCLAT ET L'ESPRIT DE SON MINISTÈRE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine, qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul. Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'était qu'un *homme juste* et *innocent*, choisi seulement pour être *l'envoyé de Dieu* sur la terre; la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même. Massillon.

En effet, soit que nous considérions l'éclat

de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées ; l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu qui l'a envoyé sur terre, revêtu de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent...... Jamais il ne parut un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres.

Je sais que dans les siècles qui l'avaient précédé, il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa puissance ; mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse.... Jésus-Christ opère les plus grands prodiges sans parler même ; et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Il ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes ; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel ; et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tran-

quille que lorsqu'il opère les plus grandes choses. Les poëtes nous représentent leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisaient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles; nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, entraient dans un enthousiasme divin; on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fonds qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit. Les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent. Ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir ne le tirent de sa tranquillité ordinaire; il se joue pour ainsi dire en opérant des prodiges dans

l'univers, et s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple, parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles; et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est toute la puissance de Jésus-Christ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance; et peu content de nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui, jusqu'à Jésus-Christ, ait tenu ce langage; et qui, loin de rendre gloire à Dieu comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur a bien voulu opérer par son ministère..... O vous qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème, et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde.

puisque loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connaissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable, et la plus universelle de toutes les idolâtries.

C'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; et si le monde a vu des esprits noirs et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres, dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontesta-

bles d'innocence et de sainteté, que Jésus Fils du Dieu vivant ? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent ? Quel est son zèle pour le salut des hommes ? C'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines ; Jésus-Christ en est le médecin : les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes ; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglemens d'une ville infidèle ; on voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant ; et que l'autre ne

pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissemens et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe... Or, si Jésus-Christ est saint, il est Dieu : et soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire envoyé seulement pour instruire les hommes. Il ne cesse de se dire égal à son Père ; il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu ; qu'il était avant Abraham ; qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils, comme à connaître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ ait tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême, et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent,

ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Être suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins, entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais, que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu, il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : partout il affecte un langage qui devient ou insensé, ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie.

Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut : il vient séduire les nations, en se fai-

sant adorer après sa mort, à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu.....

La doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes, qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine : car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimite de cette doctrine ; tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie ; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées ; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels ; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des états ; tout y est grand, parce que tout y est vrai ; la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur que dans les actions mêmes.

Le sage de l'Évangile ne cherche ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissemens des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi, et il est

au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentimens. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines ; c'est le premier ennemi qu'elle attaque, et dans cette divine philosophie les actions les plus héroïques ne sont rien dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui se passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage ? Quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte ? Et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent ?

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR LES CIRCONSTANCES DE SA PASSION ET DE SA MORT.

Je dis que Jésus-Christ est mort d'une manière qui ne pouvait convenir qu'à un Homme-Dieu : la seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet, un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement et expressément toutes les circonstances de sa mort ; un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain et de divin dans sa mort ; un homme dont la mort, bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque, bien loin de mourir par défaillance, comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effet de sa toute-puissance ; mais ce qui surpasse tout le reste, un homme qui, par l'infamie de sa mort, parvient à la plus haute gloire, et qui, expirant sur la croix, triomphe, par sa croix-même, du prince du monde, dompte, par sa croix, l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie et de

Bourdaloue. Passion.

l'infidélité du monde, n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou, si vous voulez, en Homme-Dieu? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre, en disant que cet homme, mort sur la croix, était non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la vertu même de Dieu incarné : *Christum crucifixum Dei virtutem.* Ne séparons point ces quatre preuves, et vous avouerez qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre, qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, Chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir jusqu'à l'avoir absolument en sa puissance, et jusqu'à pouvoir dire infailliblement et en maître. Cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres qui doivent concourir. Il n'appartient qu'à un Dieu de connaître distinctement, et par soi-même, le fond des cœurs, et d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à savoir mieux ce qui est ou ce qui sera dans la pensée de l'homme que l'homme même. Or, c'est ce qu'a fait Jésus-Christ à l'égard de sa passion et de sa mort. Je m'explique : à l'entendre parler de sa passion, long-temps avant sa passion même, et

sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on dirait qu'il en parle comme d'un événement déjà arrivé et dont il raconte l'histoire, tant il est exact à en marquer jusqu'aux moindres circonstances; et à le voir, le jour de sa mort, subir les différens supplices qu'il endure, on croirait que les bourreaux qui le tourmentent, sont moins les exécuteurs des jugemens rendus contre sa personne que de ses prédictions. Enfin, disait-il à ses apôtres pour les préparer à ce douloureux mystère, nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été dit du Fils de l'Homme va s'accomplir. Car ce Fils de l'Homme (c'était la qualité qu'il se donnait), ce Fils de l'Homme que vous voyez, et qui vous parle, sera livré aux gentils; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié; on lui crachera au visage, il mourra dans l'opprobre, et il ressuscitera le troisième jour.

Prenez garde, Chrétiens, à la réflexion que fait ici saint Chrysostôme. Il y avait déjà des siècles entiers que les prophètes qui furent dans l'ancienne loi les précurseurs du Messie, avaient publié toutes ces particularités. Comme l'obstacle principal qui devait un jour détourner les esprits mondains de croire en Jésus-Christ,

était le prétendu scandale que leur causerait l'ignominie de sa mort, Dieu, par une singulière providence, avait révélé aux prophètes que la mort, quoiqu'ignominieuse de ce Messie, serait, dans la plénitude des temps, le souverain remède du péché, l'excellent moyen du salut et de la rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non seulement vénérables, mais adorables; et que les hommes, dans cette vue, bien loin de s'en scandaliser, fussent persuadés qu'il n'y avait rien dans la passion du Sauveur qui ne fût au-dessus de l'homme. Car voilà, dit saint Chrysostôme, quel était le dessein de Dieu, lorsque dans l'Ancien Testament il faisait parler Isaïe des souffrances de Jésus-Christ avec autant de certitude et dans des termes aussi précis que les évangélistes en ont ensuite parlé dans le Nouveau. Mais ce dessein de Dieu était encore bien plus sensible, et la preuve beaucoup plus convaincante et plus touchante dans la prédiction immédiate qu'en faisait Jésus-Christ lui-même; car c'est moi, disait-il à ses disciples, en les entretenant de sa mort prochaine, c'est moi qui suis cet homme de dou-

leur annoncé par Isaïe; c'est moi qui vais remplir jusqu'à un point tout ce qui en est écrit. Nous voici arrivés au terme de la consommation des choses, et vous en allez être les spectateurs et les témoins. Mais il m'importe que dès maintenant vous en soyez avertis, afin que, dans la suite, vous n'en soyez pas troublés.

Aussi tout ce que cet adorable Sauveur leur avait marqué des livres de Moïse et des prophètes comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après et à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion et de sa mort. Ce fut en conséquence et en vertu de ces divines prophéties, dont il était personnellement le sujet, que les Juifs, au lieu de le juger selon leur loi, puisqu'il était Juif, le livrèrent à Pilate, qui était Gentil; que les soldats, contre toutes les formes de justice, ajoutant à ce que portait l'arrêt de sa condamnation, l'insulte et l'inhumanité, lui crachèrent au visage et le meurtrirent de soufflets; que jusqu'aux moindres circonstances du prix auquel il devait être vendu, de l'emploi que l'on devait faire de cet argent, du partage de ses habits et de sa robe tirée au sort, du fiel qu'on lui présenta, les Écritures qu'il s'était lui-même appliquées,

furent, à ce qu'il semble, la règle de tout ce que ses ennemis attentèrent contre lui ; comme s'il n'eût souffert que pour justifier ces oracles prononcés tant de siècles avant qu'il eût paru au monde : *Ut adimplerentur scripturæ; ut impleretur sermo quem dixerat.* Argument si solide et si fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la conversion de ce fameux eunuque, trésorier de la reine d'Éthiopie, dont il est parlé au livre des Actes, et à qui saint Philippe, diacre, expliqua cette merveille. Toutes ces prophéties et bien d'autres, littéralement et ponctuellement vérifiées dans la passion de Jésus-Christ, l'obligèrent à reconnaître ce Messie promis de Dieu, et envoyé dans la plénitude des temps. Nous, revêtus du caractère de chrétiens, en serions-nous moins touchés ; et ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumière de l'Évangile n'avait point encore éclairé, serait-il trop faible pour nous confirmer dans la foi que nous professons ? Je dis le même du secret des cœurs, dont Jésus-Christ, dans sa passion, fit bien voir qu'il était le maître. Il prédit à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahirait, et Judas y pensait actuellement et le trahit. Il prédit à saint Pierre qu'il le renoncerait, et saint Pierre

le renonça en effet. Il lui prédit que, malgré sa chute, sa foi ne manquerait point, et la foi de saint Pierre n'a point manqué. Il lui prédit qu'après sa conversion il affermirait ses frères, et sa conversion dans la suite les affermit tous. Il prédit à Madeleine que l'action qu'elle venait de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, serait louée et prêchée dans tout le monde, et dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui. Il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle serait détruite et ruinée de fond en comble, et Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains sans qu'il en restât pierre sur pierre. Cette science des choses futures et des secrets les plus impénétrables n'était-elle pas évidemment la science d'un Dieu? Et un homme qui mourait de la sorte, révélant et manifestant ce qui n'était ni ne pouvait être connu que de Dieu, n'avait-il pas toute la puissance et toute la vertu de Dieu même? *Christum crucifixum Dei virtutem.*

Mais ce que j'ajoute doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet Homme-Dieu, faisant des miracles; et quels miracles? Ah! Chrétiens, y en eut-il jamais, y en aura-t-il de plus éclatans?

Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulcres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil : prodiges aussi surprenans qu'inouïs, prodiges dont les soldats furent tellement émus, qu'ils s'en retournèrent convertis ; mais du reste, remarque saint Augustin, convertis par l'efficace du même sang qu'ils avaient répandu : *Ipso redempti sanguine quem fuderunt.* Que dis-je que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès ? *Viso terræ motu, et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere Filius Dei erat iste.* Je sais qu'il s'est trouvé, jusque dans le christianisme, des impies plus ennemis de Jésus-Christ que les Juifs et les païens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité de ces miracles, prétendant qu'ils pouvaient être supposés ; que, par un dessein formé, les évangélistes avaient pu s'accorder entre eux pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir des termes de l'Écriture, se confond elle-même, et qu'en s'élevant contre Dieu elle fait paraître autant d'ignorance que de malignité. Car, sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fon-

dement que la prévention et l'esprit de libertinage, il faudrait montrer, dit saint Augustin, quel intérêt auraient eu les évangélistes à publier ces miracles de Jésus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étaient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devaient attendre et qui leur en revint, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourmens les plus cruels? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer et à débiter ces miracles, dont ils auraient connu la fausseté, il faudrait plutôt s'étonner que les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le style seul dont les évangélistes ont écrit l'histoire de Jésus-Christ et de sa passion, leur simplicité. leur naïveté, ne marquant ni indignation contre les Juifs, ni compassion pour leur maître, parlant de lui comme en auraient parlé les hommes du monde les plus indifférens et les moins intéressés dans sa cause. racontant ses faiblesses dans le Jardin, ses dégoûts, ses ennuis, ses frayeurs, le sanglant affront qu'il eut à essuyer dans le palais

d'Hérode, et les mépris que ce prince lui témoigna, les traitemens indignes qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, et les racontant avec plus d'exactitude et plus au long que ses miracles mêmes; cette sincérité, dis-je, fait bien voir qu'ils n'écrivaient pas en hommes passionnés et prévenus, mais en témoins fidèles et irréprochables de la vérité dont ils furent les martyrs jusqu'à l'effusion de leur sang. Ce n'est pas tout, car si ces miracles étaient supposés, les Juifs, à qui il importait tant de découvrir l'imposture, et qui ne manquaient pas alors d'écrivains célèbres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? Ne se fussent-ils pas inscrits contre? Et c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, et ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs, et Josèphe, entre les autres, les démentiraient. Cette éclipse universelle, arrivée contre le cours de la nature, est quelque chose de si prodigieux et de si remarquable que Tertullien, deux siècles après, en parlait encore aux païens, magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservaient la tradition dans leurs archives. Ce fait même, qu'on regardait comme un fait constant et averé, surprit tellement De-

nys l'aréopagite, ce sage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis et des plus grands ornements de notre religion, que tout éloigné qu'il était de la Judée, et plus encore de la connaissance de nos mystères, il en fut frappé jusqu'à reconnaître lui-même que ces ténèbres avaient été pour lui comme une source de lumière, ou l'avaient au moins disposé à recevoir avec soumission les vérités de la foi et les divines instructions de saint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jésus-Christ, et tout à coup converti par ce même Sauveur? Ce changement si subit qui d'un scélérat fit un vaisseau d'élection et de miséricorde pouvait-il être l'effet d'une persuasion humaine? ne partait-il pas visiblement d'un principe surnaturel et divin? Si Jésus-Christ n'eût agi en Dieu, eût-il pu, mourant sur la croix, faire connaître à ce malheureux et confesser sa divinité? et ce miracle de la grâce ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel et la terre, comme de concert, honorèrent ce Dieu agonisant et expirant? . . . .

Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'igno-

minie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu ; tellement qu'à son seul nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante, dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction ; dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique ; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé ; ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé, en quelque façon, de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut pas captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont les premiers à nous en donner l'exemple ; et il n'a tenu qu'à nous, les voyant, en ce saint jour, au pied de l'autel, adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous con-

soler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul, et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe; c'est ce que je vois et de quoi je ne peux douter. Or un homme, mes chers Auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé, du lieu infâme des supplices, sur le front des monarques et des empereurs; un homme qui, sans autres secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin, pour les moindres conquêtes, de tant de secours; un homme qui, comme le chante l'Église, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort; et, ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui, pendant sa vie, avait expressément marqué que tout cela s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui; voulant, comme l'observe l'évangéliste, signifier par là de quel genre de mort il devait mourir; un tel homme n'est-il pas plus qu'homme? n'est-il pas homme

et Dieu tout ensemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples? Combien d'apôtres de son Évangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire; disons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret mais tout-puissant de cette croix!

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST PROUVÉE PAR LE MIRACLE DE LA RÉSURRECTION.

Bourdaloue. Voyons donc en quel sens et comment il est vrai que la résurrection de Jésus-Christ établit particulièrement la foi de sa divinité.

Car vous me direz : Le sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avait-il pas fait des miracles qui l'autorisaient dans la qualité qu'il prenait de Fils de Dieu? Les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'était-ce

pas autant de démonstrations, mais démonstrations palpables et sensibles, du pouvoir tout divin qui résidait en lui?

Quel effet plus singulier devait avoir sa résurrection pour confirmer cette créance? Écoutez-moi, Chrétiens, voici le nœud de la difficulté et comme le point décisif du mystère que je traite. Je dis que la preuve de la divinité de Jésus-Christ était surtout attachée à sa résurrection: pourquoi? Pour quatre raisons, ou plutôt pour une seule renfermée dans ces quatre propositions: parce que la résurrection de Jésus-Christ était la preuve que cet Homme-Dieu devait expressément donner aux juifs pour leur faire connaître sa divinité; parce que cette preuve était en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité; parce que de tous les miracles de Jésus-Christ faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré ni d'une évidence si incontestable que celui de la résurrection de son corps; et parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'Évangile, dont la substance et le capital est de croire en Jésus-Christ et de confesser sa divinité. D'où vient que les Chré-

tiens des premiers siècles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils se formaient de la résurrection du Sauveur, par un usage reçu entre eux l'appelaient simplement *le témoignage*. Jusque-là que l'empereur Constantin ayant bâti dans la nouvelle Jérusalem un superbe temple sous le titre de Jésus-Christ ressuscité, il lui donna le nom de *Martyrium*, c'est-à-dire *testimonium*. Et saint Cyrille, patriarche de la même ville, en apporte la raison, savoir que ce temple était consacré à un mystère que Dieu avait lui-même choisi pour être le témoignage solennel de la divinité de son Fils. C'est ce que vous verrez, Chrétiens, dans l'exposition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car, premièrement, n'est-ce pas une remarque bien solide, qu'autant de fois que Jésus-Christ se trouve, dans l'Évangile, pressé par les juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autres que sa résurrection, dont il se sert, ou pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédulité? Cette nation infidèle, disait-il, veut être assurée par un miracle de ce que je suis; et elle n'aura

point d'autre miracle que celui dont le prophète Jonas fut la figure ; savoir qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine.

Vous me demandez, ajoutait-il en s'adressant aux pharisiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue; or voici par où je veux que vous en jugiez : c'est qu'après que vous aurez détruit par une mort cruelle et violente ce temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour dans le même état, et dans un état même plus parfait.

Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : il pouvait leur produire cent autres miracles qu'il opérait au milieu d'eux ; mais il les supprime tous, et vous diriez qu'en les faisant il ne se proposait rien moins que de faire connaître aux hommes sa divinité : car s'il change l'eau en vin aux noces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la prière de Marie ; s'il délivre la fille de la Cananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme ; s'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion.

Dans la plupart même de ces actions humaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu.

Et quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Père céleste, parlant en personne, le reconnaît pour son fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts. Pourquoi cela? par la raison qu'en apporte saint Chrysostome, que, dans le dessein de Dieu, la résurrection de Jésus-Christ ayant été ordonnée pour le signe de la filiation divine, c'était elle qui devait mettre le sceau à tous les autres miracles et qui en devait consommer la preuve. De là dépendait la foi de tout le reste; car ce sauveur des hommes ayant dit, Je suis égal à mon père et Dieu comme lui, et, pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort; s'il n'eût pas été tel qu'il prétendait, il eût été impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors, en concourant au miracle de sa résurrection, eût autorisé l'imposture et le mensonge.

Si donc après cette déclaration il est ressuscité, il fallait aussi par une suite nécessaire

qu'il fût Dieu. Étant Dieu, tous ses autres miracles subsistaient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et au contraire s'il n'était pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvait détruite par sa propre bouche ; sa divinité détruite, ses miracles ne doivent plus avoir de force, ses paroles n'étaient que fausseté, sa vie qu'artifice et illusion, toute la foi chrétienne qu'un fantôme ; et voilà le sens littéral de ce passage de saint Paul ; tout cela, encore une fois, parce que Jésus-Christ avait marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité.

Mais pourquoi choisissait-il celui-là préférablement à tous les autres ? Ah ! Chrétiens, en pouvait-il choisir un plus éclatant et plus sensible que de se ressusciter lui-même ? Le miracle, dit saint Augustin, est, pour les créatures intelligentes, le langage et la voix de Dieu ; et le plus grand de tous les miracles, est la résurrection d'un mort. Entre toutes les résurrections, quelle est la plus miraculeuse ? N'est-ce pas, poursuit ce saint docteur, de se rendre la vie à soi-même, et de se ressusciter par sa propre vertu ? Ce n'est donc point sans raison que Jésus-Christ s'attachait spécialement à ce signe

pour vérifier qu'il était Dieu et Fils de Dieu. En effet, il n'appartient qu'à un Dieu de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam et iterùm sumendi eam* : J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre ; l'un m'est aussi facile que l'autre ; et comme je ne la quitterai que quand je voudrai, aussi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puisse s'exprimer de la sorte. Avant Jésus-Christ, ne perdez pas cette réflexion de saint Ambroise, également solide et ingénieuse, avant Jésus-Christ on avait vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Élisée par le souffle de sa bouche avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite; et par la prière d'Élie l'enfant de la veuve de Sarepta, mort de défaillance et de langueur, avait été rendu à la mère désolée plein de vigueur et de santé.

Mais, comme remarque saint Ambroise, ceux qui étaient alors ressuscités ne recevaient la vie que par une vertu étrangère et ceux qui opéraient ces miracles ne les faisaient que dans des sujets étrangers. La merveille inouïe, c'était que le même homme fît tout à la fois le double miracle et de ressusciter et de

sé ressusciter; car c'est ce qu'on n'avait jamais entendu. Voilà le miracle que Dieu réservait à son fils, afin de declarer au monde qu'il était tout ensemble homme et Dieu, homme puisqu'il était ressuscité, et Dieu puisqu'il s'était ressuscité. Mystère adorable que saint Jérôme, par ce don de pénétration qu'il avait pour bien entendre les Écritures, observe dans ces paroles du psaume, qui selon la lettre même conviennent à Jésus-Christ, et ne se peuvent rapporter qu'à lui : On m'a mis au rang des morts, et l'on a cru qu'en mourant je ne devais point avoir d'autre sort que le commun des hommes; mais il y a néanmoins entre eux et moi deux grandes différences : une, que j'ai été libre entre les morts; et l'autre, que parmi les morts je n'ai eu besoin du secours de personne. Que veut-il dire, Chrétiens? C'est-à-dire que Jésus-Christ est entré dans le royaume de la mort non pas comme son sujet, mais comme son souverain; non pas comme esclave, mais comme vainqueur; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme jouissant d'une parfaite liberté ; de sorte que pour en sortir par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même : point de prophète qui priât pour

lui, qui lui commandât de se relever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu il ne devait être aidé que de sa vertu toute-puissante. Paroles, ajoute saint Jérôme, que le Saint-Esprit semble avoir dictées pour composer l'épitaphe de Jésus-Christ qui devait ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet Homme-Dieu était la preuve la plus authentique qu'il pouvait donner de sa divinité; et c'est pourquoi toute la synagogue conjurée contre lui fit de si puissants efforts pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue de tout le monde.

Tous les juifs étaient persuadés que si l'on croyait une fois et s'il était constant que Jésus-Christ fût ressuscité, dès-là il se trouverait dans une pleine possession et de la qualité de Messie et de celle de Fils de Dieu. Mais qu'est-il arrivé? Par une conduite toute merveilleuse de la Providence, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable : en sorte, dit saint Augustin, qu'un païen même et un infidèle, exami-

nant sans préoccupation toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnaître la vérité. Et ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint docteur, c'est que les deux choses qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette résurrection, savoir la haine des pharisiens et l'incrédulité des apôtres, sont justement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer et pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jésus-Christ les plus passionnés ont, malgré eux, contribué par leur haine même à vérifier le miracle de la résurrection de son corps, et par conséquent à établir notre foi. Prenez garde Chrétiens : à peine Jésus-Christ est-il expiré, qu'ils s'adressent à Pilate; et que lui représentent-ils ? Nous nous souvenons que ce séducteur a dit, lorsqu'il était encore vivant, Je ressusciterai trois jours après ma mort; il s'y est publiquement engagé, et il a voulu qu'on éprouvât par là s'il était fidèle et véritable dans ses paroles. Tout le peuple est dans l'attente du succès de cette prédiction ; et si son corps venait maintenant à disparaître, il n'en faudrait pas davantage pour confirmer une erreur aussi pernicieuse que celle-là. Il est donc important d'y pour-

voir, et nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur reprend Pilate, vous avez des gardes, usez-en comme il vous semblera bon, je vous donne tout pouvoir ; et aussitôt le sépulcre est investi de soldats, la pierre qui en ferme l'ouverture est scellée, on n'omet rien pour une entière sûreté. Quel effet de cette prévoyance ? point d'autre que d'écarter jusqu'aux moindres doutes et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ. Car malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les pharisiens ? que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit et tandis que la garde était endormie ? Mais, reprend saint Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps, sans éveiller aucun des soldats ? D'ailleurs si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé et qui l'avait enlevé ; et si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât ? Quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis ; et qu'au travers

des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pourraient-ils espérer de là? Car s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés; et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur, témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne doivent attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jésus-Christ: ses disciples enlevèrent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Évangéliste que nous l'apprenons, mais de Justin le martyr,

lequel, ayant été juif de religion, était mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde que le sépulcre avait été forcé; mais le mensonge était si visible, que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Josèphe lui-même n'en a pu disconvenir, quelque intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu; et afin que la gentilité aussi-bien que le judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate, selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, et déjà chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibère. Sur quoi ce Père n'a pas craint d'ajouter que les empereurs auraient cru dès lors en Jésus-Christ, s'ils n'avaient été, comme empereurs, nécessaires au siècle, ou si les chrétiens qui renonçaient au siècle avaient pu être empereurs; mais ce qui me surprend au delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les apôtres, qui pendant la vie de leur maître ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il disait de sa résurrection, qui dans le temps de sa passion en avaient absolument désespéré, et qui rejetaient après sa mort comme des fables et des rêveries

ce qu'on leur racontait de ses apparitions : de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui jusque-là avait été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité ; aller devant les tribunaux et les juges de la terre confesser une résurrection, dont ils s'étaient toujours fait une matière de scandale ; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux pourvu qu'en mourant ils servissent à Jésus-Christ glorieux et triomphant de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui était capable de le faire, sinon l'assurance et la foi de sa résurrection ? Mais une foi si ferme, après une incrédulité si obstinée, n'était-elle pas un coup de la main du Très-Haut! Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Évangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'Église. Jamais les apôtres ne prêchaient Jésus-Christ dans la syna-

gogue. qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique. C'est celui, disaient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour ; celui que le Dieu de nos pères a glorifié, en le délivrant de la mort ; celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On dirait que c'était là le seul article qui rendait leurs prédications efficaces et invincibles. Car en quoi faisaient-ils paraître la force de ce zèle apostolique dont ils étaient remplis ? A rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ.

En cela consistait tout le soin et le fruit de leur ministère ; jusque-là même que, lorsqu'il fallait procéder à l'élection d'un nouveau disciple en la place du perfide Judas, la grande raison qu'ils apportèrent fut qu'ayant vu ce qu'ils avaient vu, et qu'étant au sauveur du monde ce qu'ils lui étaient, ils devaient s'associer quelqu'un pour être avec eux témoin de sa résurrection. Comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendait à la force de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvaient résister, les Gentils en étaient persuadés, le nombre des

chrétiens croissait tous les jours ; et nous apprenons de saint Chrysostôme, qu'immédiatement après la profession de foi que faisaient les catéchumènes, en reconnaissance que Jésus-Christ était ressuscité, on leur conférait le baptême. Pourquoi cela? parce que professer la résurrection de Jésus-Christ, c'était professer qu'il était Dieu ; professer qu'il était Dieu, c'était embrasser sa religion, puisqu'il est certain que toute la religion chrétienne est fondée sur la divinité de Jésus-Christ, et que la divinité de Jésus-Christ ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de sa résurrection.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR SON ÉTABLISSEMENT.

J'adjure tout homme de bon sens et de bonne foi, et je lui demande s'il conçoit comment les apôtres et les disciples, n'étant que des hommes ordinaires et dénués de toute puissance surnaturelle, ont pu faire ce qu'ils ont fait. Quoi! des hommes qui, selon le monde, n'ont rien que de méprisable, vien-

La Harpe.

Apologie de la Religion.

14.

dront, au nom d'un *crucifié*, attaquer de front, et sans le moindre ménagement, tout ce que le monde a de plus puissant et de plus attrayant ; ils viendront prêcher la pénitence aux voluptés et l'humilité aux grandeurs, défendre la jouissance aux désirs et l'orgueil à la richesse ; ils viendront arracher l'homme à tout ce qui entraîne l'homme, et frapper d'anathème tout ce qui l'attache à la terre, en annonçant un royaume des cieux, et tout cela sans en donner ni preuve ni garant, si ce n'est leur parole ; et on les croira sur leur simple parole !.... Que dis-je ! ce n'est rien encore. Mettez seulement d'un côté l'histoire, et de l'autre l'Évangile, et représentez-vous ce qu'était l'empire romain dans toute la splendeur et toute la terreur de son énorme puissance, et le règne de l'idolâtrie sur les peuples dans ses enivrantes et innombrables séductions, dans la pompe imposante de son culte extérieur, dans la contagieuse autorité de ses dieux, qui étaient les dieux de tous les vices, et dans toute la corruption des mœurs d'alors, à laquelle on n'a rien comparé : voilà ce qu'était le monde romain et idolâtre, tel qu'il s'offrit aux prédicateurs de l'Évangile ; et c'est ce monde qu'une

poignée d'hommes inconnus, sortis de la nation la plus méprisée, entreprend de changer, et avec quoi? avec la croix et la morale de la croix! Juste ciel! si cette entreprise n'était pas de Dieu, et conduite par Dieu, elle était le dernier excès de l'extravagance humaine, un phénomène de démence dont le monde n'offre pas d'exemple. Je conjure le lecteur d'y fixer un moment son attention, et de se figurer qu'il entend les apôtres annonçant des mystères qui confondent la raison, et des préceptes qui écrasent l'orgueil et épouvantent la faiblesse humaine, sans autre autorité que celle de leurs discours et de leur exemple; et quel exemple? celui des flagellations, des lapidations et des supplices, et ils ont réussi! et dès les premières années on comptait déjà de nombreuses églises dans les principales villes de l'Asie et de l'Europe!

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité.

Bossuet.

Sermon sur la divinité de la Religion.

Toutefois pour le bien des hommes elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante ; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe, assez souverainement ; mais il faut appuyer ce que j'avance. J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnemens humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue ; elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur, elle a annoncé un Dieu-Homme, un Dieu anéanti jusqu'à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède,

parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus :* « Le Seigneur a dit ; » et en un autre endroit il est ainsi, « parce que j'en ai dit la parole, » *quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus* (1). Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine ? Dieu a le moyen de se faire entendre ; il a aussi le droit de se faire croire ; il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert ; il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence, et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile ; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnemens humains pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains.

(1) Jérém. XXXIV, 5.

et qu'ils ont fait trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels ils étaient cités. Ils ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples ; enfin, ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : *Confirmatâ saluberrimâ disciplinâ, illuminatas terras posteris reliquerunt* (1). Mais ce n'est point par l'art de bien dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets : tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendemens ; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse modeste et familière de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine, d'où ses eaux sont précipitées.

La vérité chrétienne est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue, et toutefois

(1) Saint Augustin, *de verâ relig.*

haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humains; elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que dans la suite des temps elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église; quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler: « *Venez, rois, maintenant.* » Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce; donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point

de leur sceptre : si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur, et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même, et conserve son indépendance. Ainsi, lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône : par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas ; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église, c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme ; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite ; les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure; les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière; plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale ; la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus

souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présens et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales, enfin au milieu de la défection de ses enfans infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là mèmes qui semblaient être ses colonnes?

Bossuet. Panégyrique de saint André.

Jésus marchait le long de la mer de la Galilée ; il vit deux pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur dit : *Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes.* Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissans, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivans : les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus ; les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus ; les Juifs feront la loi

aux Romains : ils recevront dans leurs états des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs ; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile, et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux ; ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des Barbares ; les philosophes se rendront aussi, et après s'être long-temps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où, étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses ; ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée. Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissans, ni les sages : « Il ne les rejette pas, mais il les diffère (1). » Les grands veulent

(1) Saint Augustin.

que leur puissance donne le branle aux affaires; les sages, que leurs raisonnemens gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église, au pied de la croix, cette primauté qu'ils affectent; quand ils se réputeront les derniers de tous; les premiers partout, mais les derniers dans l'Église; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Êtes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état meilleur? Non; mais au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever, à les perdre. Ainsi votre besoin, et la gloire du Tout-Puissant, exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le

juste mépris que vous méritez. « En attendant, venez, ô pêcheurs ; venez saint couple de frères, André et Simon ; vous n'êtes rien , vous n'avez rien : il n'y a rien en vous qui mérite d'être recherché; il y a seulement à remplir : vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes, venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie. Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes. « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel » et de la terre, de ce que vous avez caché ces » choses aux sages et aux prudens, et de ce que » vous les avez révélées aux plus simples (1). »

Poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi! qu'ils avaient inventé une belle fable qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois, et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin l'événement même prouvent le contraire. C'est une chose

(1) Matth. 11, 25.

inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentimens qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux qui, ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir.

Ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent et long-temps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs en-

nemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas.

Les voilà donc réduits aux siècles futurs; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot: si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels l'esprit de Dieu et la force toujours invincible de la vérité faisaient voir dans l'extrémité de l'oppression la victoire très-assurée de la bonne cause.

Bossuet, Panégyrique de saint Paul.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont sou-

vent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste prédicateur ni la pompe ni les ornemens dont se pare l'éloquence humaine ; il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses, ou pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur destiné par la providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même, dans la première épître aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle ; la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et

l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se présente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est pas relevée, *præstantia corporis infirma* (1) : et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec » beaucoup de crainte et d'infirmité (2) ; » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations ! Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé ? non, il n'en est pas de la sorte ; il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum; et hunc crucifixum* (3) : c'est-à-dire qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extra-

(1) II. Cor. x, 10. — (2) I. Cor. II, 3. — (3) Ibid. 2.

vagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu; c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable, *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*.

N'attendez donc pas de l'Apôtre ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même: « Nous prêchons une sagesse » cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornemens à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-

nous donc à ces humbles; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse. C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier; mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout, et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira cet ignorant dans l'art de bien dire avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de dis-

ciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes ; il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix ; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? c'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendemens ; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient

encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine, ainsi cette vertu céleste qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin dans ses admirables épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ sous la discipline de Paul.

Fénelon. Entretien sur la Religion.

L'établissement d'une telle religion parmi les hommes est le plus grand de tous les miracles. Malgré toute la puissance romaine.

malgré les passions, les intérêts, les préjugés de tant de nations, de tant de philosophes, de tant de religions différentes, douze pauvres pêcheurs sans art, sans éloquence, sans force, répandent partout leur doctrine; malgré une persécution de trois siècles qui semble devoir l'éteindre à tout moment, malgré le martyre perpétuel d'un nombre innombrable de personnes de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les pays, la vérité triomphe enfin de l'erreur, selon les prédictions de l'ancienne et de la nouvelle loi. Qu'on me montre quelque autre religion qui ait ces marques visibles d'une divinité qui la protége? Qu'un conquérant établisse par les armes la croyance d'une religion qui flatte les sens; qu'un sage législateur se fasse écouter et respecter par l'utilité de ses lois; qu'une secte accréditée et soutenue par la puissance civile, abuse de la crédulité du peuple: tout cela est possible. Mais que pouvaient avoir vu les nations victorieuses, savantes et incrédules, pour se rendre si promptement à Jésus-Christ qui ne leur promettait rien en ce monde que persécutions et souffrances; qui leur proposait la croyance de mystères qui révoltent l'esprit

humain, et la pratique d'une morale qui sacrifie toutes nos passions les plus favorites ; en un mot, une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre? «N'est-ce pas un miracle plus grand et plus » incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, » d'avoir converti le monde à une semblable » religion, sans miracles (1). » On ne saurait douter de la vérité de ces faits, puisque les livres qui en contiennent l'histoire ont été reçus et traduits par un grand nombre de peuples divers sitôt qu'ils ont paru ; ils ont été lus dans les assemblées de presque toutes les nations, de siècle en siècle : personne cependant ne les a accusés de fausseté, ni les Juifs, ni les païens, ni les hérétiques, quoiqu'ils eussent un intérêt puissant de les combattre et d'en déceler l'imposture. Les Juifs disaient à la vérité que Jésus-Christ avait fait ses miracles par magie, mais ils ne les rejetaient pas comme supposés. Les païens n'ont pu disconvenir de ces faits, non plus que les Juifs ; Celse, Porphyre, Julien l'apostat, Plotin et les autres philosophes qui dès les premiers temps attaquèrent le christianisme

(1) Saint Augustin.

avec toute la subtilité imaginable, avouèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, et l'authenticité des livres qui en contiennent l'histoire. Enfin les sectes nombreuses et successives qui ont troublé l'Église en chaque siècle, prouvent invinciblement qu'on n'aurait pu corrompre le texte sacré sans que l'imposture eût été découverte. Ainsi en remontant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, les chrétiens, les hérétiques, les Juifs, les païens, les Grecs, les Romains, les Barbares, tous rendent témoignage aux mêmes faits et aux mêmes livres. Comme la certitude de nos idées dépend de l'universalité et de l'immutabilité de la tradition qui les confirme, il est impossible qu'on fasse croire à toute une nation, et ensuite à plusieurs nations différentes. qu'elles ont vu d'abord de leurs yeux, et entendu de leurs oreilles des choses qui n'ont jamais été; que la mémoire de ces faits supposés se soit perpétuée hautement, successivement, universellement dans tous les siècles, par des peuples différens, dont les intérêts, la religion, les préjugés sont contraires; que ces peuples conspirent avec leurs ennemis pour répandre une illusion qui les condamne; et

que cependant, dans le temps actuel de l'imposture, ni dans les siècles suivans on ne la découvre jamais, cela, dis-je, est non-seulement incroyable, mais absolument impossible.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR SES MARTYRS.

La Harpe.

La philosophie de nos jours, fatiguée d'entendre dire que notre religion seule avait triomphé de trois siècles de persécution, a pris enfin le parti de répondre que c'était la persécution même qui avait fait ses succès. Tout ce qu'il y a de vrai dans ce paradoxe c'est qu'en effet il y a dans le cœur humain une résistance naturelle contre la violence faite aux opinions et à la croyance religieuse. Mais on étend beaucoup trop loin la force de ce sentiment, et il est facile de faire voir, en comparant les effets qu'il a eus partout ailleurs avec la nature des progrès du christianisme, non-seulement qu'il n'en a pas été la cause, mais même qu'il n'y a été pour rien.

Cette résistance des esprits dont il s'agit ici, n'ira jamais loin sans un mouvement tout aussi naturel, et qui la soutient, celui d'une résistance active, qui comprend dès lors toutes les passions dont l'homme tire le plus d'énergie, la haine, l'orgueil, la fureur, la vengeance. C'est ce qui est prouvé par les faits. Si les chrétiens sont les seuls qu'on ait persécutés trois cents ans avec un acharnement d'autant plus odieux qu'ils ne disputaient rien à personne, qu'ils ne prétendaient à rien en ce monde, et n'opposaient aucune espèce de défense contre l'oppression; s'ils sont les seuls qu'on ait voulu exterminer uniquement à cause de la croyance, ils ne sont pas les seuls à beaucoup près parmi ceux qu'on peut appeler génériquement novateurs, contre qui les puissances aient employé la force et les supplices. Il est vrai que la conduite de tous les autres novateurs autorisait, exigeait même cette animadversion que leur révolte rendait nécessaire. Mais s'il était dans la nature que les supplices et les bourreaux dussent faire d'autant plus de prosélytes qu'ils font plus de martyrs, pourquoi donc les plus fanatiques de ces sectaires, ceux dont une persécution très erronée, mais très réelle, ani-

mait les fureurs, et qu'on était obligé de proscrire par des lois générales qui atteignaient à la fois l'homme paisible et l'homme armé, pourquoi ce grand pouvoir de la persécution ne les a-t-il pas conduits à la même victoire que les chrétiens? Certes les manichéens, par exemple, les albigeois et tous les hérétiques qui, sous différens noms, descendaient de l'hérésiarque Manès supplicié par Sapor, ont été poursuivis avec le fer et le feu pendant plusieurs siècles, et notamment en 1022, plusieurs d'entre eux qui vivaient tranquilles à Orléans, sous le règne de Robert, furent brûlés par ses ordres, et se jetèrent intrépidement dans les flammes, et les mêmes exécutions eurent lieu en cent endroits. Cependant que reste-t-il depuis long-temps de toutes ces sectes, si ce n'est leurs noms? Que devient donc cet attrait de la persécution et ce courage qu'elle exalte? pourquoi le sang des martyrs, si naturellement fécond, selon vous, a-t-il été stérile dans toutes les sectes, et n'est-il devenu une semence que pour le christianisme, suivant l'expression de Tertullien, *sanguis martyrum, semen christianorum?* Pourquoi les Maures et les Juifs n'ont-ils pas converti l'Espagne à leur croyance,

lorsque Ferdinand et Isabelle en brûlaient tant de milliers? Certes, dans vos principes, voilà une belle occasion de triomphe que ces innombrables bûchers allumés si long-temps dans un vaste empire; et plus vous accuserez ces cruautés, que j'accuse comme vous, plus la conséquence tournera contre vous-mêmes. Ne serait-ce pas qu'il y a ici une différence totale dans l'effet comme dans la cause? et cette différence n'est-elle pas tout simplement de ce qui est de l'homme à ce qui est de Dieu? Du moins j'y aperçois sous tous les rapports ce qui caractérise l'un et l'autre. Les sectaires combattaient avec des armes humaines; on ne les tuait que quand ils ne pouvaient tuer. Les Maures avaient partagé l'Espagne jusqu'à la prise de Grenade, et la menaçaient jusqu'à l'époque de leur bannissement; les Juifs des premiers siècles de notre ère suscitèrent des révoltes sanglantes partout où ils crurent pouvoir être les plus forts; et les disciples de Luther et de Calvin dans le seizième siècle envahirent les armes à la main, et avec l'aide des rois et des électeurs, les contrées où ils dominent encore, et obtinrent ailleurs, par des traités, la tolérance dont ils jouissent. Je ne vois rien là

que de fort ordinaire, des hommes armés contre des hommes, des ennemis qui écrasent leurs ennemis, ou qui font la paix avec eux.

On croira sans peine que ce n'est pas Dieu qui disait aux princes et aux peuples devenus protestans : « Saisissez-vous de votre proie, » renversez les autels, et exterminez les mi» nistres ; et la dépouille des autels et des mi» nistres est à vous. » Mais qui donc a pu dire aux chrétiens : « Laissez-vous massacrer sans » jamais vous défendre ; regardez les supplices » comme votre palme, et la mort comme votre » récompense ; et bénissez vos persécuteurs et » vos bourreaux ? » Qui a donc pu leur prêcher cette doctrine surhumaine, et la mettre dans leur cœur ? Ici le philosophe même n'osera pas nous dire que l'homme a parlé ainsi à l'homme, car il n'y en a pas d'exemple ; mais le chrétien peut dire, sans qu'il soit possible de le démentir : « Celui qui leur a prescrit cette conduite » est le même qui en avait donné le premier » exemple, sur qui l'on avait épuisé les outra» ges et les cruautés sans épuiser sa patience, » et qui, au milieu des imprécations et des cris » de rage, n'avait fait entendre que ces mots : » *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce*

» *qu'ils font.* » En regardant le maître, je reconnais les disciples; et si le maître n'est pas un Dieu, si le modèle n'est pas divin, apprenez-moi donc comment le modèle et les imitateurs n'ont paru qu'une fois dans le monde, et pourquoi rien de semblable ni d'approchant ne se rencontre dans l'histoire des hommes.

Certes, les Césars, qui pourtant n'étaient pas sans lumières et sans connaissance du cœur humain, dont plusieurs même étaient des philosophes, puisque la sagesse humaine a donné ce nom aux Marc-Aurèle, aux Trajan, et même aux Dioclétien; tous ces persécuteurs étaient loin de penser qu'ils allassent directement contre leur but, en proscrivant, par des édits sanguinaires, une religion qu'ils voulaient détruire; et Dioclétien particulièrement avait une opinion bien différente, puisqu'il se glorifiait dans ses édits, que l'histoire nous a conservés, *d'avoir aboli la superstition et le nom même des chrétiens*, tant ses collègues et lui en avaient fait périr. Je sais qu'il se trompait beaucoup, et au point que cette époque même qu'il croyait avoir marquée pour la destruction du christianisme, fut précisément celle de son triomphe, puisqu'un moment

après, il régna sur le monde avec Constantin. J'aperçois là sur-le-champ la marche constante du grand arbitre, *dont les idées ne sont pas les nôtres*, qui se plaît à confondre en tout les pensées de l'orgueil, et l'écrase toujours à l'instant même où il se croit et doit se croire sûr de sa victoire. Mais si Dioclétien s'abusait, je comprends qu'il devait s'abuser. Il ne croyait pas combattre Dieu, mais les hommes; et dès qu'il ne s'agit que de ce qui est de l'homme, partout on est venu à bout, non pas d'édifier, il est vrai, mais du moins de détruire, seulement avec la force et la violence. Mahomet a détruit l'idolâtrie chez les Arabes avec le cimeterre de ces enthousiastes dont il avait fait des soldats. Il y a bien des siècles qu'on ne voit plus d'idolâtres dans l'empire ottoman, qui a remplacé celui des califes; mais la Grèce, l'Égypte, la Syrie, l'Arménie, sont encore peuplées de chrétiens qui forment de nombreuses églises, quoiqu'ils ne puissent être rien dans l'ordre politique. Je gémis d'avoir à prendre des exemples chez les chrétiens eux-mêmes qui ont oublié leur Évangile quand ils ont employé le glaive; mais enfin c'est bien avec le glaive que les Espagnols ont anéanti les dieux

du Mexique et du Pérou ; et Dieu, qui tire le bien du mal même, a voulu que les Mexicains et les Péruviens embrassassent la foi de leurs vainqueurs, qui certainement ont été et sont encore dans ces contrées très inférieurs en nombre aux naturels du pays.

Il n'est donc pas vrai que la persécution ait naturellement cette espèce de puissance inverse qu'on s'efforce de lui attribuer, et dont l'effet ordinaire serait d'affermir ce qu'elle voudrait abattre. Ce paradoxe est, comme tant d'autres, inventé par le besoin qu'on en a, et démenti par l'histoire. On aurait tort de nous citer Julien, comme une preuve que du moins cette opinion n'est pas nouvelle. C'est encore l'histoire qui nous apprend ce qu'était réellement la prétendue tolérance de cet apostat, si ridiculement vantée de nos jours. D'abord elle se bornait à ne pas massacrer, c'est-à-dire qu'il défendit en effet d'employer les supplices contre les chrétiens, ce qui pourtant n'empêcha pas qu'il n'y eût encore des martyrs sous son règne, et que lui-même n'en fît plus d'un personnellement sous différens prétextes qui changeaient le nom sans changer la chose. Mais n'était-ce pas une persécution que de

priver les chrétiens de toutes les charges publiques, d'ordonner qu'on brûlât partout leurs livres, qu'on saisît les revenus des églises, et qu'on n'ouvrît aucune école pour les chrétiens? Il me semble qu'il n'y a que la *philosophie révolutionnaire* qui puisse nommer cela de la *tolérance*. Ensuite, où Julien avait-il appris qu'on ne gagnait rien à égorger les chrétiens? C'est chez les chrétiens mêmes qui l'avaient élevé; il vit dans leur croyance le principe qui leur faisait braver la mort et désirer le martyre; et son orgueil *très philosophique* lui persuada qu'on s'y était mal pris, et qu'il réussirait par une politique différente. Mais s'il tua peu de chrétiens, il fit un si prodigieux carnage des bêtes de sacrifices, qu'il donna lieu à ce mot tant répété chez les païens, et rapporté par leurs historiens eux-mêmes, que si Julien eût régné plus long-temps, il aurait dépeuplé de bestiaux l'empire romain. J'avoue que cette *philosophie* destructive des animaux n'est pas comparable à celle de notre siècle, si destructive dans un autre sens, qu'on dira d'elle un jour universellement que si elle eût plus longtemps régné, elle aurait dépeuplé la terre au point de n'y laisser que des bêtes féroces et

des hommes plus féroces encore. Mais enfin, si cette dernière est atroce, l'autre est bien ridicule ; et j'ai voulu faire voir en passant combien il est honorable pour la religion de n'avoir guère à compter parmi les philosophes ses ennemis, que des monstres ou des fous.

Il faut dire plus sur les effets de la persécution : ils ont varié dans les chrétiens mêmes, et c'est ce qui explique encore hautement l'erreur de Dioclétien et de ses prédécesseurs. S'ils faisaient une foule de martyrs, ils voyaient aussi nombre d'apostats, et les historiens ecclésiastiques en ont toujours gémi. et ne l'ont jamais dissimulé. Mais cette différence de conduite rentre dans l'ordre souverainement établi par la providence, et marqué à toutes les pages des livres saints. L'horrible trahison d'un apôtre, et l'infidélité momentanée du prince des apôtres devaient justifier dès le commencement ce qu'annonce si souvent le législateur de l'Évangile sur la fragilité de l'homme, qui ne doit jamais compter sur lui-même. Mais, grâces au ciel, ce fut le plus grand nombre qui resta debout. Ce ne fut plus, comme dans l'ancien Israël condamné, *sept mille hommes que Dieu s'était réservés*,

et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal : ici, conséquemment au dessein de Dieu dans la loi de grâce et dans la fondation du nouvel Israël, ce devait être un calcul tout contraire, et si l'on comptait les transfuges, les fidèles soldats étaient sans nombre. Nous avons là-dessus des témoignages dont nos ennemis détournent les yeux en frémissant, mais que pourtant ils n'osent pas attaquer, vu que la pudeur qu'ils n'ont pas à l'égard des écrivains du christianisme, ils sont forcés de la garder du moins pour les auteurs païens. Et comment, par exemple, s'y prendraient-ils pour suspecter des monumens aussi authentiques que les lettres de Pline, qui nous ont été si fidèlement conservées dans toute leur intégrité? C'est un proconsul d'Asie qui, écrivant à son empereur et à son ami, lui rend compte de ce qu'il a cru devoir faire pour s'opposer, selon la teneur des édits, *à la superstition aveugle et insensée de la secte chrétienne :* car c'est ainsi que la sagesse du siècle devait traiter d'abord, suivant toutes les prophéties, ce que saint Paul appelle *un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils.* Mais plus le magistrat était prévenu contre cette nouvelle religion, plus il est

croyable dans ce qu'il dit de ses étonnans progrès. Il n'y avait guère plus de soixante ans que l'Évangile était prêché aux nations, et Pline écrit à Trajan : « La chose m'a paru digne » que j'en référasse à vous-même, surtout à » cause de la quantité d'accusés qu'elle met » en péril. C'est une foule de personnes des » deux sexes, de tout âge, de *tout rang*, qui » sont mises en justice ou qui le seront ; car » la contagion a gagné non pas seulement les » villes, mais les bourgs et les campagnes ; et » il paraît qu'on peut y remédier et l'arrêter. Ce » que je puis du moins vous certifier, c'est que » les temples, *auparavant presque abandonnés*, » recommencent à être fréquentés ; *les sacrifi-* » *ces solennels long-temps interrompus* sont de » nouveau célébrés, et les victimes qui *jusqu'ici* » *trouvaient à peine un acheteur*, se vendent en » différens endroits. »

Voilà donc le chemin qu'avait déjà fait le christianisme dans l'empire romain, dès le règne de Trajan ; et qui l'avait conduit jusque-là ? quel charme nouveau et inconnu avait fait déserter ces temples magnifiques, ces solennités pompeuses, ces fêtes et ces festins, ces jeux de la volupté et de la licence, ces aigles triom-

phantes, ces images des Césars, tous ces grands spectacles, qui étalaient la majesté de l'empire à côté de la majesté des dieux? Certes ce sont bien là les séductions de l'homme, il y a là tout ce qui s'empare de lui par tous les attraits des sens, par toutes les jouissances de l'amour-propre et des passions. Et que leur préférait-on? Pour quelle espèce de bonheur abandonnait-on de tout côté ces grandeurs et ces plaisirs qu'on appelle partout le bonheur de la terre? pour la croix de Jésus-Christ, et pour la couronne du martyre. Et il n'y a plus moyen de ramener ici ces expressions si faussement dédaigneuses de *vulgaire* et de *populace;* elles sont trop formellement démenties par celles d'un témoin compétent, qui dit en propres termes, des *personnes de tout rang;* et quant à la *populace,* honneur encore, honneur sans contredit, au nom même de la raison et de l'humanité, mais surtout au nom de la religion, honneur à cette *populace* héroïque qui, plus courageuse mille fois que celle de nos philosophes (et la révolution suffirait pour le prouver), aimait mieux mourir que de composer avec sa conscience, et d'avoir la moindre complaisance pour des erreurs qu'elle avait appris à détester. Quel con-

traste, grand Dieu ! Combien il justifie ces paroles sublimes que Jésus-Christ adresse à son père : » Je vous rends gloire, ô Sauveur du ciel » et de la terre, de ce que vous avez caché ces » choses aux sages, et que vous les avez révélées » aux petits ! » comparez en effet à l'élite de nos *sages* la *populace* des martyrs ; et jugez suivant toutes les notions de la morale universelle, ce qu'il faut penser des uns et des autres. D'un côté, des hommes savans et lettrés qui jamais ne se sont fait le moindre scrupule de désavouer leurs écrits, leurs opinions, leurs discours publics, de sacrifier à l'idole du jour, pour la fouler aux pieds le lendemain, comme ils avaient foulé celle de la veille, de prendre tous les masques et tous les tons suivant l'exigence du moment; et de l'autre côté, des hommes sans une autre lumière que celle d'une conscience éclairée par la foi, qui regardent comme un opprobre et un crime la moindre tergiversation, le moindre déguisement sur une croyance dont le salaire est la mort ! Des ignorans, des femmes, des enfans, oui, des enfans, et en grand nombre (car la haine pour notre religion a eu dans tous les temps les mêmes caractères, et alors les tyrans romains ont ressemblé à nos

tyrans révolutionnaires, en n'épargnant pas même l'enfance), toute cette foule de victimes innocentes pouvait se dérober aux tortures et à la mort, seulement en recevant dans leur main quelques grains d'encens, en mangeant des viandes offertes aux dieux : l'autel et la mort étaient là, et ils s'éloignaient avec horreur de l'autel, et ils couraient à la mort! les idoles et les bourreaux étaient là, et ils maudissaient les idoles et appelaient les bourreaux! Or, imaginez, je vous en conjure, une épreuve, non pas de cette espèce, mais de l'espèce la plus ignoble et la plus flétrissante ; proposez ce qu'il y a de plus bas en action et en parole, proposez-le, dis-je, à nos *philosophes* en regard avec la mort...... Gloire à Dieu, je le répète, qui a permis que ces hommes fissent avec leur *philosophie* une révolution qui l'écrase de l'ignominie commune à toutes les deux, et qui a manifesté au monde et toute l'horreur de l'une, et toute la bassesse de l'autre ! Ils ne diront pas que j'allègue des suppositions, non, cent mille faits à choisir sont sous mes yeux et me serviront en leur temps ; un seul me suffit aujourd'hui. Qu'est-ce que le monde a produit de plus vil que Marat ? rien. Et nos dominateurs

philosophes, le directoire et les conseils ne prononcent son nom qu'avec dédain, depuis que l'opinion, qui fut libre un moment, a jeté dans les égouts son cadavre et sa mémoire. Mais quels ont été les panégyristes, non pas seulement de Marat, mais de son ombre, quand son ombre même régnait encore? Qui proclama pour lui ce qu'on appelle une *apothéose?* des *philosophes* qui le détestent, et qui ont manifesté cette haine dès qu'ils l'ont pu sans danger. Qui se chargea d'un rapport emphatique pour exhumer les cendres de Mirabeau et consacrer celles de Marat? ah! c'est bien un *philosophe*, très jaloux et très digne de ce titre, qui ne fait pas une phrase contre la raison sans attester la *philosophie*, qui ne propose des décrets de proscription qu'en invoquant l'*humanité*, des actes de tyrannie qu'en célébrant la *liberté*, en un mot, un des coryphées de la secte révolutionnaire. Et que disait-il pour rayer Mirabeau de la liste des dieux de la révolution, et lui substituer Marat? *que les talens ne suffisaient pas, et qu'il n'y avait point de patriotisme sans vertu et sans moralité;* et tous les *philosophes* de la Convention, dignement entourés d'une chaîne de rubans tricolores, ont escorté jus-

qu'à leur *Panthéon* le cadavre impur du plus impur des mortels, porté, comme Voltaire, (ô Providence !) sur un char triomphal attelé de douze chevaux blancs, au milieu des chansons religieusement civiques, qui racontaient *la vertu et la moralité de Marat!* Et maintenant, à ce concert de louanges, opposez le concert de malédictions qu'ils ont bientôt vomies après contre leur dieu et leur complice, et dites avec le monde entier : voilà donc *la vertu et la moralité des philosophes;* voilà la *vérité* dont ils sont, nous disent-ils, *les apôtres et les martyrs !* Entendez-les aujourd'hui se disculper : *nous avons eu peur :* c'est à quoi se réduisent toutes leurs apologies. Infâmes ! *la vérité* a-t-elle peur ? hélas ! oui : mais c'est la vôtre ; c'est celle de l'homme, faible et incertaine comme lui, et aussi timide que le mensonge, parce qu'elle est souvent la même chose. Qu'est-ce en effet que *votre vérité*, prononçant entre Mirabeau et Marat, soit alors, soit aujourd'hui ; sinon le mensonge repoussant tel degré de perversité dans l'un, et honorant tel degré de perversité dans l'autre ? Insensés ! il n'y a qu'une vérité, celle de Dieu et de sa loi ; et celle-là ne compose point avec ses ennemis, et ne se cache pas

devant le danger. La vôtre se concilie parfaitement avec tous les genres d'hypocrisie et de lâcheté ; l'autre inspire tous les genres de courage, et tous ont éclaté dans ces martyrs que vous insultez parce que vous n'êtes pas plus capables de les apprécier que de les imiter.

Quel tableau que celui de leurs combats et celui de leurs victoires! Si l'éloquence chrétienne l'a souvent tracé, il n'avait pas besoin de ses couleurs ; c'est elle qui se plaisait à montrer les merveilles de Dieu, et des exemples à l'homme. Ce n'est pas dans les panégyriques qu'ils sont le plus grands, c'est dans le simple récit original et authentique, dans les registres des proconsuls et des gouverneurs, monumens qu'aucune incrédulité ne peut attaquer, et qui se justifieraient d'eux-mêmes par cela seul que le mensonge ne parle pas ainsi. Quelle inconcevable uniformité de caractère dans cette foule d'athlètes, tous rendant les mêmes combats, et combattant avec les mêmes armes, pendant la durée de trois siècles ! Leur langage, leur fermeté sont tellement les mêmes, qu'en lisant ces milliers de rapports juridiques vous croiriez lire l'histoire d'un seul homme, s'il était donné à l'homme d'agir et de parler ainsi au-

trement que par l'esprit de Dieu ; et si tous les martyrs se ressemblent, c'est que l'esprit de Dieu ne change pas. On a vu des hommes résister aux tourmens, braver leurs vainqueurs, et insulter leurs bourreaux ; et nous connaissons, sans qu'on se donne la peine de nous les objecter, les chansons du sauvage qui se glorifie en souffrant d'avoir fait souffrir davantage ses ennemis ; orgueil ou fureur, force de l'homme. Et j'ai répondu, Il était juste que le Tout-Puissant fît reconnaître à d'autres traits ceux qui étaient à lui : le premier et le plus frappant, c'est cette patience calme et douce, sans colère et sans jactance, soutenue seulement par cette charité divine, qui sans cesse rendait grâces à Jésus-Christ de souffrir pour lui et comme lui, et bénissait comme lui ses bourreaux. Jésus-Christ ! c'était le nom qu'ils ne cessaient de prononcer ; c'était toujours de lui qu'ils attendaient toute leur force, quand on étalait à leurs yeux les instrumens de torture. Ce n'était jamais leur propre courage dont ils menaçaient les persécuteurs ; c'était par Jesus-Christ seul qu'ils se promettaient de triompher. On n'entendait sortir de leur bouche ni plaintes, ni imprécations, ni gémissemens ; leur visage

n'était ni altéré par la douleur, ni enflammé par la menace. Une sérénité vraiment céleste rayonnait sur leur front et dans leurs yeux. Les spectateurs pleuraient d'attendrissement, et les juges frémissaient de rage, et les martyrs regardant le ciel, et répétant les saintes prières, ne semblaient ni ressentir les tourmens, ni prendre part à ce qui se passait autour d'eux. Quoi donc! leurs membres étaient-ils impassibles? et cette espèce de miracle n'affaiblirait-il pas celui de leur constance? Dieu seul sait la mesure de ses dons et celle des forces humaines. Celles-ci très certainement sont par elles-mêmes fort au-dessous de ce qu'on voyait dans les martyrs, d'après l'invariable multitude des témoignages. La cruauté et la durée des tortures font frémir les sens et l'imagination, et si la nature seule eût pu les surmonter, c'eût été du moins en manifestant sa faiblesse par la pâleur du visage, le renversement des traits et les cris d'angoisse, symptômes qui accusent au moins l'agonie du corps, même quand l'âme ne se rend pas. Mais rien de pareil n'a jamais paru dans les martyrs; et il ne nous est point donné de savoir ni même de comprendre jusqu'à quel point le Maître de tout, émoussait en

eux les aiguillons des déchirantes douleurs, ni comment il enlevait leur âme jusqu'à lui, tandis que leur corps était livré aux tyrans de la terre. Ce qui est sûr et incontestable, c'est que l'effet même des scènes sanglantes prouve la fidélité des peintures; car il est de fait que ce sont ces spectacles extraordinaires qui produisaient une foule de prosélytes, et qui devaient et pouvaient seuls les produire. Rien n'était plus commun que de voir sur-le-champ de nouveaux chrétiens se présenter au martyre, et souvent même les juges et les bourreaux étaient les premiers convertis. C'était d'abord sans doute la première conquête que Dieu accordait à ses généreux soldats, et le premier fruit de sa grâce appelée par leurs prières: mais lors même qu'il opère ce qui est au-dessus de la nature morale, il se sert souvent de moyens qui ne la contredisent pas, et qui sont d'accord avec elle; c'est ce qui se verra de plus en plus dans la théorie des miracles, à mesure que nous l'examinerons. Or, si les martyrs n'avaient eu que la force de mourir pour leur foi, et que d'ailleurs ils eussent paru dans les souffrances aussi faibles que les autres hommes, il n'était guère naturel qu'on s'em-

pressât de suivre leur exemple. Mais lorsqu'au milieu des plus épouvantables tortures, ils ne paraissaient pas même s'apercevoir de ce que les autres ne peuvent pas même regarder, on entendait dans l'âme des spectateurs ce cri qui fait les chrétiens : « Certes, le Dieu des chré-»tiens est le Tout-Puissant ; et qui donc est »semblable à lui ? » Alors les païens lui rendaient grâces, comme les Juifs convertis par les miracles de Jésus-Christ, *de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.* C'était aussi l'époque où il se plaisait à les prodiguer ; parce que c'était lui qui les avait promis comme les fondemens de son église naissante, figurée par les prodiges de la vocation de l'ancien Israël. Il est, dans les deux lois, le Dieu qui *seul opère les grandes merveilles.* La mort des martyrs en était toujours environnée : mille fois on les vit sortir tout déchirés des mains des bourreaux, et le lendemain sortir de la prison guéris de leurs plaies ; mille fois on vit les flammes et les bêtes féroces les respecter au lieu de les dévorer. Mais quand le Très-Haut avait assez fait voir à ses ennemis qu'il se jouait de leur impuissance, il faisait voir aussi à ses serviteurs qu'il ne voulait pas les priver de leur

triomphe, et il permettait à la mort de rentrer dans ses droits, pour ne pas retarder l'immortalité de ses martyrs.

Que pouvaient penser les païens quand ils voyaient les fidèles, loin d'être effrayés de ces horribles exécutions, s'empresser publiquement de recueillir les restes de ces victimes sacrées, rechercher avec avidité tout ce qui leur avait appartenu ; se disputer leurs vêtemens ensanglantés et tremper les leur dans ce sang devenu précieux, et les tombeaux des martyrs devenir aussitôt le théâtre des prodiges et l'autel des prières et des sacrifices? Que pouvaient-ils penser, lorsque pendant *trois cents ans*, parmi tant d'hommes si puissamment armés pour ne rien craindre, jamais on n'en vit un seul faire le plus léger effort contre une autorité oppressive, un seul qui fût compromis ou cité dans ces factions qui partageaient l'empire, en sorte que dans le temps même où ils étaient parvenus à remplir les villes et les campagnes, les cours et les armées, au milieu de toutes ces ambitions rivales qui faisaient couler tant de sang pour posséder la terre, il n'y en avait qu'une qui n'aspirât qu'à verser le sien pour posséder le ciel, et c'était celle des chrétiens?

Qu'on cherche celle-là dans les annales du monde, et le monde qui ne l'a vue qu'une fois, l'a vue pendant *trois siècles*. Ce miracle-là n'est ni contesté ni contestable, et il vaut bien tous les autres. Il n'y en a qu'un qui serait aussi grand, ce serait celui que supposent nos adversaires, que tout ce que je viens d'exposer de l'établissement du christianisme, se fût passé sans qu'il y eût rien que de *naturel* et dans le dévouement des martyrs, et dans la conversion des peuples. Il y a seulement cette différence que, dans le fait réel et convenu, tout est expliqué et explicable par les moyens surnaturels, et que tout est absolument inexplicable par les moyens humains. J'avoue que le bon sens ne saurait balancer entre un fait où il y a connexion évidente, et une hypothèse d'une évidente absurdité, mais les incrédules sont bien les maîtres de choisir.

DIVINITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE PROUVÉE PAR SES TRIOMPHES SUR LA PHILOSOPHIE MODERNE.

La génération présente est témoin de l'un des plus grands spectacles qui jamais ait oc- M. de Maistre. Considérations sur la France.

cupé l'œil humain : c'est le combat à outrance du christianisme et du philosophisme. La lice est ouverte, les deux ennemis sont aux prises, et l'univers regarde.

On voit, comme dans Homère, le père des dieux et des hommes soulevant les balances qui pèsent les deux grands intérêts ; bientôt l'un des bassins va descendre.

Pour l'homme prévenu, et dont le cœur surtout a convaincu la tête, les événemens ne prouvent rien, le parti étant pris irrévocablement en oui ou en non, l'observation et le raisonnement sont également inutiles.

Mais vous tous, hommes de bonne foi, qui niez ou qui doutez, peut-être que cette grande époque du christianisme fixera vos irrésolutions. Depuis dix-huit siècles il règne sur une grande partie du monde, et particulièrement sur la portion la plus éclairée du globe. Cette religion ne s'arrête pas même à cette époque antique ; arrivée à son fondateur, elle se noue à un autre ordre de choses, à une religion typique qui l'a précédée. L'une ne peut être vraie sans que l'autre le soit ; l'une se vante de promettre ce que l'autre se vante de tenir ; en sorte que celle-ci, par un enchaînement qui est

un fait visible, remonte à l'origine du monde.

Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Il n'y a pas d'exemple d'une telle durée; et, à s'en tenir même au christianisme, aucune institution dans l'univers ne peut lui être opposée. C'est pour chicaner qu'on lui compare d'autres religions; plusieurs caractères frappans excluent toute comparaison : ce n'est pas ici le lieu de les détailler; un mot seulement, et c'est assez. Qu'on nous montre une autre religion fondée sur des faits miraculeux et révélant des dogmes incompréhensibles, crue pendant dix-huit siècles par une grande partie du genre humain, et défendue d'âge en âge par les premiers hommes du temps, depuis Origène jusqu'à Pascal, malgré les derniers efforts d'une secte ennemie qui n'a cessé de rugir depuis Celse jusqu'à Condorcet.

Chose admirable! Lorsqu'on réfléchit sur cette grande institution, l'hypothèse la plus naturelle, celle que toutes les vraisemblances environnent, c'est celle d'un établissement divin. Si l'œuvre est humaine, il n'y a plus moyen d'en expliquer le succès : en excluant le prodige, on le ramène.

Toutes les nations, dit-on, ont pris du cuivre pour de l'or. Fort bien; mais ce cuivre a-t-il été dix-huit siècles soumis à notre chimie observatrice? ou, s'il a subi cette épreuve, s'en est-il tiré à son honneur? Newton croyait à l'incarnation; mais Platon, je pense, croyait peu à la naissance merveilleuse de Bacchus.

Le christianisme a été prêché par des ignorans et cru par des savans, et c'est en quoi il ne ressemble à rien de connu.

De plus, il s'est tiré de toutes les épreuves. On dit que la persécution est un vent qui nourrit et propage la flamme du fanatisme. Soit: Dioclétien favorisa le christianisme; mais, dans cette supposition, Constantin devait l'étouffer, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Il a résisté à tout, à la paix, à la guerre, aux échafauds, aux triomphes, aux poignards, aux délices, à l'orgueil, à l'humiliation, à la pauvreté, à l'opulence, à la nuit du moyen âge et au grand jour des siècles de Léon X et de Louis XIV. Un empereur tout-puissant et maître de la plus grande partie du monde connu, épuisa jadis contre lui toutes les ressources de son génie; il n'oublia rien pour relever les dogmes anciens; il les associa habilement aux idées pla-

toniques qui étaient à la mode. Cachant la rage qui l'animait sous le masque d'une tolérance purement extérieure, il employa contre le culte ennemi les armes auxquelles nul ouvrage humain n'a résisté, il le livra au ridicule; il appauvrit le sacerdoce pour le faire mépriser; il le priva de tous les appuis que l'homme peut donner à ses œuvres : diffamations, cabales, injustice, oppression, ridicule, force et adresse, tout fut inutile; le *Galiléen* l'emporta sur Julien le *philosophe*.

Aujourd'hui enfin l'expérience se répète avec des circonstances encore plus favorables; rien n'y manque de tout ce qui peut la rendre décisive. Soyez donc bien attentifs, vous tous que l'histoire n'a point assez instruits. Vous disiez que le sceptre soutenait la tiare; eh bien! il n'y a plus de sceptre dans la grande arène, il est brisé, et les morceaux sont jetés dans la boue. Vous ne saviez pas jusqu'à quel point l'influence d'un sacerdoce riche et puissant pouvait soutenir les dogmes qu'il prêchait; je ne crois pas trop qu'il y ait une puissance de faire croire; mais passons : il n'y a plus de prêtres; on les a chassés, égorgés, avilis; on les a dépouillés, et ceux qui ont échappé à la

guillotine, aux bûchers, aux poignards, aux fusillades, aux noyades, à la déportation, reçoivent aujourd'hui l'aumône qu'ils donnaient jadis. Vous craigniez la force de la coutume, l'ascendant de l'autorité, les illusions de l'imagination : il n'y a plus rien de tout cela ; il n'y a plus de coutume, il n'y a plus de maître ; l'esprit de chaque homme est à lui. La philosophie ayant rongé le ciment qui unissait les hommes, il n'y a plus d'agrégations morales. L'autorité civile, favorisant de toutes ses forces le renversement du système ancien, donne aux ennemis du christianisme tout l'appui qu'elle lui accordait jadis : l'esprit humain prend toutes les formes imaginables pour combattre l'ancienne religion nationale. Ces efforts sont applaudis et payés, et les efforts contraires sont des crimes. Vous n'avez plus rien à craindre de l'enchantement des yeux, qui sont toujours les premiers trompés ; un appareil pompeux, de vaines cérémonies n'en imposent plus à des hommes devant lesquels on se joue de tout depuis sept ans. Les temples sont fermés, ou ne s'ouvrent qu'aux délibérations bruyantes et aux bacchanales d'un peuple effréné. Les autels sont renversés ; on a promené dans les rues des

animaux immondes sous les vêtemens des pontifes; les coupes sacrées ont servi à d'abominables orgies, et sur ces autels que la foi antique environna de chérubins éblouis, on a fait monter des prostituées nues. Le philosophisme n'a donc plus de plaintes à faire; toutes les chances humaines sont en sa faveur: on fait tout pour lui, et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César: *Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu.* Mais enfin il aura vaincu: il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux; si l'Hercule chrétien, fort de sa seule force, soulève le fils de la terre, et l'étouffe dans ses bras, Français! faites place au roi très-chrétien, portez-le vous-même sur son trône antique; relevez son oriflamme, et que son or, voyageant encore d'un pôle à l'autre, porte de toutes parts la devise triomphale: LE CHRIST COMMANDE, IL RÈGNE, IL EST VAINQUEUR!

ÉGLISE.

Fénelor.

Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne.

Jetons les yeux sur l'Église, c'est-à-dire sur *cette société visible des enfans de Dieu*, qui a été conservée dans tous les temps : c'est le royaume qui n'aura point de fin. Toutes les autres puissances s'élèvent et tombent; après avoir étonné le monde, elle disparaissent.

L'Eglise seule, malgré les scandales du dehors et les tempêtes du dedans, demeure immortelle.

Pour vaincre, elle ne fait que souffrir; et elle n'a point d'autres armes que la croix de son époux.... De quoi l'Église a-t-elle besoin ici-bas? il ne lui faut que la grâce de son époux pour lui enfanter des élus; leur sang même est une semence qui les multiplie. Pourquoi mendierait-elle un secours humain, elle qui se contente d'obéir, de souffrir, de mourir, son règne, qui est celui de son époux, n'étant point de ce monde, et tous ses biens étant au-delà de la vie?

Mais tournons nos regards vers l'Église de Rome païenne : cette Babylone enivrée du sang

des martyrs s'efforce de détruire, l'Église demeure libre dans les chaînes, et invincible au milieu des tourmens ; Dieu laisse ruisseler, pendant trois cents ans, le sang de ses enfans bien-aimés. Pourquoi croyez-vous qu'il le fasse ? c'est pour convaincre le monde entier, par une si longue et si terrible expérience, que l'Église, comme suspendue entre le ciel et la terre, n'a besoin que de la main invisible dont elle est soutenue : jamais elle ne fut si libre, si florissante, si féconde.

Que sont devenus ces Romains qui la persécutaient ? Ce peuple, qui se vantait d'être *le peuple roi*, a été livré aux nations barbares ; cet empire qui se flattait d'être éternel est tombé ! Rome est ensevelie dans ses ruines avec ses faux dieux ; il n'en reste plus de mémoire que par une autre Rome sortie de ses cendres, qui, étant pure et sainte, est devenue à jamais le centre du royaume de Jésus-Christ : mais comment est-ce que l'Église a vaincu cette Rome victorieuse de l'univers ? Ecoutons l'Apôtre : *Ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes ; ce qui est faible en Dieu est plus fort qu'eux. Voyez, mes frères, votre vocation ; car il n'y a point parmi vous beaucoup de sages selon la chair,*

ni beaucoup d'hommes puissans, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, et il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort : il a choisi ce qui est bas et méprisable, et même ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant lui. Qu'on ne nous vante donc plus une sagesse convaincue de folie ; qu'on ne nous parle plus que d'une faiblesse simple et humble qui peut tout en Dieu seul ; qu'on ne nous parle plus que de la folie de la croix. La jalousie de Dieu allait jusqu'à sembler exclure de l'Église pendant ces siècles d'épreuves, tout ce qui aurait paru un secours humain : Dieu, impénétrable dans ses conseils, voulait renverser tout ordre naturel. De là vient que Tertullien a paru douter si les Césars pouvaient devenir chrétiens. Combien coûta-t-il de sang et de tourmens aux fidèles pour montrer que l'Église ne tient à rien ici-bas ! *Elle ne possède pour elle-même,* dit saint Ambroise, *que la seule foi.* C'est cette foi qui vainquit le monde.

LA RÈGLE SURE DE LA FOI N'EST QUE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Tous les hommes, et surtout les ignorans, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré ? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible pour leur épargner cette recherche impossible, et pour les garantir de s'y tromper.

Fénelon
Lettres sur la Religion.

L'homme ignorant, qui connaît la bonté de Dieu, et qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il ? Toutes les sociétés séparées de l'Église catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Écritures, et de lui faire voir que l'Écriture contredit cette ancienne

Église. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire pour écouter ces sectes, serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Église quelles ont abandonnée. Or, quelle est la femme de village, quel est l'artisan qui puisse dire, sans une ridicule et scandaleuse présomption, Je vais examiner si l'ancienne Église a bien ou mal interprété le texte des Écritures ?

Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux, et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez ; la seule ancienne Église lui dit: Ne raisonnez, ne décidez point; contentez-vous d'être docile et humble; Dieu m'a promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu ?

Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la mai-

son. Il s'adresse à cinq hommes, qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance ; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez, lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider ; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Église qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui ; laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras.

Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Église. Les yeux fermés,

il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge, sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable.

Au lieu des livres et des raisonnemens, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible.

Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savans mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorans; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant de besoin que le peuple le plus simple, d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité supérieure à tout

raisonnement, où la trouverons-nous? Elle ne peut être dans aucune des sectes qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes. et qu'en les faisant juges de l'Écriture au-dessus de l'Église. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Église qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance, et que de ne vouloir pas tenter l'impossible? Rejetez une discussion visiblement impossible, et une présomption ridicule, vous voilà catholique.

Je comprends bien, monsieur, qu'on fera contre ces trois vérités des objections innombrables; mais n'en fait-on pas pour nous réduire à douter de l'existence des corps et pour disputer la certitude des choses que nous voyons, que nous entendons, et que nous touchons à toute heure, comme si notre vie entière n'était que l'illusion d'un mensonge? J'ose assurer qu'on trouvera dans les trois principes que je viens d'établir, de quoi dissiper toutes les objections, en peu de mots, et sans aucune discussion subtile.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EST LA SEULE VÉRITABLE ÉGLISE.

Bossuet. Ire instruction sur les promesses de l'Église.

« Toute puissance m'est donnée dans le ciel » et sur la terre. Allez donc ; enseignez les na» tions, les baptisant au nom du Père et du Fils » et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder » toutes les choses que je vous ai commandées. » Et voilà, je suis avec vous tous les jours jus» qu'à la consommation des siècles (1). » Ces paroles de Jésus-Christ n'ont pas besoin de commentaire. Ce qu'il dit est grand et incroyable, qu'une société d'hommes doive avoir une immuable durée, et qu'il y ait sous le soleil quelque chose qui ne change pas ; mais il donne aussi à sa parole cet immuable fondement : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre :* allez donc, sur cette assurance où je vous envoie aujourd'hui, et portez-y, par l'autorité que je vous en donne, le témoignage de mes vérités : vous ne demeurerez pas sans

(1) Saint Matth. 28.

fruit : vous enseignerez, vous baptiserez, vous établirez des Églises par tout l'univers.

Cette Église, clairement rangée sous le même gouvernement, c'est-à-dire sous l'autorité des mêmes pasteurs, sous la prédication et sous la profession de la même foi, et sous l'administration des mêmes sacremens, reçoit par ces trois moyens les caractères les plus sensibles dont on la put revêtir. Qu'elle est belle cette Église avec les trois marques de sa visibilité!

Mais peut-être que cette promesse, *je suis avec vous*, souffrira de l'interruption? Non; Jésus-Christ n'oublie rien : *Je suis avec vous tous les jours*. Quelle discontinuation y a-t-il à craindre avec des paroles si claires? Enfin, de peur qu'on ne croie qu'un secours si présent et si efficace ne soit promis que pour un temps, *Je suis*, dit-il, *avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles*. Ce n'est pas seulement avec ceux avec qui je parlais alors que je dois être, c'est-à-dire avec mes apôtres; le cours de leur vie est borné, mais aussi ma promesse va plus loin, et je les vois dans leurs successeurs. C'est dans leurs successeurs que je leur ai dit, *je suis avec vous*. Ils laisseront après eux des héritiers; ils ne cesseront de se substituer des successeurs

les uns aux autres, et cette race ne finira jamais.

Mais, dira-t-on, pourquoi vous restreignez-vous à dire que les erreurs seront toujours exterminées dans l'Église; et que n'assurez-vous aussi qu'il n'y aura jamais de vices? Jésus-Christ est également puissant pour opérer l'un et l'autre. Il est vrai; mais il faut savoir ce qu'il a promis. Loin de promettre qu'il n'y aurait que des saints dans son Église, il a prédit au contraire « qu'il y aurait des scandales dans son » royaume et de l'ivraie dans son champ, et » même qu'elle y croîtrait mêlée avec le bon » grain jusqu'à la moisson. » On sait les autres paroles, et les poissons de toutes les sortes, pris dans les filets avec une telle multitude, que la nacelle où ils pêchaient en était presque submergée, mais sans empêcher néanmoins qu'elle n'arrivât heureusement au rivage. C'est là une des merveilles de la durée de l'Église, que le grand nombre de ceux qui la chargent n'empêchera pas qu'elle ne subsiste toujours. Ainsi on verra toujours des scandales dans le sein même de l'Église, et le soin de les réprimer fera éternellement une partie de son travail; mais pour ce qui est des erreurs et des hérésies, elles en seront exterminées. Jésus-Christ ne

parle que de la durée de la prédication et des sacremens : Allez, enseignez, baptisez; et je suis toujours avec vous, enseignant et baptisant comme on a vu. Cependant la prédication produira son fruit; l'Église aura toujours des saints, et la charité n'y mourra jamais.

De là suivent ces deux vérités, qui sont deux dogmes certains de notre foi : l'une, qu'il ne faut pas craindre que la succession des apôtres, tant que Jésus-Christ sera avec elle (et il y sera toujours sans la moindre interruption, comme on a vu), enseigne jamais l'erreur, ou perde les sacremens ; car il faut juger des autres par le baptême qui en est l'entrée et le fondement. La seconde, qu'il n'est permis en aucun instant de se retirer de cette succession apostolique ; puisque ce serait se séparer de Jésus-Christ, qui nous assure qu'il est toujours avec elle. Voilà deux dogmes et deux fondemens très certains de notre foi, et qu'aussi le Fils de Dieu nous a proposés en termes exprès, et par des paroles qui ne pouvaient être plus claires. Il est le seul qui construit sur la terre un édifice immortel, contre lequel il promet aussi ailleurs que l'*enfer ne prévaudra pas :* et en assurant à ses apôtres d'être tous les jours avec leurs successeurs,

comme avec eux-mêmes, *jusqu'à la fin du monde*, il ne laisse à ceux qui seront tentés de sortir de cette suite sacrée, aucun endroit où ils puissent trouver un légitime commencement de leur secte, ni placer une interruption, quand elle ne serait que d'un jour ou d'un moment.... L'illusion est toujours aisée à reconnaître et à dissiper. Il n'y a qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine; on trouvera toujours aisément et sans aucun doute le temps précis de l'interruption; le temps de la rupture demeurera, pour ainsi dire, toujours sanglant; et ce caractère de nouveauté, que toutes les sectes séparées porteront éternellement sur le front, sans que cette empreinte se puisse effacer, les rendra toujours reconnaissables...... De là, il n'est pas besoin d'aller plus loin: comme le sceau de la vraie Église est qu'on ne peut lui marquer son commencement par aucun fait positif, qu'en revenant aux apôtres, à saint Pierre et à Jésus-Christ, ni faire sur ce sujet autre chose que des discours en l'air, ainsi le caractère infaillible et ineffable de toutes les sectes, sans en excepter une seule, depuis que l'Église est Église, c'est qu'on leur marquera toujours leur commencement et le point

d'interruption, par une date si précise, qu'elles ne pourront elles-mêmes le désavouer. Ainsi, elles se flatteront en vain d'une durée éternelle : nulle secte, quelle qu'elle soit, n'aura cette perpétuelle continuité, ni ne pourra remonter sans interruption jusqu'à Jésus-Christ; mais ce qui ne commence point par cet endroit, ne se peut rien promettre de durable. Les hérésies ne seront jamais de ces fleuves continus, dont l'origine féconde et inépuisable leur fournira toujours des eaux; elles ne sont, dit saint Augustin, que des torrens qui passent, qui viennent comme d'eux-mêmes, et se dessèchent comme ils sont venus. La seule Église catholique, dont l'état remonte jusqu'à Jésus-Christ, recevra le caractère d'immortalité que lui seul peut donner.

Par cette sainte doctrine, toute question dans l'Église se réduit toujours contre tous les hérétiques à un fait précis et notoire : *Que croyait-on quand vous êtes venus?* Il n'y eut jamais d'hérésie qui n'ait trouvé l'Église actuellement en possession de la doctrine contraire. C'est un fait constant, public, universel et sans exception. Ainsi, la décision a été aisée; il n'y a qu'à voir en quelle foi on était quand les héré-

tiques ont paru ; en quelle foi ils avaient été élevés eux-mêmes dans l'Église, et à prononcer leur condamnation sur ce fait qui ne pouvait être caché ni douteux. Demandez à Luther lui-même comment, par exemple, il disait la messe avant qu'il se prétendît plus illuminé : il vous répondra qu'il la disait comme on la disait, comme on la dit encore dans l'Église catholique, et la disait dans la foi commune de toute l'Église. Voilà sa condamnation prononcée par sa propre bouche : s'il s'est cru contraint à changer ce qu'il a trouvé établi, c'est là son crime et son attentat, qu'il a voulu appeler nouvelle lumière. Il en est de même des autres errans dans tous les autres articles. Ils ont tous voulu, non pas éclaircir ce que l'Église savait, mais savoir autre chose qu'elle ; il n'y a point à hésiter sur la décision........ Si le monde avait noté ceux qui sont sortis de la ligne de la succession, il faut avouer qu'il n'y aurait eu ni schisme ni hérésie; donc la source de tout le mal sera éternellement qu'il y a eu et qu'il y aura des esprits superbes, qui veulent se faire un nom, qui adorent les inventions de leurs esprits, qui se séparent eux-mêmes.

DE LA TOLÉRANCE.

La tolérance est absolue ou conditionnelle et en quelque sorte provisoire : absolue, elle est synonyme d'*indifférence;* et c'est celle que les philosophes du dix-huitième siècle ont voulu établir, et la seule que l'on combattra dans cet article. La tolérance provisoire ou conditionnelle, signifie *support;* c'est celle que la sagesse conseille et que la religion prescrit : elle consiste à attendre le moment favorable au triomphe pacifique de la vérité, et à supporter l'erreur tant qu'on ne pourrait la détruire sans s'exposer à des maux plus grands que ceux que l'on veut empêcher. M. de Bonald.

La tolérance absolue, comme l'ont entendue nos sophistes, ne conviendrait qu'à ce qui ne serait ni vrai ni faux, à ce qui serait indifférent en soi; or, je ne crains pas d'avancer qu'il n'y a rien de ce genre, rien d'indifférent, ni dans la nature, ni dans les lois, ni dans les mœurs, ni dans les sciences et les arts, ni, à plus forte raison, dans la religion. L'homme

physique est soumis à un ordre de lois contre lesquelles la nature ne tolère pas l'infraction. Là, tout est déterminé, rien n'est indifférent. L'homme tombe, s'il manque aux lois de la gravité dans le mouvement qu'il donne à son corps ; il est écrasé sous les ruines de ses édifices, s'il les élève hors de la perpendiculaire; il ne recueille aucun fruit de ses labeurs, s'il sème ou s'il moissonne avec une autre disposition de saison que celle que la nature a prescrite pour la culture des terres ; il périt lui-même, s'il manque aux lois de la tempérance sur les plaisirs et même sur les besoins.

Les lois humaines ne sont que des déclarations publiques d'intolérance ; et soit qu'elles prescrivent ou qu'elles défendent, elles ne laissent rien à nos caprices, et règlent toutes nos actions civiles sous des peines dont la plus légère est la nullité des actes que nous faisons sans les consulter. Leur importune prévoyance s'étend même jusque sur nos dernières intentions, qu'elles ne respectent qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs volontés; et après avoir vécu sous leur domination, il faut, pour ainsi dire, mourir dans leur intolérance. Les mœurs sont encore moins tolérantes que les lois, et

ce que les lois ne sauraient atteindre, les mœurs le soumettent à leur juridiction. Elles ne punissent pas, il est vrai, par des supplices, mais elles flétrissent par le blâme; elles frappent de ridicule tout ce qui s'écarte de ce qu'elles ont réglé comme honnête, décent, ou seulement convenable.

Les sciences sont ce qu'il y a au monde de moins tolérant. Que sont les livres et les chaires d'instruction, que des cours publics d'intolérance; les sciences ont leur tribunal et leurs juges à la fois dénonciateurs et parties, pas toujours *pairs* de l'accusé, qui prononcent souvent sans l'entendre et quelquefois sans l'écouter. La critique ne *tolère* pas un principe hasardé, une conséquence mal déduite, une démonstration vicieuse, une citation inexacte, une fausse date, un fait controuvé.

Les arts eux-mêmes, ces délassemens de l'esprit, ou ces occupations de l'oisiveté, sont-ils autre chose qu'un champ de bataille où l'intolérance du bon goût combat sans cesse contre un goût faux ou corrompu? C'est surtout dans le jugement des ouvrages dramatiques que la critique se montre avec toute son intolérance. C'est au théâtre, trop souvent théâtre de ses

angoisses et de ses douleurs, qu'un auteur comparaît en personne, comme un prévenu, pour être jugé, portes ouvertes, et si, à la faveur de circonstances heureuses ou de manœuvres adroites, il parvient à endormir la sévérité des spectateurs sur une production médiocre, et à en arracher quelques applaudissemens, bientôt revenu à son intolérance ordinaire, le public lui fait expier un succès surpris, et punit, par un éternel oubli, une satisfaction de quelques instans.

Et, cependant, quoi de plus indifférent en apparence à la société, qu'un mauvais drame, ou quelques erreurs grammaticales ou littéraires ? Et si l'on pouvait attendre des hommes quelque tolérance, ne devraient-ils pas réserver toute leur sévérité pour les écrits dangereux et respecter toute production innocente, quoique faible, comme une confidence que l'auteur leur a faite de la médiocrité de ses talens, ou comme un malheur dont le désir de plaire au public est, après tout, la première cause?

Et remarquez que les écrivains qui ont le plus hautement réclamé la tolérance sur toute autre matière, sont précisément ceux qui ont porté le plus loin l'intolérance littéraire. La critique,

entre les mains de Voltaire, n'a pas toujours fait grâce aux plus beaux génies du siècle précédent, et trop souvent elle a pris envers les contemporains le caractère du libelle diffamatoire, et jusqu'au ton outrageant et grossier de la plus vile populace. Et n'est-ce pas cet écrivain et les autres de son école qui ont répandu le goût et donné des modèles de ce persiflage amer qui effleure le vice, qui déconcerte la vertu et ne prouve au fond qu'une égale indifférence pour la vertu et pour le vice?

Il faut le dire, cette intolérance que nous exerçons les uns contre les autres sur nos opinions, sur nos actions, sur nos productions, et qui est la source de tant de jugemens faux ou téméraires, de tant de haines et de discordes, cette intolérance vient d'un principe naturel à l'homme; et même l'on peut dire qu'elle est dans l'ordre. C'est parce que la perfection est l'état naturel à l'homme, l'état qui lui est *ordonné*, que l'homme est et même doit être intolérant de tout ce qui s'écarte, dans tous les genres, du vrai, du beau et du bon qu'il conçoit ou qu'il imagine.

Il est intolérant en tout, parce qu'en tout il y a vrai et faux, bien et mal, ordre et désor-

dre : bien et mal moral ; bien et mal philosophique ; bien et mal politique ; bien et mal littéraire, oratoire, poétique, etc. ; bien et mal dans les lois comme dans les arts, dans les mœurs comme dans les manières, dans les procédés comme dans les opinions, dans la spéculation comme dans la pratique. Plus l'homme connaît de vérités, mieux il sent le beau et le bon, et plus il est blessé de ce qui leur est opposé ; et Voltaire n'était plus intolérant qu'un autre en littérature que parce qu'il avait un sentiment plus vif des beautés littéraires, et le goût plus sûr et plus exercé sur ces matières. L'homme, il est vrai, rejette souvent comme faux ce qui est vrai, ou approuve comme vrai ce qui est faux ; il prend le bien pour le mal, et le mal pour le bien ; mais, même alors, il obéit encore au principe de perfection essentiel à l'être intelligent, et ne fait que se tromper sur l'application. Il erre par préoccupation de jugement, et jamais par détermination de la volonté.

Cependant ces mêmes hommes, si intolérans sur tout autre objet, réclamaient une tolérance absolue sur les opinions ou croyances religieuses. Ils supposent donc qu'il n'y a dans

la religion, considérée en général et dans toutes ses différences, ni vrai ni faux; ou que, s'il y a vrai ou faux, dans la religion comme en toute autre chose, l'homme n'a aucuns moyens de les distinguer ; ou qu'enfin, la religion, vraie ou fausse, est également indifférente pour l'homme. Aussi, c'est uniquement parce que la tolérance absolue ne peut, comme nous l'avons observé, s'appliquer qu'à ce qui est indifférent, que la tolérance philosophique de toutes les opinions religieuses a conduit l'Europe à une indifférence absolue de toutes les religions : état le pire de tous et le plus voisin de l'athéisme ; et il est à remarquer encore que cette tolérance absolue a passé dans la pratique des mœurs ; et que des déréglemens qui auraient autrefois provoqué la sévérité du pouvoir public ou domestique, ont été de nos jours tolérés avec une mollesse qui ressemble tout-à-fait à de l'indifférence.

La supposition que toutes les religions sont indifférentes n'est pas soutenable en bonne philosophie. Il n'y a pas plus de philosophie sans un premier principe, cause de tous les effets moraux et physiques, qu'il ne peut y avoir d'arithmétique sans une *unité* première, mère de

tous les nombres, ou de géométrie sans un premier *point* générateur des lignes, des surfaces et des solides. Et comment supposer qu'il n'y ait pas vrai et faux dans des religions opposées entre elles, mais qui pourtant sont partout le rapport vrai ou faux de Dieu à l'homme, et de l'homme à son semblable; la raison du pouvoir, la règle du devoir, la sanction des lois, la base de la société, lorsqu'il y a vrai et faux partout où les hommes portent leur raison ou leurs passions; vrai et faux en tout, même à l'*opéra*, et jusque dans les objets les plus frivoles de nos connaissances et de nos plaisirs? Mais, s'il y a vrai et faux, ordre et désordre dans les diverses religions considérées en général, peut-on supposer en bonne philosophie que l'Être, qui est l'intelligence et la vérité suprême, ait refusé aux hommes, êtres intelligens aussi, capables de connaître et de choisir, d'aimer ou de haïr, tout moyen de distinguer le vrai ou le faux dans les rapports qu'ils ont avec lui? Et à quelle fin leur aurait-il donné cette ardeur démesurée de connaître, et leur aurait-il permis de découvrir les rapports qu'ils ont même avec les choses insensibles? Et si l'homme peut distinguer le bien et le mal dans

les diverses religions, comment supposer qu'il puisse rester indifférent à la vérité et à l'erreur, lui qui ne doit rester indifférent sur rien, et chez qui l'indifférence est même le caractère le plus marqué de la stupidité? La question de la tolérance a presque toujours été présentée à l'aide d'un jeu de mots. On a réclamé la *liberté de penser ;* ce qui est un peu plus absurde que si l'on eût réclamé la liberté de la circulation du sang. En effet, le tyran le plus capricieux, comme le monarque le plus absolu, ne peuvent pas plus porter atteinte à l'une qu'à l'autre de ces libertés ; et Dieu lui-même, qui laisse les hommes penser de lui ce qui leur plaît, ne pourrait gêner *la liberté de penser* sans dénaturer l'homme et ôter à ses déterminations la liberté de mériter ou de démériter. Mais ce que les sophistes appelaient la liberté de penser, était la liberté de penser tout haut, c'est-à-dire de publier ses pensées par les discours ou par l'impression, et, par conséquent, de combattre les pensées des autres. Or, parler ou écrire sont des actions, et même les plus importantes de toutes dans une nation civilisée. La liberté de penser n'était donc que la liberté d'agir? Et comment exiger d'un gouver-

nement une tolérance absolue de la liberté d'agir, sans rendre inutiles tous les soins de l'administration pour maintenir la paix et le bon ordre, ou plutôt sans renverser de fond en comble la société?

Si la vérité n'est pas un être de raison, une opinion vraie doit être essentiellement intolérante des erreurs qui lui sont opposées; mais les sectateurs peuvent et doivent être tolérans avec d'autant plus de raison, qu'ils sont assurés que la vérité triomphera tôt ou tard.

Demander à des êtres intelligens, qui ne vivent pas seulement de pain, mais pour la recherche de la connaissance de la vérité, l'indifférence absolue sur des opinions, quelles qu'elles soient, c'est demander l'impossible; c'est prescrire le repos absolu à la matière qui n'existe que par le mouvement. Mais si la tolérance absolue, ou l'indifférence, est absurde et même coupable entre des opinions vraies ou fausses, et par là nécessairement exclusives les unes des autres, la tolérance conditionnelle ou le support mutuel doit exister entre des hommes qui professent de bonne foi des opinions différentes. Et ici il faut remarquer la

différence de la tolérance philosophique à la tolérance chrétienne.

Dans le chapitre VIII, qui termine le Contrat social, Jean-Jacques Rousseau, croyant sans doute qu'on établit une religion comme on établit une fabrique, veut que le souverain décrète une *religion civile*, qui, avec quelques dogmes positifs, *aura pour tout dogme négatif l'intolérance;* ce qui veut dire, sans doute, que toute intolérance en sera sévèrement exclue. Or, voici les effets de cette tolérance, *Sans pouvoir obliger personne à croire tous ces dogmes, le souverain pourra bannir de l'état quiconque ne les croira pas*, comme si les hommes et Dieu même pouvaient obliger quelqu'un à croire malgré lui, ou que des lois pénales ne fussent pas un moyen de contrainte; *il le bannira, non comme impie, mais comme insociable;* ce qui, je crois, est assez indifférent à un banni, et ne rend pas la peine plus légère; *que si quelqu'un, après avoir reconnu publiquement ces mêmes dogmes, se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit puni de mort* (1). Heureusement pour les faibles

(1) C'était sans doute en vertu de cette tolérance philosophique que Voltaire écrivait: «Ah! chiens de

humains, qui trop souvent ne croient pas ce qu'ils doivent croire, et plus souvent encore, après avoir connu et reconnu publiquement la vérité, se conduisent comme ne croyant pas, Jésus-Christ ne veut pas qu'on les bannisse de leur patrie, encore moins qu'on les tue; il réprime le zèle indiscret de ses disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur des villes criminelles; en enveloppant, à son ordinaire, les plus hautes vérités sous des expressions familières, comme il était lui-même la divine sagesse cachée sous les dehors de la faible humanité, il leur recommande *de laisser croître ensemble le bon grain et l'ivraie jusqu'au temps de la moisson.*

» chrétiens que je vous déteste! il faut faire la guerre et » mourir noblement sur un tas de bigots immolés à nos » pieds.—C'est bien dommage que les philosophes ne » soient ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez ri- » ches pour aller détruire par le fer et la flamme ces en- » nemis du genre humain.... Si j'avais cent mille hom- » mes je sais bien ce que je ferais, mais comme je ne les » ai pas, je communierai à Pâques, et vous m'appellerez » hypocrite tant que vous voudrez...» Lettre au comte d'Argental, 16 février 1761, etc. (*Note de l'éditeur.*)

BIENFAITS DU CHRISTIANISME.

Il se peut faire que la corruption de l'empire romain ait attiré du fond de leurs déserts les barbares qui, sans connaître la mission qu'ils avaient de détruire, s'étaient appelés par instinct *le fléau de Dieu*. Que fût devenu le monde, si la grande arche du christianisme n'eût sauvé le reste du genre humain de ce nouveau déluge? Quelle chance restait-il à la postérité? où les lumières se fussent-elles conservées?

M. de Châteaubriand. Génie du Christianisme.

Les prêtres du polythéisme ne formaient point un corps d'hommes titrés, hors en Perse et en Égypte; mais les mages et les prêtres égyptiens, qui d'ailleurs ne communiquaient point leurs sciences au vulgaire, n'existaient déjà plus en corps lors de l'invasion des barbares. Quant aux sectes philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, elles se renfermaient presque entièrement dans ces deux villes, et consistaient tout au plus en quelques centaines

de rhéteurs, qui eussent été égorgés avec le reste des citoyens. Point d'esprit de prosélytisme chez les anciens; aucune ardeur pour enseigner, point de retraite au désert pour y vivre avec Dieu, et pour y sauver les sciences. Quel pontife de Jupiter eût marché au-devant d'Attila pour l'arrêter? Quel lévite eût persuadé à un Alaric de retirer ses troupes de Rome?

Les barbares qui entraient dans l'empire, étaient déjà à demi chrétiens; mais voyons-les marcher sous la bannière sanglante du dieu de la Scandinavie ou des Tartares, ne rencontrant sur leur route, ni une force d'opinion religieuse qui les oblige à respecter quelque chose, ni un fonds de mœurs qui commence à se renouveler chez les Romains par le christianisme : n'en doutons point, ils eussent tout détruit; ce fut même le projet d'Alaric : *Je sens en moi*, disait ce roi barbare, *quelque chose qui me porte à brûler Rome*. C'est un homme monté sur des ruines, et qui paraît gigantesque...............

On peut juger de l'abîme où nous serions plongés aujourd'hui, si les barbares avaient surpris le monde sous le polythéisme, par l'état actuel des nations où le christianisme s'est éteint : nous serions tous des esclaves turcs,

ou quelque chose de pis encore; car le mahométisme a du moins un fonds de morale qu'il tient de la religion chrétienne, dont il n'est, après tout, qu'une secte très éloignée. Mais de même que le premier Ismaël fut ennemi de l'antique Jacob, le second est le persécuteur de la nouvelle. Il est donc très probable que, sans le christianisme, le naufrage de la société et des lumières eût été total; on ne peut calculer combien de siècles eussent été nécessaires au genre humain, pour sortir de l'ignorance et de la barbarie corrompue dans lesquelles il se fût trouvé enseveli. Il ne fallait rien moins qu'un corps immense de solitaires, répandus dans les trois parties du globe, et travaillant de concert à la même fin, pour conserver ces étincelles qui ont rallumé, chez les modernes, le flambeau des sciences.

Encore une fois, aucun ordre politique, philosophique ou religieux du paganisme n'eût pu rendre ce service inappréciable, au défaut de la religion chrétienne. Les écrits des anciens, se trouvant dispersés dans les monastères, échappèrent en partie aux ravages des Goths; enfin, le polythéisme n'était point, comme le christianisme, une espèce de religion lettrée,

si nous osons nous exprimer ainsi, parce qu'il ne joignait point, comme lui, la métaphysique et la morale aux dogmes religieux. La nécessité où les prêtres chrétiens se trouvèrent de publier eux-mêmes des livres, soit pour propager la foi, soit pour combattre l'hérésie, a puissamment servi à la conservation et à la renaissance des lumières. Dans toutes les hypothèses imaginables, on trouve toujours que l'Évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté les barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable. Les esclaves se fussent-ils soulevés? mais ils étaient aussi pervers que leurs maîtres; ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avaient la même religion, et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété, qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands,

en laissant aux petits ceux de la superstition. Le genre humain avait-il fait des progrès, parce que Néron ne croyait plus aux dieux du Capitole, et qu'il souillait par mépris les statues des dieux? Tacite prétend qu'il y avait encore des mœurs au fond des provinces; mais ces provinces commençaient à devenir chrétiennes, et nous raisonnons dans la supposition que le christianisme n'eût pas été connu, et que les barbares ne fussent pas sortis de leurs déserts. Quant aux armées romaines, qui vraisemblablement auraient démembré l'empire, les soldats en étaient aussi corrompus que le reste des citoyens, et l'eussent été davantage s'ils n'avaient été recrutés par les Goths et les Germains. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles, et un soulèvement général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errans sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples, pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore au-

jourd'hui? De même que le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale en convertissant les Barbares, et en recueillant les débris de la civilisation et des arts, de même il eût sauvé le monde romain de sa propre corruption, si ce monde n'eût point succombé sous des armes étrangères; une religion seule peut renouveler un peuple dans ses sources.

Déjà celle du Christ rétablissait toutes les bases morales. Les anciens admettaient l'infanticide, et la dissolution du lien du mariage, qui n'est, en effet, que le premier lien social; leur probité et leur justice étaient relatives à la patrie; elles ne passaient pas les limites de leur pays. Les peuples en corps avaient d'autres principes que le citoyen en particulier. La pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au rang des vertus. La classe la plus nombreuse était esclave; les sociétés flottaient éternellement entre l'anarchie populaire et le despotisme. Voilà les maux auxquels le christianisme apportait un remède certain, comme il l'a prouvé, en délivrant de ces maux les sociétés modernes. L'excès même des premières austérités des chrétiens était nécessaire : il fallait qu'il y eût des martyrs de la chasteté, quand il y avait

des prostitutions publiques; des pénitens couverts de cendre et de cilices, quand la loi autorisait les plus grands crimes contre les mœurs; des héros de la charité, quand il y avait des monstres de barbarie; enfin, pour arracher tout un peuple corrompu aux vils combats du cirque et de l'arène, il fallait que la religion eût, pour ainsi dire, ses athlètes et ses spectacles dans les déserts de la Thébaïde. Jésus-Christ peut donc, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel; son passage sur la terre est, même humainement parlant, le plus grand événement qui soit jamais arrivé chez les hommes, puisque c'est à partir de la prédication de l'Évangile, que la face du monde a été renouvelée.....

Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle; mais certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes, n'est rien moins que philosophique. L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande institution religieuse en qui la race humaine a été régénérée; alors toutes les petites objections, toutes les

chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui. De beaux traits de justice échappés à quelques peuples anciens, ne détruisent pas cette vérité et n'altèrent pas le fond des choses.

Le christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières : c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle, à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenait au berceau d'Israël. Au ciel elle n'a placé qu'un Dieu ; sur la terre elle a aboli l'esclavage. Quant à la morale évangélique, tout le monde convient de sa beauté ; plus elle sera connue et pratiquée, plus les hommes seront éclairés sur leur bonheur et leurs véritables intérêts.....

Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme se relevaient chez les peuples modernes, si, dans un ordre de société où la servitude est abolie, on allait adorer Mercure le

voleur, et Vénus la prostituée, c'en serait fait du genre humain.

Pendant trente siècles, l'homme, témoin des misères attachées à la condition humaine, n'avait pas même songé à venir au secours de ses frères souffrans. On ne trouve pas chez les anciens, l'ombre d'une institution en faveur des infortunés : la philosophie ni le paganisme ne séchèrent jamais une seule larme. Quoique la pitié soit dans la nature, et peut-être parce qu'elle est dans la nature, le raisonnement en éloigne. Sénèque l'appelle *le vice d'une âme faible. Ne te lamente point avec ceux qui pleurent :* c'est un des préceptes de Marc-Aurèle, et la doctrine commune des stoïciens. *Le sage*, dit Virgile, *ne compatit point à l'indigence : neque ille, aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.* Qu'il y a loin de ce froid égoïsme à la charité chrétienne ! Eh quoi ! l'homme est-il donc si sensible aux douleurs d'autrui, qu'il faille l'y endurcir, en trempant son âme dans des doctrines barbares ? Au contraire, le plus grand miracle du christianisme est de l'attendrir sur des maux qui ne sont pas les siens : M. l'abbé de La Mennais.

et celui-là du moins, on ne le niera pas, car il frappe tous les yeux, s'il n'émeut pas tous les cœurs. Venez, suivez les pas de la religion d'amour; comptez, s'il est possible, les bienfaits qu'elle répand à pleines mains sur les hommes, les œuvres de miséricorde qu'elle inspire, et qu'elle seule peut récompenser. Dans une peste qui ravagea, au troisième siècle, une partie de l'empire, les païens délaissant leurs amis et leurs proches, ne songèrent qu'à se mettre, par la fuite, à l'abri de la contagion. Les chrétiens, alors si cruellement persécutés, prirent soin de tous les malades fidèles et idolâtres, et se vengèrent de leurs ennemis, comme se vengent les chrétiens, en s'immolant pour eux. Combien l'histoire de l'Église n'offre-t-elle point d'exemples semblables? Les disciples de Jésus-Christ fatiguaient de bienfaits leurs détracteurs. « N'est-il pas honteux pour nous, » écrivait l'empereur Julien à Arsace, pontife d'Asie, « que les Galiléens, outre leurs pauvres, nour-» rissent encore les nôtres? »

Le christianisme ne dégénéra point en vieillissant. Ses annales ne sont pleines que des services de tout genre qu'il a rendus d'âge en âge à l'humanité. Le même esprit d'amour qui

enfanta tant de prodiges dans les premiers temps, en enfante chaque jour de semblables parmi nous. Qui ne se rappelle avec une émotion profonde ces religieux espagnols, parcourant les rues d'une ville pestiférée (1), en sonnant une petite cloche, afin qu'averti de leur passage, chacun pût réclamer leurs secours généreux? Presque tous moururent martyrs de leur dévouement.

Mais laissons les traits particuliers, dont on remplirait des volumes sans nombre : ne rappelons ni les Borromée, ni les Belzunce, ni ce Vincent de Paul qui, dans des temps de calamité, nourrissait des provinces entières; dont l'immense charité s'étendait au delà des mers, jusqu'aux rivages de Madagascar et dans les forêts de la Nouvelle-France, et qui semblait s'être chargé de soulager lui seul toutes les misères humaines; homme prodigieux, qui a forcé notre siècle de croire à la vertu! ne considérons que les établissemens durables, les bienfaits généraux et permanens de la religion. Ces asiles solitaires de l'innocence et du repentir, que les peuples apprendront de plus

(1) Malaga.

en plus à regretter, ces paisibles retraites du malheur, ces superbes palais de l'indigence, qui les éleva, si ce n'est elle? Maîtresse un moment, la philosophie n'a su que les détruire.

La raison humaine n'a fait grâce à rien de ce qu'avait créé la foi en faveur de l'humanité. Et avec quelle profusion le christianisme n'avait-il pas multiplié ces touchantes institutions, si éminemment sociales? Leur nombre presque infini égalait celui de nos misères. Ici la fille de Vincent de Paul visitait le vieillard infirme, pansait ses plaies dégoûtantes, en lui parlant du ciel; ou, par une attendrissante charité, devenue mère sans cesser d'être vierge, réchauffait dans son sein l'enfant abandonné. Plus loin, la sœur hospitalière assistait, consolait le malade, et s'oubliait elle-même pour lui prodiguer, et le jour et la nuit, les soins les plus rebutans. Là, le religieux du Saint-Bernard, établissant sa demeure au milieu des neiges, abrégeait sa vie pour sauver celle du voyageur égaré dans la montagne. Ailleurs vous eussiez vu le frère *du Bien-Mourir*, près du lit de l'agonisant, occupé de lui adoucir le dernier passage; ou le frère *Enterreur* inhu-

mant sa dépouille mortelle. A côté de ces preux chevaliers, de ces *soldats prians*, qui presque seuls protégèrent long-temps l'Europe contre la barbarie musulmane, on apercevait le père de la Merci, entouré, comme un triomphateur, des captifs qu'il avait, non pas enchaînés, mais délivrés de leurs chaînes, en s'exposant à mille dangers et à des fatigues incroyables. Des prêtres, des religieux de tous les ordres, brisant, par une vertu surhumaine, les liens les plus chers, s'en allaient, avec une grande joie, arroser de leur sang des contrées lointaines et sauvages, sans autre espoir, sans autre désir, que d'arracher à l'ignorance, au crime et au malheur, des hommes qui leur étaient inconnus. Après avoir fécondé de ses sueurs nos collines incultes et nos landes stériles, le laborieux bénédictin, retiré dans sa cellule, défrichait le champ non moins aride de notre ancienne histoire et de nos anciennes lois. L'éducation, la chaire, les missions, aucune œuvre utile n'était étrangère au jésuite. Son zèle embrassait tout, et suffisait à tout. L'humble capucin parcourait incessamment les campagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes fonctions, descendait au fond des cachots pour

y porter des paroles de paix aux victimes de la justice humaine; et, semblable à l'espérance dont il était le ministre, accompagnant jusqu'à la fin le malheureux qui allait mourir, partageait ses angoisses, ranimait son courage défaillant, et le fortifiait également contre les terreurs du supplice et contre celles du remords. Ses mains compatissantes ne se détachaient, pour ainsi dire, de l'infortuné qu'elles avaient reçu au pied du tribunal inflexible de l'homme, qu'après l'avoir déposé au pied du tribunal du Dieu clément.

Mais voulez-vous arrêter vos regards attristés de cette scène douloureuse, sur un spectacle aussi doux qu'aimable? Contemplez le frère des écoles chrétiennes, enseignant à l'enfance les élémens des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précieuse des devoirs; lui parlant de Dieu avec onction, et la formant au bonheur en la formant à la vertu. Ne l'oublions jamais, la religion est l'unique éducation du peuple. Sans la religion il ne saurait rien, rien surtout de ce qu'il importe le plus à la société qu'il sache, et à lui de savoir. Il ignorerait également et les devoirs de l'homme et sa destinée; il végéterait, au milieu des aca-

démies, des universités, des gymnases, dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage. La religion le civilise ; elle nourrit le pauvre de vérité, comme elle le nourrit de pain ; elle éclaire, elle agrandit son intelligence ; et le dernier des petits enfans instruits à son école, plus véritablement philosophe qu'aucun des prétendus sages qui ne reconnaissent d'autre guide que leur raison, confondrait, le catéchisme à la main, cette raison altière, par la sublimité de ses enseignemens. Il était digne d'une philosophie matérialiste de croire perfectionner l'éducation du peuple, en substituant des évolutions à des instructions, et en mettant entre ses mains une pierre muette, en place du livre où il puisait ces hautes et importantes leçons.

Je ne finirais point, si j'essayais de rappeler, même sommairement, tous les services rendus à la société par le clergé catholique. Ce fut certes une bien belle pensée, que de placer à côté des inexorables ministres des lois, des ministres sacrés des mœurs et de l'humanité, que de faire de la miséricorde une fonction publique. Pénétrez dans le sein des familles, interrogez-en les membres, ils vous diront ce

qu'ils doivent à cette admirable institution. Combien d'inimitiés apaisées, combien d'époux, de parens, de concitoyens réconciliés, de victimes arrachées au vice, de torts réparés, d'iniquités prévenues, de peines consolées, de secrètes misères adoucies! Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre, vous que ce nom seul irrite ou fait sourire de mépris? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous êtes encore plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de

charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune, ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu des âmes troublées par les orages des passions. Après une journée toute remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers momens ; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe ; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne, à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre, le voilà, non tel qu'en en jugeant sur quelques exceptions scandaleuses, votre aversion se plaît à se le figurer ; mais tel que réellement il existe au milieu de nous. Oui, la religion est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine. Il y a moins de chrétiens, mais

les chrétiens ne sont pas changés. Les plus pures vertus, des vertus dignes des premiers siècles, honorent encore le christianisme. Je n'en voudrais pour preuve que ces pieuses associations, ces utiles établissemens qu'un zèle aussi vif qu'éclairé forme tous les jours sous nos yeux. Que d'hommes et de femmes de toutes conditions, que de jeunes gens même, se dérobant à tous les regards pour faire le bien, selon le précepte de l'Évangile, consacrent à chercher le malheur et à le soulager le temps que vous perdez dans de frivoles amusemens, ou que vous employez peut-être à insulter la religion sainte qui leur inspire ce merveilleux dévouement! Vous ne les connaissez pas, je le sais; mais on les connaît dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits obscurs où l'indigence qu'ils ont secourue les bénit. La dame de charité n'a point oublié le chemin qui conduit à la demeure du pauvre; et si vous ne l'y rencontrez jamais, c'est à vous que nous en demandons la raison.

CONCLUSION.

Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi la plus douce espérance de sa destinée ; qu'il est à plaindre, de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience : qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Évangile soit une fable ; la foi de tous les siècles, une crédulité ; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire ; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance ; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes ; la conversion de l'univers, une entreprise humaine ; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard ; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées ! Massillon

FIN.

RÉFUTATION

ABRÉGÉE

DU LIVRE DE VOLNEY

INTITULÉ :

LES RUINES,

OU MÉDITATION SUR LES RÉVOLUTIONS
DES EMPIRES ;

PAR M. D. N.,

AUMÔNIER DE L'ÉCOLE ROYALE POLYTECHNIQUE.

AVANT-PROPOS.

Le livre dont nous entreprenons une réfutation abrégée, est une des plus dangereuses productions de l'impiété. Dans un siècle où les preuves de la religion sont si peu connues, quel mal ne doit pas produire un ouvrage dont le style séduisant, et un certain charlatanisme d'érudition s'unissent à la fois pour faire triompher l'erreur en lui donnant l'apparence et le charme de la vérité. Le livre des *Ruines* ne nuira jamais aux personnes instruites : elles n'y verront que de vaines déclamations qui ne prouvent et ne réfutent rien, et si ces personnes sont religieuses, elles repousseront avec horreur une doctrine qui n'est autre chose qu'un athéisme mal déguisé; elles seront révoltées de ce qu'elles y liront de si évidemment contraire aux traditions historiques les plus générales et les mieux attestées. Mais, en matière de religion, le grand

nombre se compose de demi-savans et d'ignorans. L'orgueil des uns, toujours si favorable à l'incrédulité, se laissera prendre à ce ton affirmatif et doctoral avec lequel Volney débite ses savans paradoxes : l'esprit borné des autres en comprendra autant qu'il en faut pour affermir ses préjugés anti-religieux.

C'est surtout à la jeunesse que nous désirons être utile en défendant la cause de la religion. Nous n'ignorons pas que les missionnaires de l'impiété font circuler le livre de Volney jusque dans les colléges; et dans combien de jeunes cœurs peut-être n'a-t-il pas déjà étouffé le germe d'une foi naissante ! Ce serait se rendre coupable que de ne pas chercher à remédier à un aussi grand mal : et l'entreprendre, c'est travailler au bonheur de la jeunesse.

Nous n'avons pas la prétention de faire un livre, nous voulons seulement réfuter en abrégé les principales erreurs de Volney. Abattre une des colonnes de cet édifice de mensonge, c'est

ébranler tout le reste, car quelle autorité reste-t-il à un écrivain dès qu'il est convaincu de mauvaise foi? Puissions-nous réussir du moins à rendre suspect un homme dont il semblerait que Rousseau eût voulu parler, s'ils eussent écrit dans le même temps, lorsqu'il a dit : «Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la » nature, sèment dans les cœurs des hommes de » désolantes doctrines...... Sous le hautain pré» texte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de » bonne foi, ils nous soumettent impérieusement » à leurs décisions tranchantes, et prétendent » nous donner pour les vrais principes des choses, » les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination. Du reste, renversant, dé» truisant, foulant aux pieds tout ce que les » hommes respectent, ils ôtent aux affligés la » dernière consolation de leur misère, aux » puissans et aux riches le seul frein de leurs » passions; ils arrachent du fond des cœurs le » remords du crime, l'espoir de la vertu, et se

» vantent encore d'être les bienfaiteurs du
» genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité
» n'est nuisible aux hommes; je le crois comme
» eux, et c'est à mon avis une grande preuve
» que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.»
(*Confess. de foi du vicaire savoyard.*)

ANALYSE

DE LA DOCTRINE DE VOLNEY.

---

*Dans l'*origine, *l'homme formé* nu de corps et d'esprit, *se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage. Orphelin délaissé de la* puissance inconnue *qui l'avait produit, il ne vit point à ses côtés des êtres descendus des cieux pour l'avertir des* besoins *qu'il ne doit qu'à* ses sens, *pour l'instruire des* devoirs *qui naissent uniquement de ses* besoins. *Semblable aux autres animaux, sans expérience du passé, sans prévoyance pour l'avenir, il erra au sein des forêts, guidé seulement et gouverné par les affections de la nature....* (1)

*Tous les dogmes théologiques sur l'*origine *du monde, sur la* nature de Dieu, *la* révélation *de ses lois*, l'apparition *de sa personne, ne sont que des récits de faits astronomiques, que des narrations figurées et emblématiques* du jeu des con-

(1) Pag. 33, édit. in-18, 1822.

stellations; *l'idée même de la* divinité, *cette idée* aujourd'hui si obscure, *n'est dans son modèle primitif que celui* des puissances physiques de l'univers; *comme la* crainte ou l'espoir *furent le principe de toute idée de* religion (1). *Or de ce que les idées de la divinité eurent pour premier modèle les êtres physiques, il résulta que la divinité fut d'abord variée et multipliée, comme les formes sous lesquelles elle parut agir. L'univers pour les premiers hommes fut rempli de dieux innombrables* (2).

A ce polythéisme grossier succéda le culte des astres, le sabéisme; d'après l'autorité des monumens de l'astronomie elle-même, les principes de ce système paraissent remonter avec certitude au delà de quinze mille ans (3).

La divinité devint ensuite successivement des êtres terrestres, *par la confusion des symboles avec leurs modèles; puis la* double puissance *de la nature dans ses deux opérations principales de* production *et de* destruction; *puis le* monde animé, *sans distinction de* cause *et* d'effet; *puis enfin le principe* solaire *ou l'élément du feu reconnu pour* moteur unique. *En dernier ré-*

(1) Pag. 175-179. — (2) Pag. 180. — (3) Pag. 185.

sultat, la divinité est devenue un être chimérique *et* abstrait, *une* subtilité scolastique *de substance sans forme, de* corps *sans* figure, *un vrai* délire *de l'esprit auquel la raison n'a plus rien compris* (1).

La religion égarée d'objet ne fut plus qu'un moyen politique de conduire un vulgaire crédule, dont s'emparèrent des hommes tantôt crédules eux-mêmes et dupes de leurs propres visions, et tantôt des hommes hardis et d'une âme énergique qui se proposèrent de grands objets d'ambition.

Tel fut le législateur hébreu, Moïse, qui voulant séparer sa nation de toute autre et se former un empire isolé et distinct, conçut le dessein d'en asseoir les bases sur les préjugés religieux, et d'élever autour de lui un rempart sacré d'opinions et de rites. Mais vainement proscrivit-il le culte des symboles *régnant dans la basse Egypte et dans la Phénicie, son dieu n'en fut pas moins un dieu égyptien, de l'invention de ces prêtres dont Moïse avait été le disciple* (2).

Par la suite, les prêtres de la religion de Moïse et les grands de la nation ayant été menés captifs à Babylone, s'imburent pendant un séjour de

(1) Pag. 219.—(2) Pag. 222.

*cinquante ans, de toute la théologie des Chaldéens ; et dès ce moment, se naturalisèrent chez les Juifs les dogmes du génie ennemi (Satan), de l'*âme immortelle *et de la* résurrection, *toutes choses inconnues à Moïse ou condamnées par le silence même qu'il en avait gardé*(1).

Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie un dogme qui tendait à faire croire qu'un grand médiateur, *qu'un* sauveur futur, roi, dieu conquérant *et* législateur, *devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal. Sans doute que les prophètes juifs eurent l'art de calquer leurs tableaux sur le style et le génie des livres sacrés employés aux mystères païens, ce fut donc en Judée une attente générale du grand* envoyé, *du* sauveur final. *A l'époque où l'on crut qu'il devait paraître, les esprits s'exaltèrent, on interrogea les hyérophantes et leurs livres mystiques, on attendit le* réparateur. *A force d'en parler quelqu'un dit l'avoir vu, ou même un individu exalté crut l'être, et se fit des partisans, lesquels, privés de leur chef par un incident vrai sans doute, mais passé obscurément,*

(1) Pag. 227.

donnèrent lieu, par leurs récits, à un roman graduellement organisé en histoire; il en résulta un système authentique et complet dont il ne fut plus permis de douter (1). *Quoi qu'il en soit, il résulte de tout ce qu'on a écrit pour et contre le christianisme que l'origine précise de cette religion n'est pas connue. Personne n'a encore mis en évidence le fait radical, c'est-à-dire* l'existence réelle *du* personnage qui a occasioné le système : *sans cette existence néanmoins il serait difficile de concevoir l'apparition du système à son époque connue, encore qu'il ne soit pas sans exemple en histoire de voir des suppositions gratuites et absolues* (2).

Il faut conclure que pour vivre en concorde et en paix, on doit s'abstenir de prononcer sur de tels objets, et ne leur attacher aucune importance.. Il faut ôter tout effet civil aux opinions théologiques et religieuses. *Voilà le but que s'est proposé une grande nation affranchie de ses préjugés et de ses fers... O peuples! vous-mêmes causez les maux dont vous vous plaignez, c'est vous qui encouragez les tyrans par une lâche adulation de leur* puissance, *par* un engouement

(1) Pag. 231. — (2) Pag. 344.

imprudent de leurs fausses bontés, *par l'avilissement dans l'obéissance, par la licence dans la liberté, par l'accueil crédule de toute imposture..»*

Telle est la doctrine d'un livre que l'on fait circuler *jusques dans les chaumières*, dans le dessein *d'éclairer le peuple* et de *régénérer la société*.

Le temps prouvera si ce vœu de l'auteur s'est accompli : *J'aimerai les hommes sur des souvenirs; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté* (1).

(1) VOLNEY, page 4.

RÉFUTATION.

CHAPITRE I.

« Dans l'origine, l'homme formé nu *de corps* et *d'esprit* » se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sau- » vage, orphelin délaissé de la puissance inconnue » qui l'avait produit.... » (VOLNEY, pag. 33.)

Quelle étonnante contradiction nous offre l'esprit de ces hommes qui veulent à tout prix s'affranchir du joug de la foi! Dominés par l'orgueil de la raison, et entraînés par l'amour de l'indépendance, tantôt ils ne trouvent point de termes assez magnifiques pour relever la dignité de l'homme, vanter la force de son intelligence et la pénétration de ses lumières naturelles : bientôt après, ils éprouvent aussi je ne sais quel contentement abject à le dépouiller de toute sa grandeur pour ne lui laisser en partage que l'ignorance, la faiblesse et la misère. Si l'on essaie de les soumettre à la croyance de certaines vérités révélées, ils n'ont besoin, à les entendre, d'aucun secours étran-

ger : Dieu a tout dit à leur raison, à leur esprit, à leurs cœurs; il leur suffit d'écouter la voix intérieure qui ne trompe jamais. La religion leur rappelle-t-elle la céleste origine de l'homme créé à l'image de Dieu, voyageur sur la terre pendant un petit nombre de jours après lesquels il s'unira éternellement à celui qui est son principe et sa fin? ils désavouent une origine et une fin aussi glorieuse, foulent aux pieds leurs titres à l'immortalité, abaissent vers la terre ce front que la divinité a levé vers le ciel, et s'agitent péniblement pour conquérir le néant. Ils veulent étouffer dans leur cœur les sentimens de cet amour qui ne cesse de nous entraîner vers l'auteur de tout bien, et ils s'efforcent de ne voir en lui qu'une divinité cruelle et bizarre, qui dans son caprice a *formé l'homme nu de corps et d'esprit pour le jeter au hasard sur la terre confuse et sauvage*. Le tableau des premiers âges du monde, n'offre à leur sombre imagination qu'une troupe d'hommes stupides, *mutum et turpe pecus*, orphelins délaissés d'une puissance inconnue, errans dans les bois et sur le bord des fleuves, entourés de dangers, assaillis d'ennemis, tourmentés par la faim... Quelle monstrueuse opinion, quelle désolante

philosophie! Celui qui l'a enseignée a-t-il donc pu croire réellement qu'il travaillait au bonheur ou, ce qui est le même, au perfectionnement de la société? Pour nous, nous sommes tentés de nous demander de quel crime son cœur s'était rendu coupable pour mériter de devenir ainsi l'ennemi de Dieu et des hommes.

Il nous sera permis du moins d'exiger les preuves d'une assertion contraire au sentiment naturel, à tous les monumens historiques, et à la tradition du monde entier. Si haut que nous remontions dans l'étude des siècles anciens, nous trouvons partout les hommes réunis entre eux par le double lien de la religion et de la société. Qui donc aurait le droit de franchir la limite de l'histoire la plus reculée et de rejeter sans raison l'autorité de ses documens les plus positifs? Pourquoi ne pas conclure ici de ce qui a dû être dès le commencement par ce qui a toujours et généralement existé, d'après les annales de tous les peuples? Pourquoi ne pas dire avec un de nos plus profonds penseurs : « Si la société n'est pas dans » la nature de l'homme, pourquoi y a t-t-il des » sociétés? La société existe, elle est donc dans la

» nature de l'homme. Les lois de son existence » sont donc nécessaires comme la nature de » l'homme. Tout ce qui est utile aux hommes » est une vérité (1). »

L'état social est tellement l'état naturel de l'homme, que hors la société il ne peut ni se reproduire ni se conserver. « A moins de prétendre, » dit notre plus célèbre naturaliste, que la consti- » tution du corps humain fût toute différente de » ce qu'elle est aujourd'hui et que son accroisse- » ment fut bien plus prompt, il n'est pas pos- » sible de soutenir que l'homme ait jamais » existé sans former de familles, puisque les » enfans périraient s'ils n'étaient secourus et » soignés pendant plusieurs années; au lieu que » les animaux nouveaux-nés, n'ont besoin de » leur mère que pendant quelques mois. Cette » nécessité physique suffit donc seule pour dé- » montrer que l'espèce humaine n'a pu durer et » se multiplier qu'à la faveur de la société; que » l'union des pères et mères aux enfans est *na-* » *turelle*, puisqu'elle est *nécessaire* (2). »

Que devrions-nous penser de la divinité, s'il

(1) *Théor. du pouv. polit. et relig.*

(2) Buffon, *Disc. sur l'hist. nat.*

était prouvé qu'elle a *jeté l'homme au hasard sur la terre confuse et sauvage* dans un état si opposé à sa nature, si peu favorable à ses besoins? Ce système tend évidemment à détacher l'homme du sein paternel de Dieu, il est donc destructeur de l'ordre qui maintient la société; « car éteindre la piété envers Dieu, c'est anéan- » tir la bonne foi, la société du genre humain, » et la plus excellente de toutes les vertus, la » justice (1). »

Qu'aurions-nous en effet à attendre d'un Dieu qui nous aurait traités de la sorte, et que lui devrions-nous? Vile production échappée de ses mains inattentives, inutilement nous lèverions nos yeux vers lui : « Dans l'immensité des » cieux il dirige la marche du monde, et que sont » pour lui les vermisseaux qui s'agitent sur la » poussière(2). » Nous serions autorisés à ne reconnaître d'autres *devoirs* que ceux qui naissent de nos *besoins*, et nous pourrions alors nous bor-

(1) *Haud scio, an, pietate adversus deos sublata, fides etiam et societas humani generis, et una excellentissima virtus, justitia tollatur.* Cic., *de natura deorum.*

(2) Volney, pag. 71.

ner à rendre hommage à *l'Homme-Créateur*, car « c'est lui qui a produit les biens qui l'en» vironnent ; il a mesuré l'étendue des cieux, » calculé la masse des astres, saisi l'éclair dans » les nuages, dompté la mer et les orages, as» servi tous les élémens (1). »

Quelle différence, je le demande, entre une pareille morale et l'athéisme ? à quoi sert de parler de Dieu aux hommes, si, comme dit Volney, conséquent dans son incrédulité, l'égoïsme est l'unique principe de la société ? Si lorsque la nature les avait placés dans l'état sauvage et barbare, eux seuls ont su se procurer les douceurs de la vie, Dieu n'est plus pour nous qu'un être inutile. « S'il est vrai qu'il soit dans » sa nature de n'aimer pas les hommes et de ne » rien faire pour eux, eh bien ! laissons-le pour ce » qu'il vaut (2). » Les lois de la société *ne sont*

(1) Volney, pag. 34. Après un éloge si pompeux de *l'Homme-Créateur*, qui s'attendrait à le voir appelé à la page 71, un *insecte humain*, un *vermisseau* qui s'agite sur la poussière, indigne des regards de la divinité tout occupée à diriger la marche des mondes?

(2) *Si maxime talis est Deus, ut nulla gratia, nulla hominum caritate teneatur, valeat.* Cic., *de nat. deor.*, lib. 1, 44.

alors que les affections de la nature; tout consiste pour chacun à assurer son existence, à accroître ses facultés, à protéger ses jouissances. Si l'on objecte que *l'amour de soi,* impétueux et imprévoyant, porte sans cesse l'homme à agir contre son semblable, et tend par conséquent à dissoudre la société, on répondra que *l'art des lois* et la *vertu de leurs* agens tempéreront le conflit des cupidités, et maintiendront l'équilibre entre *les forces* pour assurer à chacun *son bien-être* (1).

D'après le système de Volney, on voit clairement que Dieu ne préside pas davantage à la conservation de la société qu'il n'a présidé à son origine. Il est sans doute beaucoup plus digne de sa suprême sagesse *de peupler les abîmes de l'espace de millions de soleils tourbillonnans* que de s'occuper à gouverner *les insectes humains,* seuls êtres néanmoins doués d'intelligence, capables de le connaître et de lui rendre hommage par la pratique de la justice. Si l'on excepte un Épicure et quelques autres en petit nombre, les philosophes les plus célèbres de l'antiquité ont rejeté cette doctrine qui

(1) Volney, page 42.

mène à l'athéisme. Elle répugne aux lumières de la raison, et la croyance générale des peuples forme contre elle un argument invincible. Épicure était accusé *d'insulter à toute la terre*, parce qu'il niait la *Providence*. Le philosophe romain qui, à l'époque où il vécut, fut à même de recueillir tout l'héritage de l'ancienne école, croyait « que le monde était gouverné, non pas » simplement par une intelligence, mais par » une excellente, par une divine intelligence (1); » il veut que les hommes qui vivent en société » commencent par croire qu'il y a des dieux » maîtres et gouverneurs de toutes choses, qui » disposent les événemens, règlent tout par leur » puissance, et ne cessent de faire du bien au » genre humain... qui mettent de la différence » entre l'homme pieux et l'impie (2). »

S'il en était autrement, « quel dessein digne » de sa sagesse, Dieu aurait-il pu se proposer

(1) *An dubitamus, quin ea non solum ratione fiant, sed etiam excellenti quadam divinaque ratione?* Cic.

(2) *Sit igitur jam hoc a principio persuasum civibus, dominos esse omnium rerum, ac moderatores deos: eaque quæ geruntur, eorum geri ditione ac numine, idemque optime de genere hominum mereri... piorumque et impiorum habere rationem.* Cic., *de leg.* 2, 7.

» en créant les hommes? Quoi, il n'aurait point » eu d'autre vue en les formant qu'en formant » les bêtes? L'homme, cet être si noble, qui » trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes » désirs, de si grands sentimens; susceptible d'a- » mour, de vérité, de justice, l'homme seul de tou- » tes les créatures *capable d'une destination sérieu- » se, de connaître et d'aimer* l'auteur de son être; » cet homme ne serait fait que pour la terre; pour » passer un petit nombre de jours comme la bête » en des occupations frivoles ou des plaisirs sen- » suels? Il remplirait sa destinée en remplissant » un rôle si méprisable! et après cela il retombe- » rait dans le néant, sans avoir fait aucun usage de » cet esprit vaste et de ce cœur élevé que l'auteur » de son être lui avait donné? O Dieu, où serait » ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand » ouvrage que pour le temps, de n'avoir montré » des hommes à la terre que pour faire des es- » sais badins de votre puissance, et délasser vo- » tre loisir par cette variété de spectacle (1)! »

Repoussons donc avec horreur ces systèmes qui outragent la Divinité et nous font déchoir de la dignité à laquelle la foi et la raison nous

(1) Massillon, Vérité d'un avenir.

élèvent de concert, et puisque « parmi les na-
» tions si différentes de nous, et si différentes
» entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes
» isolés, solitaires, errans à l'aventure à la ma-
» nière des animaux, il faut que la nature hu-
» maine ne comporte pas cet état, et que par-
» tout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la so-
» ciété (1). »

« Il est donc vrai que l'homme est le roi de
» la terre qu'il habite... Quoi! je puis obser-
» ver, connaître les êtres et leurs rapports;
» je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté,
» vertu; je puis contempler l'univers, m'éle-
» ver à la main qui le gouverne; je puis aimer
» le bien, le faire, et je me comparerais aux
» bêtes! Ame abjecte, c'est ta triste philoso-
» phie qui te rend semblable à elles; ou plu-
» tôt, tu veux en vain t'avilir; ton génie dépose
» contre tes principes, ton cœur bienfaisant
» dément ta doctrine, et l'abus même de tes
» facultés prouve leur excellence en dépit de
» toi (2). »

(1) Pensées de Voltaire.

(2) Rousseau, *Conf. de foi du vic. savoyard.*

CHAPITRE II.

« L'idée de la divinité, cette idée aujourd'hui si obscure, » n'est dans son mode primitif que celle des puissances » de l'univers... La crainte et l'espoir furent le prin- » cipe de toute idée de religion. » (VOLNEY.)

Si l'on en croyait Volney on serait vraiment tenté de regretter ce bon temps où, selon lui, les hommes vivaient dans les forêts. « Novice en- » core, l'homme ne connaissait alors ni servitude » ni tyrannie. Ne devant rien, n'exigeant rien, » il jugeait des droits d'autrui par les siens, *et* » *il se faisait des idées exactes de justice.....* » L'égalité originelle, au défaut de conven- » tion, maintenait la *liberté* des personnes, » la *sureté* des propriétés et produisait les *bon-* » *nes mœnvs* et *l'ordre*... le cœur de l'homme » occupé n'errait point en *désirs coupables* (1). » Quel dommage que les progrès de la civilisation soient venus nous priver de ces avantages précieux, et corrompre cette belle simplicité de l'âge d'or au sein des forêts !

(1) Volney, pag. 45.

Mais Volney prend heureusement soin lui-même de diminuer nos regrets ; comme il compose d'imagination, il y a certains momens où le tableau de l'état primitif du monde se rembrunit, et ne s'offre plus à lui sous d'aussi riantes couleurs ; car, dit-il ailleurs, à peine les « hommes sauvages purent-ils développer » leurs facultés que, saisis de l'attrait des objets » qui flattent les sens, il se livrèrent à des *dé-* » *sirs effrénés*... Non contens du bien que leur » offrait la terre, ou que produisait leur indus- » trie, ils voulurent entasser les jouissances, et » convoitèrent celles que possédaient leurs sem- » blables ; un homme fort s'éleva contre un » faible pour lui ravir le fruit de ses peines, » jusqu'à ce qu'enfin, fatigués des maux qu'ils » se causaient réciproquement, ils soupirèrent » après la paix, et établirent *des arbitres* qui ju- » gèrent les prétentions et pacifièrent la dis- » corde. Alors s'établit entre les individus un » heureux équilibre de force et d'action qui » fit la sûreté commune. Le nom de l'équité » et de la justice fut reconnu et révéré sur la » terre : l'homme fut heureux et puissant (1). »

(1) Volney, pag. 38 et 41.

Consolons-nous donc d'être réunis en société sous l'autorité de *nos arbitres*, et disons de bon cœur un éternel adieu aux forêts et à la vie sauvage.

Au milieu de contradictions si grossières, il est curieux d'apprendre quelle origine donne Volney à l'idée de Dieu et au culte que lui rendent toutes les nations du monde. Il est certain que, pour être conséquent dans son absurde système, il a dû nier que l'homme ait d'abord connu la divinité, et soutenir que cette connaissance tardive s'est développée par degrés dans son esprit. C'est ce qu'il n'a pas manqué de faire, en dépit de toutes les traditions connues des peuples les plus anciens, et de ce consentement unanime qui est comme le cri de la nature rendant hommage à la vérité. Pour échapper à une lumière qui l'importune, l'auteur des *Ruines* s'enfonce dans la nuit des temps, il remonte à des siècles imaginaires, et parcourant seul leur durée, « il » voit l'homme apprenant par des essais répé» tés et lents, l'usage de ses organes ; l'expé» rience accumulée de générations successives » perfectionner les moyens de la vie, et l'esprit, » dégagé de l'entrave des premiers besoins, qui

» s'élève à l'art compliqué de comparer les
» idées, d'asseoir des raisonnemens et de sai-
» sir des rapports abstraits.... Ce ne fut, con-
» tinue-il, qu'après avoir franchi ces obs-
» tacles et parcouru déjà une longue carrière
» dans la nuit de l'histoire, que l'homme, mé-
» ditant sur sa condition, commença de s'aper-
» cevoir qu'il était soumis à des *forces supé-*
» *rieures* à la sienne et *indépendantes* de sa vo-
» lonté : le soleil l'éclairait, l'échauffait, le
» feu le brûlait, le tonnerre l'effrayait, l'eau le
» suffoquait, le vent l'agitait ; tous les êtres
» exerçaient sur lui une action puissante et
» irrésistible. Long-temps automate, il subit
» cette action sans en rechercher la cause ;
» mais du moment qu'il voulut en rechercher la
» cause, il tomba dans *l'étonnement*, et, passant
» de la surprise d'une première pensée à la
» rêverie de la curiosité, il forma une série de
» raisonnemens. D'abord, considérant l'action
» des élémens sur lui, il conclut de sa part
» une idée de *faiblesse, d'assujettissement*, et de
» leur part une idée de *puissance*, de *domination;*
» et cette idée de *puissance* fut le type primi-
» tif et fondamental de toute idée de la *divinité*.
» Secondement, les êtres naturels par leur action

» excitaient en lui des sensations de *plaisir* ou » de *douleur*, de *bien* ou de *mal;* par un effet » naturel de son organisation il conçut pour » eux de *l'amour* ou de *l'aversion;* il *désira* » ou *redouta* leur présence, et la *crainte* ou » l'*espoir* furent le principe de toute idée de *re-* » *ligion* ».

On voit que ce ne fut pas hier que les hommes *se trouvèrent jetés au hasard sur la terre.* Des milliers d'années ont dû s'écouler avant que les timides mortels, *long-temps automates*, aient cherché à se rendre compte de l'action *du feu qui les brûlait, de l'eau qui les suffoquait, du vent qui les agitait;* et depuis lors, que de combinaisons d'idées n'a-t-il pas fallu pour arriver au sublime traité de Fénelon sur l'existence de Dieu!

Ainsi, toutes ces nobles facultés qui distinguent aujourd'hui l'homme de la brute, cette raison dont les incrédules eux-mêmes sont si fiers, ont été nulles pendant une longue suite de siècles. « L'esprit humain peut seul, » il est vrai, chercher Dieu, le connaître, et, » s'élevant au-dessus des choses sensibles, le » suivre dans ses opérations, ce qui prouve » suffisamment que l'homme n'a pas été fait

» au hasard et sans réflexion (1) : » mais plutôt que d'en convenir, Volney aime mieux ne voir d'abord que des animaux stupides et barbares dans les ancêtres de cet *homme créateur* auquel il rend hommage depuis qu'il a « mesuré l'étendue des cieux, calculé la masse » des astres, saisi l'éclair dans les nuages, » dompté la mer et les orages, asservi tous les » élémens. »

Qui donc avait mis en l'homme le germe de ce génie qui lui servit à faire de si grandes choses lorsqu'il fut développé? L'homme moral ne s'est pas créé davantage lui-même que l'homme physique ; il a tout reçu, et dans tous les cas il n'a fait que perfectionner avec plus ou moins de temps et de peine. Volney a beau prétendre que l'homme a été jeté au hasard sur la terre, il avoue toutefois qu'il a été produit par une *puissance ;* c'est donc cette puissance qui l'a formé avec la faculté de devenir tel qu'il est actuellement. Or voici comme nous pouvons raisonner dans ce système : Une *puissance*, c'est-à-dire *Dieu*, car ce nom se trouve écrit dans le livre *des Ruines*,

(1) Sénèque.

a créé l'homme avec un corps merveilleusement organisé, et un esprit capable de réaliser les plus belles conceptions, de s'élever jusqu'à la connaissance et l'amour de son auteur: Qui le croirait cependant? ce Dieu n'avait donné à l'homme une raison si pénétrante et si noble que pour *le jeter au hasard sur la terre*, où, dans un état de barbarie, il vivrait comme un *orphelin délaissé*. Sa raison ne devait se développer qu'après bien des siècles durant lesquels il n'aurait aucune idée du créateur, et cette idée, c'est la *peur*, la *crainte* des élémens, du *feu qui brûle*, *de l'eau qui suffoque*, qui l'offriraient enfin pour la première fois à son esprit !!!....

Le Dieu de Volney manque donc d'amour pour ses créatures ; il est insensible au progrès de leur raison, à leurs hommages, à leurs bonnes comme à leurs mauvaises actions. S'il était possible qu'un pareil Dieu existât, nous concevrions comment Volney a pu dire que les hommes n'ont d'autres devoirs à remplir que ceux qui « naissent de *leurs besoins*, qu'ils » ne sont guidés et gouvernés que par *les affections de la nature ;* » car alors toute religion serait illusoire, et devrait disparaître avec

la *crainte* ou l'*espoir* qu'inspirent à l'homme des objets dont il n'a rien à redouter ni à espérer... Quel homme est assez profondément immoral pour ne pas reculer devant les conséquences terribles de ce système? Où en serions-nous dans un demi-siècle, si la génération qui s'élève adoptait des principes aussi désastreux?

Mais bannissons de notre esprit jusqu'au souvenir de ces blasphèmes qui font de la religion une erreur, de l'espérance une chimère, de tant de vertus une folie, de Dieu un ami du néant, un tyran solitaire et égoïste qui se plaît à régner sur un vaste désert. « Puisque les » hommes connaissent Dieu, dit Fénelon, et » que plusieurs d'entre eux l'aiment, il est donc » plus clair que le jour que Dieu a voulu se faire » connaître et se faire aimer ; car si Dieu n'avait » pas voulu nous communiquer sa connaissance » et son amour, nous ne pourrions jamais ni le » connaître ni l'aimer... Il nous a donné des yeux » corporels pour voir la lumière du jour; croirons-» nous qu'il nous a donné les yeux de l'esprit, qui » sont capables de connaître son éternelle vérité, » sans vouloir qu'elle soit connue de nous(1)? »

(1) Fénelon, *Lettr. sur la religion.*

Le Dieu qui nous a créés est souverainement parfait, et jamais il n'agit que par des vues dignes de lui : il nous a distingués, dès le commencement, de ses autres ouvrages en nous donnant la raison. Être intelligent et libre, l'homme, dès son entrée dans le monde, connut son auteur et lui rendit hommage. Dans aucun temps il ne fut sourd à cette voix éloquente de l'univers qui publie si hautement la gloire de celui qui par sa parole le tira du néant (1).

Ce grand et superbe ouvrage
N'est pas pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux;
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

J.-B. Rousseau.

(1) S'il était vrai que l'homme ne fût arrivé à la connaissance de Dieu qu'à force d'observations, de combinaisons d'idées et de raisonnemens, comment se ferait-il que les plus anciens livres qui soient au monde nous donnassent une idée si parfaite du Dieu unique, créateur du ciel et de la terre? Les nations à l'école de leurs philosophes furent plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie jusqu'à l'époque du christianisme, tandis que le peuple hébreu, docile à l'autoritéde ses plus anciennes

traditions, étranger à la philosophie comme à la religion de ses voisins, rendit seul, constamment, un culte pur au Dieu que nous adorons aujourd'hui. «Les nations les »plus éclairées et les plus sages, dit Bossuet, les Chal- »déens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les »Romains, étaient les plus ignorans et les plus aveugles »sur la religion; tant il est vrai qu'il faut y être élevé »par une grâce particulière et par une *sagesse plus qu'hu- »maine.*» (*Disc. sur l'Hist. univ.*)

CHAPITRE III.

« De ce que les idées de la Divinité eurent pour premiers » modèles les êtres physiques, il résulte que l'univers, » pour les premiers hommes, fut rempli de dieux innombrables. » (Volney.)

Après ce que nous venons de dire, nous devrions être dispensés de prouver que le polythéisme n'a pas été la religion primitive du genre humain. Car si Dieu, comme nous n'en pouvons douter, a créé l'homme *intelligent*, il a dû, en lui révélant de suite la vérité et la loi, le mettre à même de faire le plus digne essai possible de son intelligence. Il n'a pu lui donner, de préférence aux animaux, le moyen de connaître la vérité, et le laisser dans un état où il débuterait nécessairement par croire le mensonge.

Le témoignage de l'histoire s'unit encore ici à celui de la raison pour attester que le *théisme* a été la religion primitive des hommes. Ils crurent d'abord à un être suprême, éternel, tout-

puissant, et à travers les fables ou fictions les plus bizarres qu'ils inventèrent par la suite, on reconnut toujours un reste de cette pure croyance.

Les païens adoraient plusieurs dieux, mais un seul d'entre eux était *le père des dieux et des hommes, si élevé que rien ne lui était semblable* (1). Jamais ils n'ont admis qu'il y eût plusieurs dieux existans par eux-mêmes, indépendans les uns des autres. Toute erreur, dit Bossuet, est fondée sur une vérité dont on abuse; et un écrivain moderne a fort bien observé que l'idolâtrie n'était qu'une *putréfaction*. «Quelle vérité ne se trouve pas dans le paga-» nisme ? rien n'y est faux, mais tout est cor-» rompu (2).» Les hommes donc, persuadés dans le principe que le Dieu suprême se servait du ministère de certaines intelligences qui lui étaient inférieures, finirent par adorer ces intelligences et laissèrent s'altérer la pure croyance du premier être. Les peuples révérèrent particu-

(1) ..... Πατὴρ ανδρῶν τε θεῶν τε. HOMÈRE.
Hominum pater atque deorum. VIRGILE.
Nec habet quidquàm simile HORACE.

(2) Soirées de Saint-Pétersbourg.

lièrement celles de ces intelligences qui étaient censées veiller à leur défense ; ils leur offrirent des sacrifices, et en firent bientôt autant de dieux. L'ignorance et la flatterie convertirent plus tard aussi les faits historiques en fictions merveilleuses, les rois et les héros en demi-dieux ; voilà comme s'est établi le paganisme, toujours moins grossier à mesure que l'on remonte dans l'antiquité ; car, si l'on en croit Lucien, les habitans de l'Égypte et de la Syrie n'avaient *anciennement* point d'idoles ni de statues dans leurs temples : les anciens Chaldéens faisaient profession de croire qu'il n'y a qu'un seul premier principe de toutes choses existant par lui-même. Numa défendit aux Romains « de s'imaginer que Dieu eût la forme » d'homme ou de bête ; et il n'y avait parmi eux » ni statues, ni aucune image de Dieu (1). S'ils » avaient des temples, c'était aux vertus qu'ils » étaient consacrés, pour signifier que ceux qui » possédaient ces vertus dans le cœur étaient » les temples des dieux mêmes (2). Ceux, dit

(1) Plutarque, *vie de Numa.*

(2) *Ut illi qui haberent virtutes illas, deos ipsos in animo collocatos putarent.* Cic. *de Legibus.*

» Varron, qui par la suite firent des simulacres
» communiquèrent l'erreur qu'ils n'avaient pas
» reçue de leurs pères (1); et le célèbre chan-
» celier d'Angleterre conclut que la fable n'est
» que le tableau mutilé, ou le monument
» informe de cette première antiquité que
» le temps a comme ensevelie dans la nuit
» de l'oubli : c'est un voile tiré entre l'his-
» toire perdue et celle qui nous reste, mais un
» voile transparent qui laisse entrevoir la vé-
» rité. »

Tout annonce que l'ignorance a succédé à la science, l'erreur à la vérité, comme la barbarie aux lois sages et à la civilisation. « Le théisme » s'est partout corrompu et a formé peu à peu les » superstitions, les sectes extravagantes et nui- » sibles dont le genre humain s'est infecté(2); » mais ces fausses religions ont conservé entre elles une analogie qui ne permet pas de douter qu'elles ont une dérivation commune, et qu'il a existé une affinité générale entre les habitans du monde primitif à l'époque où ils s'écar-

(1) *Errorem non tradiderunt sed addiderunt.*

(2) C'est l'auteur du Système de la nature qui parle ainsi : celui-là n'est pas suspect.

tèrent de l'adoration raisonnable du seul vrai Dieu.

Comment le genre humain tomba-t-il dans cet excès d'aveuglement que de perdre de vue la première des vérités? «C'est, dit Bossuet, parce » qu'à mesure qu'on s'éloignait de l'origine des » choses, les hommes brouillaient les idées qu'ils » avaient reçues de leurs ancêtres.... Le sens » humain abruti ne pouvait plus s'élever aux » choses intellectuelles, et les hommes ne vou- » lant plus adorer que ce qu'ils voyaient, l'ido- » lâtrie se répandit par tout l'univers.... Les » hommes portèrent la peine de s'être soumis » à leurs sens. Les sens décidèrent de tout, et » firent, malgré la raison, tous les dieux qu'on » adora sur la terre (1).»

(1) Bossuet, *Hist. univ.*

CHAPITRE IV.

« Si l'on nous demande à quelle époque naquit le sys-
» tème du *sabéisme* ou culte des astres, nous répon-
» drons, sur l'autorité des monumens de l'astronomie
» elle-même, que ses principes paraissent remonter
» avec certitude au-delà de *quinze mille ans*. Et si l'on
» demande à quel peuple il doit être attribué, nous
» répondrons que ces mêmes monumens, appuyés de
» traditions unanimes, l'attribuent aux premières
» peuplades d'Égypte. » (Volney.)

Dès que les hommes eurent perdu de vue la tradition primitive, et « qu'ensevelis dans la » chair et dans le sang ils ne conservèrent plus » qu'une idée obscure de la puissance divine, » le soleil, les astres, qui se faisaient sentir de » si loin, le feu et les élémens dont les effets » étaient si universels, furent les premiers ob- » jets de l'adoration publique (1). » Mais le sabéisme n'est pas davantage que le polythéisme

(1) Bossuet, *Hist. univ.*

la religion primitive du genre humain, malgré l'origine si reculée que lui assigne Volney. Il s'est bien gardé d'entrer dans aucune preuve de son assertion mensongère, c'était le cas néanmoins de donner en forme un démenti à Moïse ; mais il a compté sur la crédule bonne foi de ses lecteurs. Il savait qu'il y en a un grand nombre que l'on peut séduire sans beaucoup de frais d'érudition ; il assure d'ailleurs qu'il n'avance rien qui ne soit appuyé *sur l'autorité des monumens astronomiques*, et tout le monde n'est pas en état de prouver contre cette autorité que le culte des astres ne remonte pas à *quinze mille ans*.

Il ne faut pas cependant être aussi instruit dans l'histoire de l'astronomie que l'était Volney, pour savoir à quoi s'en tenir sur les monumens de cette science. Leur antiquité prétendue est rejetée par les savans qui ont examiné cette question avec impartialité ; il est facile de consulter leurs écrits. D'après Bailly, les traces conservées de l'astronomie chez les différens peuples de l'Asie remontent à *trois mille ans* avant notre ère (1). M. Cuvier,

(1) Lett. à Voltaire sur les sciences.

dans son admirable discours sur la théorie de la terre, montre que l'histoire confirme les preuves géologiques de la nouveauté des continens; et nous apprend ce qu'il faut penser des traditions de quelques anciens peuples qui reculaient leur origine de tant de milliers d'années. Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont avec un peu de certitude qu'à vingt-cinq siècles. Il est très probable que la grande réputation astronomique des Chaldéens leur a été faite à des époques récentes. L'antiquité de la science des Indiens n'est plus qu'une chimère depuis qu'il a été prouvé que l'époque qui sert de point de départ à quelques unes de leurs tables astronomiques a été adoptée après coup. « Les tables indiennes, dit » M. de la Place, indiquent une astronomie » plus perfectionnée, mais tout porte à croire » qu'elles ne sont pas d'une haute antiquité... » L'ensemble de ces tables, et surtout la con- » jonction du soleil, de la lune et des planètes » qu'elles supposent à la même époque, prou- » vent qu'elles ont été construites ou du moins » rectifiées dans des temps modernes. » (*Système du monde.*)

Le savant M. Delambre, dans son traité d'astronomie ancienne, démontre que les Indous n'ont jamais été véritablement observateurs; qu'ils n'ont pu avoir rien de précis à moins qu'ils ne l'aient reçu de leurs voisins, et que ces emprunts même n'ont eu lieu que fort tard (1).

Quant à la date des zodiaques sculptés dans des temples de la haute Egypte, quelques personnes, et pour cause, ont prétendu qu'ils portaient une date certaine et très reculée; mais des savans distingués ont prouvé le contraire. M. Delambre est persuadé que ces sculptures sont postérieures à Alexandre. M. Biot, dans un mémoire, lu en juillet dernier à l'académie, ne fait pas remonter le planisphère de Dendera plus haut que 700 ans avant notre ère; M. de Paravey ne lui donne pas même cette antiquité (2).

« Dupuis, dit M. Cuvier, qui avait besoin » pour ses *systèmes bizarres* sur l'origine des

(1) *Astronomie ancienne des Indiens*, pag. 517.

(2) M. Champollion vient d'établir d'une manière incontestable que le bas-relief et le zodiaque circulaire de Dendera ont été sculptés par des mains égyptiennes *sous la domination des Romains*.

» cultes, que les figures eussent été données
» très anciennement aux constellations, s'est at-
» taché à l'hypothèse qui attribue quinze mille
» ans au zodiaque : le fait est qu'on ne sait ni
» dans quel temps ni chez quel peuple le zo-
» diaque a été inventé avec ses figures ; ensuite
» cette haute antiquité de quinze mille ans en-
» traînerait cette conséquence absurde que les
» Égyptiens, ces hommes qui représentaient
» tout par des emblèmes, et qui devaient atta-
» cher un grand prix à ce que ces emblèmes
» fussent conformes aux idées qu'ils devaient
» peindre, auraient conservé les signes du zo-
» diaque des milliers d'années après qu'ils ne
» répondaient plus en aucune manière à leur
» sens primitif.

» En voilà sans doute autant qu'il en faut,
» conclut M. Cuvier, après plusieurs autres
» raisons, pour dégoûter un esprit bien fait de
» chercher dans l'astronomie des preuves de
» l'antiquité des peuples. »

Il serait curieux par conséquent de savoir où Volney a trouvé ces monumens astronomiques qui font remonter *avec certitude* le culte des astres à quinze mille ans. Ils ont échappé aux recherches les plus minutieuses des savans

qui n'ont étudié que pour connaître la vérité et non pour appuyer l'erreur : ils auraient vu aussi clair que Volney dans la ténébreuse antiquité des peuples, s'ils eussent partagé sa haine fanatique contre la religion (1).

Au culte des astres succède, dans le livre *des Ruines*, celui des *êtres terrestres* par la confusion des symboles avec leurs modèles. La divinité fut ensuite la *double puissance* de la nature dans ses deux opérations principales de *production* et de *destruction ;* puis le monde animé sans distinction d'*agent* et de *patient*, d'*effet* et de *cause*. Telle est la chaîne des idées que l'esprit humain avait déjà parcourue à une époque antérieure aux récits positifs de l'histoire. Encore une fois, où sont les preuves de tout ce beau système ? Quels monumens, quels

(1) « Suivant Mohsin Fani, auteur du *Dabistan*, ouvrage écrit en persan, qui traite de la religion des anciens Perses, la religion primitive de ce peuple fut une ferme croyance dans un Dieu suprême qui a fait le monde par sa puissance, et le gouverne par sa sagesse; cette première croyance fut suivie par un culte de l'armée du ciel ou du corps céleste; à celui-là succéda le culte du feu. » *Hist. de Perse*, par John Malcolm, tom. 1.

livres, quelles traditions assez authentiques a-t-on cités pour nous convaincre? Les disciples de la raison n'exigeront pas sans doute que nous jurions aveuglément *in verba magistri*, et puisque Volney, pour se faire croire, ne fournit d'autre autorité que la sienne, il nous sera bien permis de regarder comme un roman tout ce qu'il nous raconte de l'histoire religieuse des siècles qui précédèrent Moïse, dont les livres sont sans contredit les plus anciens qui soient au monde.

CHAPITRE VI.

«Moïse, qui voulut asseoir les bases de son gouvernement
» sur les préjugés religieux, proscrivit vainement le
» culte des symboles, son Dieu n'en fut pas moins un
» dieu égyptien de l'invention de ces prêtres dont
» Moïse avait été le disciple..............................
» C'est dans la théologie des Chaldéens, durant la
» captivité, que le peuple hébreu puisa le dogme de
» l'immortalité de l'âme, inconnu à Moïse ou con-
» damné par son silence. » (VOLNEY.)

« Presque tout ce que les incrédules trouvent » dans l'Écriture, dit le savant et profond Euler (1), est pour eux une pierre d'achoppement, » tandis que les récits les plus dénués de fondement que leur fournissent d'autres livres, leur » paraissent très croyables dès qu'ils sont en » opposition avec la Bible. »

(1) Un des hommes, disait Condorcet, les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits.

Volney nous fournit une belle preuve de cette mauvaise foi des incrédules, par sa manière d'attaquer la religion de Moïse. Rien n'était plus simple sans doute que de citer le livre de ce législateur, et de montrer par le texte lui-même que le Dieu des Hébreux *n'était que le Dieu inventé par les prêtres égyptiens;* mais Volney ne consulte ni Moïse, ni la croyance de son peuple, il aime mieux s'en rapporter sur ce point à un historien philosophe du paganisme qui vivait *quinze cents ans* après Moïse. Strabon a dit, et qui pourrait douter de son témoignage, excepté ceux qui ont lu le Pentateuque (1)? « que Moïse, qui fut un des prêtres » égyptiens, enseigne que c'était une erreur » monstrueuse de représenter la divinité sous la » forme des animaux, comme faisaient les Égyp- » tiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi » que le pratiquent les Grecs et les Africains. » Cela seul est la *divinité*, disait-il, qui com- » pose le ciel, la terre et tous les êtres, ce que » nous appelons le *monde, l'universalité des* » *choses, la nature.* Or, personne d'un esprit » raisonnable ne s'avisera d'en représenter

(1) On appelle ainsi les cinq livres de Moïse.

»l'image par quelqu'une des choses qui nous »environnent; c'est pourquoi, rejetant toute »espèce de simulacre. Moïse voulut qu'on ado- »rât cette divinité sans emblème et sous sa »propre nature; il ordonna qu'on lui élevât un »temple digne d'elle.»

Ce passage de Strabon paraît à Volney d'une autorité irréfragable, et il se hâte de conclure «que la théologie de Moïse n'a donc point dif- »féré de celle des sectateurs de *l'âme du monde*, »c'est-à-dire des stoïciens, voir même des épi- »curiens (1).» Nous n'accuserons pas Strabon, qui pouvait fort bien ne connaître Moïse que de réputation; mais que devons-nous penser du philosophe du 19e siècle? dirons-nous pour son honneur qu'il a aussi péché par *ignorance?* C'est en vérité le seul moyen de sauver sa bonne foi, car il ne se serait pas avisé de nous citer Strabon s'il eût ouvert les livres de Moïse, et il n'aurait pas présenté à ses lecteurs ce grand homme comme un imposteur habile,

(1) Volney n'admet pas toujours avec autant de docilité le témoignage des auteurs profanes; nous le verrons, à l'article *du christianisme*, rejeter comme falsifié un texte de Tacite qui ne lui convenait pas.

s'il eût connu sa doctrine, sa législation, ses traditions, que rien encore n'a pu démentir depuis plus de trois mille ans.

On pouvait dire du temps de Moïse ce que Tacite disait si long-temps après en parlant des Égyptiens et des Juifs : « Les Égyptiens ho- » norent la plupart des animaux, et des figures » composées de différentes espèces; les Juifs » conçoivent un seul Dieu par la pensée, Dieu » souverain, Dieu éternel, Dieu immuable et » qui ne peut pas cesser d'être (1). »

Au temps de Moïse, le vrai Dieu n'était plus connu en Égypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme *le Dieu des Hébreux.* On adorait jusqu'aux bêtes et aux reptiles; l'idolâtrie couvrait la face de la terre, la postérité seule d'Abraham en était exempte. « On ne voit point d'idole en Jacob, disaient » ses ennemis, on n'y voit point de présages » superstitieux, on n'y voit point de divinations » ni de sortiléges; c'est un peuple qui se fie au

(1) *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt : ....summum illud et æternum, neque mutabile, neque interiturum.* Hist. lib. 5. Ce passage vaut bien celui de Strabon.

» Seigneur son Dieu, dont la puissance est in-» vincible (1). »

Les nations voisines s'abandonnaient à l'idolâtrie, au culte des astres, et à toutes sortes de superstitions, elles sacrifiaient des victimes humaines à leurs infâmes divinités; rien de semblable ne souillait le culte des Hébreux. « Je suis celui qui est, avait dit le Seigneur » à Israël : tu n'auras point d'autre Dieu que » moi ; tu ne feras point de simulacre pour les » adorer; tu adoreras le Seigneur, et tu ne ser-» viras que lui; tu aimeras l'Éternel ton Dieu de » tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes » tes forces (2). Gardez soigneusement vos âmes, » avait dit Moïse, de peur que, levant les yeux » au ciel, et voyant le soleil, la lune et tous » les astres du ciel, vous ne tombiez dans l'er-» reur et n'adoriez et n'honoriez les choses que » le Seigneur a créées pour servir à toutes les » nations qui sont sous le ciel (3). »

(1) Num. 23.

(2) Exod.

(3) Comparez ces paroles avec celles-ci de Strabon : « Cela seul est la *divinité*, disait Moïse, qui compose le » ciel, la terre et tous les êtres, ce que nous appelons » le *monde*. »

Voilà le culte pur de l'esprit et du cœur prescrit par Moïse, voilà le Dieu qu'il propose dans ses écrits comme le seul qu'il faille servir et adorer. Nous accordons sans peine à Volney que ce n'est pas Moïse qui a *inventé* ce Dieu; les patriarches l'avaient adoré avant lui, car c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais nous défions l'auteur *des Ruines* de prouver que le Dieu des Hébreux soit de l'invention des magiciens de Pharaon.

Moïse instruit de la sagesse humaine des Égyptiens, condamna leurs superstitions; il n'a pas davantage copié leurs livres, que plus tard saint Paul, élevé à l'école de Gamaliel, ne puisa la matière de ses épîtres dans les livres des rabbins. Si les Égyptiens avaient fourni à Moïse toutes ses lumières, pourquoi donc plus de mille ans après, lorsqu'Hérodote alla en Égypte pour s'instruire, n'en rapporta-t-il presque que des fables? « Pourquoi, vers le même siècle » où la peuplade israélite sortit d'Égypte pour » porter en Palestine le dogme sublime de l'u- » nité de Dieu, voit-on d'autres colons sortir du » même pays pour porter en Grèce une religion » plus grossière, du moins à l'extérieur, quelles » que fussent d'ailleurs les doctrines secrètes

» qu'elle révélât à ses initiés (1)? » Moïse recueillit l'histoire des siècles passés ; éclairé d'une lumière divine, ce fut dans la source pure de la tradition encore si récente des patriarches qu'il puisa cette belle philosophie qui nous donne une idée si sublime du premier être ; cette connaissance de l'origine du monde, celle de l'homme et de sa chute, qui nous explique tant de mystères (2).

Au lieu d'attaquer Moïse sur l'époque si rapprochée qu'il assigne à l'origine de l'espèce humaine, on devrait au contraire reconnaître en cela un caractère frappant de vérité : car qui l'empêchait de faire aussi, comme certains imposteurs de notre siècle, remonter ses traditions à *quinze mille ans*, et de bâtir d'imagination un système religieux qui se serait perdu dans la nuit des temps? Quel intérêt

(1) Cuvier, *Disc. prélim. sur la théorie de la terre.*

(2) « Sans le mystère du péché originel, dit Pascal, mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Pascal, *Pensées.*

avait-il d'abréger la durée des nations? S'il n'avait pas été certain de la vérité de ce qu'il écrivait, eût-il jamais osé, au milieu d'un peuple comme les Égyptiens, s'exposer à être formellement démenti par des annales authentiques? et le peuple hébreu lui-même qu'eût-il pensé d'une pareille nouveauté, si contraire à tout ce qu'il aurait cru jusqu'alors? Les vieillards contemporains de Moïse avaient pu converser avec le patriarche Jacob, qui avait vu Abraham, lequel avait vécu avec les enfans de Noé, témoins du déluge.

Les traditions étaient donc trop récentes pour être contestées, et assurément à cette époque les Égyptiens ne s'étaient pas donné cette antiquité dans laquelle ils ont aimé depuis à cacher les commencemens de leur histoire, quoique Hérodote assure qu'elle n'a de certitude que depuis Psammitique, c'est-à-dire six à sept cents ans avant Jésus-Christ.

Malgré les efforts des incrédules pour soutenir cette antiquité chimérique, ils ne sont point encore parvenus à convaincre d'imposture ou d'erreur le récit de la Genèse, ils ont même le déplaisir de voir qu'aujourd'hui les découvertes géologiques se joignent au témoignage

de l'histoire pour confirmer dans l'esprit des savans l'autorité de Moïse. « En examinant »bien, dit M. Cuvier dans le discours déjà »cité, ce qui s'est passé à la surface du globe »depuis qu'elle a été mise à sec pour la der»nière fois, et que les continens ont pris leur »forme actuelle, au moins dans leurs parties »un peu élevées, l'on voit clairement que cette »dernière révolution et par conséquent l'éta»blissement de nos sociétés actuelles ne peu»vent pas être très anciens. C'est un des ré»sultats à la fois les mieux prouvés et les moins »attendus de la saine géologie, résultat d'au»tant plus précieux qu'il lie d'une chaîne non »interrompue l'histoire naturelle et l'histoire »civile.... Partout la nature nous tient le même »langage : partout elle nous dit que l'ordre ac»tuel des choses ne remonte pas très haut ; et, »ce qui est bien remarquable, partout l'homme »nous parle comme la nature, soit que nous »consultions les vraies traditions des peuples, »soit que nous examinions leur état moral et »politique, et le développement intellectuel »qu'ils avaient atteint au moment où commen»cent leurs monumens authentiques. En effet, »bien qu'au premier coup d'œil les traditions

» de quelques anciens peuples qui reculaient leur » origine de tant de milliers de siècles, semblent » contredire fortement cette nouveauté du » monde actuel, lorsqu'on examine de plus » près ces traditions, on n'est pas long-temps » à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'historique ; » on est bientôt convaincu au contraire que la » véritable histoire, et tout ce qu'elle nous a » conservé de documens positifs sur les premiers » établissemens des nations, confirme ce que » les monumens naturels avaient annoncé.

La catastrophe du déluge, rapportée par Moïse, n'est pas moins confirmée par les observations géologiques que par les traditions des différens peuples; on peut consulter sur cette matière MM. Deluc et Dolomieu, avec lesquels M. Cuvier pense « que s'il y a quelque chose de » constaté en géologie, c'est que la surface de » notre globe a été victime d'une grande et su- » bite révolution dont la date ne peut remon- » ter beaucoup au delà *de cinq à six mille ans*.

Quant aux traditions historiques du déluge, plus ou moins altérées, on peut lire celles qui se trouvent à la fin de cette dissertation (note A).

Ainsi, aux yeux d'un homme de bonne foi, la vérité du récit de la Genèse est appuyée

sur la double autorité de l'histoire et de la science.

Nous pourrions encore, si nous voulions nous étendre davantage, faire quelques observations qui achèveraient de prouver que non seulement Moïse n'a rien dit qui ait été démenti jusqu'à présent, mais de plus qu'il a dû être éclairé d'une lumière surnaturelle. C'est la remarque du savant M. Deluc. Moïse nous dit que les plantes furent créées en premier lieu, ensuite les poissons et les oiseaux, enfin les quadrupèdes : or, cet ordre de création est attesté par les phénomènes géologiques, puisque l'observation prouve que les débris des quadrupèdes se trouvent en général plus rapprochés de la surface de la terre que ceux des poissons et des oiseaux, de manière que ces dépouilles végétales et animales suivent dans leur degré de profondeur l'ordre des jours ou *époques* (1) de la création, tels que Moïse les a déterminés.

D'après la Genèse, la lumière fut créée avant le soleil; qui donc avait appris à Moïse à considérer le soleil comme une masse opaque et

(1) Rien ne s'oppose à ce qu'on regarde les six jours

obscure, au centre d'une atmosphère en perpétuelle incandescence? et la lumière comme un fluide répandu dans l'espace et dont l'existence ne dépend pas nécessairement de celle du soleil? Le récit de la Genèse n'est pas celui d'un naturaliste ou d'un astronome (1) : les hommes d'alors n'avaient point encore eu le temps d'observer, les traces qui nous restent des connaissances des plus anciens peuples suffisent pour nous en persuader. Au temps de Moïse on ne possédait pas la science que nous nommons aujourd'hui *histoire naturelle*, c'est-à-dire la collection des phénomènes observés à la surface actuelle de la terre par la succession des hommes. La Genèse, remarque encore M. Deluc, n'est point un système de *cosmologie*, c'est un simple récit d'événemens. Entre ces événemens, tous ceux qui sont détaillés sont de nature à avoir laissé des traces sur la terre....Si l'histoire naturelle et celle des hommes nous découvrent ces traces, le récit entier est confirmé par le seul moyen qu'aient les hommes de

de la création comme *six époques*. Ce sentiment ne blesse en rien la foi de l'Église.

(1) *Voyez* la note D.

connaître la vérité dans les objets de ce genre (1).

C'est donc en vain qu'on a employé contre le livre de Moïse les obscurités de la chronologie, les traditions fabuleuses des anciens peuples, et tout ce que l'histoire, la science, les religions de l'Orient peuvent fournir de difficultés pour l'attaquer. Ce divin livre a traversé les siècles sans rien perdre de son autorité. Il a été lu et commenté par les hommes les plus célèbres, ils ont cru les vérités qu'il renferme, elles ne peuvent être rejetées que par l'ignorance ou la mauvaise foi.

Nous terminerons cet article en réfutant une calomnie grossière que Volney a répétée après Voltaire ; savoir, que le peuple hébreu avait ignoré d'abord le dogme de l'immortalité de l'âme. Quel homme de bon sens pourra jamais croire qu'un dogme, fondement essentiel de la morale, connu de tous les peuples de l'antiquité, ait été ignoré du seul peuple qui, au milieu de l'idolâtrie de ses voisins a constamment adoré le Dieu unique créateur du

(1) Voyez les savans prolégomènes du Pentateuque dans la Bible de M. de Genoude, et l'ouvrage de M. Deluc.

ciel et de la terre. Ce dogme est aussi naturel que celui de l'existence de Dieu; on le trouve partout, même chez les peuples sauvages; c'est bien le moins qu'on le trouve aussi chez les Hébreux sans qu'ils aient eu besoin de l'emprunter des Chaldéens idolâtres.

Nous ne sommes pas réduits à former sur ce point de simples conjectures; nous avons des livres écrits avant la captivité de Babylone, dans lesquels la croyance de l'immortalité de l'âme est supposée ou clairement exprimée en plusieurs endroits différens. Sans parler du livre des Psaumes et des prophéties d'Isaïe, nous ne citerons que le Pentateuque, dont l'intégrité est aussi incontestable que l'antiquité, puisque les Samaritains, séparés des Juifs avant la transmigration par un schisme qui dure encore, conservent ces livres de Moïse avec les anciens caractères hébreux, comme au temps de David et de Salomon.

Si donc Moïse ignorait ou condamnait le dogme de l'immortalité de l'âme, que signifie, dès les premières pages de la Genèse, cette promesse du Rédempteur faite à nos premiers parens? Et cette autre promesse de Dieu qui dit à Abraham : *Je serai moi-même ta grande ré-*

compense, viens en la terre que je te montrerai, et je ferai sortir de toi un grand peuple, et en toi seront bénies toutes les nations de la terre (1)?

La même promesse fut réitérée à Isaac et à Jacob, et Dieu, par la suite, la rappelant à Moïse, se nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme qui dirait le Dieu des promesses. Si ces patriarches avaient dû mourir tout entiers, comment Dieu aurait-il été *leur plus grande récompense?* Que leur aurait servi de saluer de loin l'accomplissement des promesses magnifiques dont ils ne devaient ressentir aucun bien? Ils seraient morts, comme s'exprime Jacob, après *des jours courts et mauvais*, n'emportant avec eux que des regrets et l'affreuse pensée de leur anéantissement. Mais leur foi assurément fut consolée par de meilleures espérances; ils attendaient une autre patrie que cette terre sur laquelle ils se considéraient comme étrangers et voyageurs. Jacob, sur le point d'expirer, dit à ses fils qui entourent son lit de mort : « *Je vais me réunir à mon peuple; ensevelissez-moi avec mes pères.* » Il venait de prédire à ses douze fils ce qui devait leur arriver *dans les jours derniers*,

(1) Genèse, 12.

à Juda particulièrement, « que le sceptre ne » sortirait pas de sa race, ni le prince de sa pos» térité, jusqu'à ce que vienne celui à qui appar» tient le sceptre, qui est *l'attente des nations* (1). » pour lui, sur le point de se *réunir à son peuple*, il devait *attendre* avec ses pères *le salut du Seigneur* (2).

Sans entrer dans plus de détails sur cette question qui a été traitée à fond par les apologistes de la religion, nous invitons ceux qui auraient quelque doute à lire le Pentateuque et le livre des Psaumes, il leur sera facile de se convaincre que la législation de Moïse n'est pas celle d'un matérialiste. Le culte de l'ancienne loi et ses nombreuses observances; ces précautions, pour ainsi dire minutieuses, pour empêcher les Hébreux de déplaire à Dieu par la moindre idolâtrie; le choix particulier de ce peuple pour conserver le dépôt de la vérité; Dieu lui-même qui prescrit les lois, et règle jusqu'aux moindres formes de ce gouvernement; ce que l'auteur des Psaumes répète si souvent, touchant le bonheur futur des justes,

(1) Gen. 49.

(2) *Salutare tuum exspectabo, Domine.*

et la prospérité si passagère des méchans, tout prouve évidemment que les Israélites croyaient à une autre vie après celle-ci, et qu'en servant fidèlement le Dieu d'Abraham, ils attendaient qu'il fût un jour, suivant sa promesse, *leur plus grande récompense* (1).

(1) « Ce qui me surprend, dit l'incrédule Fréret, » c'est de voir que la plupart des commentateurs de l'É- » criture se plaignent de n'y trouver aucune preuve » claire que les Juifs, au temps de Moïse, crussent l'im- » mortalité de l'âme. Comment n'ont-ils pas vu que la » pratique interdite aux Juifs, et commune chez les Ca- » nanéens, de consulter les morts, suppose que l'exis- » tence des âmes, séparées des corps par la mort, était » alors une opinion générale et populaire? car il serait » absurde de penser qu'on interrogeât ce qu'on croyait » ne pas exister. » (*Mémoires de littérature*, tom. 23.)

CHAPITRE VII.

CHRISTIANISME, OU CULTE ALLÉGORIQUE DU SOLEIL!!! (Volney, p. 226.)

« Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance » d'un *grand médiateur* qui devait venir, d'un *juge final*, d'un *sauveur futur, roi, Dieu conquérant* et » *législateur*, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, » et délivrerait les hommes de l'empire du mal....... » Dès que les Juifs comptèrent près de six mille ans » depuis la création fictive du monde, ils ne s'occupèrent plus que d'une fin prochaine; on attendit le » *réparateur;* à force d'en parler quelqu'un dit l'avoir » vu, ou même un individu exalté crut l'être, et se fit » des partisans, lesquels privés de leur chef par un incident, vrai sans doute, mais passé obscurément, donnèrent lieu par leurs récits à une rumeur graduellement organisée en histoire...... Tout le monde sait, » disait Fauste, qui, quoique manichéen, fut un des » plus savans hommes du troisième siècle, tout le » monde sait que les évangiles n'ont été écrits ni par » Jésus-Christ ni par ses apôtres, mais *long-temps* après » par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mi-

» rent à la tête de leurs écrits des noms d'apôtres ou » d'hommes apostoliques et contemporains.......... Il » résulte de tout ce que l'on a écrit pour et contre que » l'origine précise du christianisme n'est pas connue, » que les prétendus témoignages de Josèphe (*Antiq.* » *jud.*) et de Tacite (*Annal.*, liv. 15) ont été interpolés » vers le temps du concile de Nicée, et que personne n'a » encore mis en évidence le fait radical, c'est-à-dire » l'*existence* réelle du personnage qui a occasioné le » système. Sans cette existence néanmoins, il serait » difficile de concevoir l'apparition du système à son » époque connue, encore qu'il ne soit pas sans exem- » ple dans l'histoire de voir des suppositions gratuites » et absolues. Pour résoudre ce problème vraiment » curieux et important, il faudrait qu'un esprit doué » de sagacité, muni d'instruction et surtout d'impar- » tialité, profitant des recherches déjà faites, y ajou- » tât un tableau comparatif de la doctrine des boudistes, » et spécialement de la secte de Samana Goutama, » contemporain de Cyrus; qu'il examinât quelle fut » la facilité des communications de l'Inde avec la Perse » et la Syrie, surtout depuis le règne de Darius Hys- » taspe, qui, selon Agathias et Ammien, consulta les » sages de l'Inde, et introduisit plusieurs de leurs » idées chez les mages..... Alors il ne resterait plus » qu'à examiner si, toutes choses étant ainsi préparées, » l'exaltation générale des esprits n'a pas pu susciter » un individu qui aurait rempli le rôle désigné, soit » que lui-même se fût cru et annoncé pour être le » personnage attendu, soit que ce fût la multitude

» qui, enthousiasmée de sa conduite, de sa doctrine et » de ses prédications, lui en eût attribué l'emploi; dans » l'un et l'autre cas, il serait conforme aux probabi- » lités humaines que des attroupemens populaires » eussent excité la surveillance et l'inquiétude du » gouvernement romain, et qu'enfin un incident re- » marquable, tel que l'entrée en Jérusalem, eût dé- » terminé le préfet à une mesure de rigueur, à un acte » de sévice, qui aurait brusquement terminé le drame, » à peu près comme il est raconté; mais qui n'aurait » fait qu'accroître l'intérêt pour le personnage regretté, » et par là donné lieu à des récits, à des associations » dont le résultat cadrerait parfaitement avec l'état de » choses qui apparaît ensuite dans l'histoire. Sans » doute là où manque son témoignage positif, l'on ne » pourrait établir ce qu'on appelle certitude morale, » mais par l'enchaînement des causes et des effets on » pourrait arriver à un degré de probabilité qui en » produirait l'effet; puisque d'ailleurs avec les témoi- » gnages les plus positifs, l'histoire n'a jamais de droit » qu'aux plus ou moins grandes probabilités. »

(Volney.)

Que penser de l'ignorance en matière de religion ou de l'impiété d'un siècle qui accueillerait de pareilles absurdités, et une mauvaise foi aussi dégoûtante? L'auteur de l'article que nous venons de citer s'est abandonné ici à toute sa haine contre le christianisme, il n'a plus gardé

de mesure, et ne s'est point aperçu qu'à force d'exagération il mériterait qu'on lui appliquât cet axiome : *Qui trop prouve ne prouve rien.* Ce que Volney n'a pas craint d'avancer sur la personne du divin fondateur et sur l'origine de notre religion, sera certainement pour tout lecteur impartial la plus belle réfutation du livre des *Ruines*. Quelle idée en effet pourra-t-on concevoir de la bonne foi d'un homme qui parle avec tant d'assurance des systèmes divers de religion qui, selon lui, se succédèrent dans les premiers âges du monde; qui semble voir si clairement ce qui se passa à une époque plus reculée que celle des traditions historiques les plus anciennes, et qui affecte de ne trouver qu'obscurité et incertitude dans les circonstances du fait le plus important, le plus généralement connu, qui ait jamais eu lieu sur la terre, l'établissement du christianisme? Ce fait, que personne encore ne s'était avisé de révoquer en doute, occupa pendant trois siècles la politique des empereurs romains; il changea la face de l'Europe et de l'Asie; ses conséquences non interrompues existent aujourd'hui jusque dans les contrées les plus éloignées; et c'est au bout de deux mille ans que Volney

essaie de jeter le voile de l'incrédulité sur une vérité que nos plus grands ennemis n'ont jamais pensé à nier, c'est-à-dire sur l'existence de Jésus-Christ et l'origine du christianisme à l'époque si connue et si célèbre du siècle d'Auguste!

Nous n'entreprendrons pas un traité complet de religion pour réfuter ces paradoxes inouïs; assez d'autres ont vengé depuis long-temps le christianisme des attaques et des sophismes de l'incrédulité : mais, comme nous l'avons annoncé, nous nous bornerons à convaincre Volney de *mauvaise foi;* c'est le plus grand tort que nous puissions lui faire dans l'esprit d'une jeunesse qui peut bien se laisser séduire par l'apparence de la vérité, mais qui repoussera toujours avec horreur la tromperie et le mensonge manifeste.

Voici donc les propositions qui résultent de tout ce que Volney a écrit contre le christianisme, et c'est à les réfuter que nous bornerons notre travail pour éclairer ceux qui n'ont point assez étudié la partie historique de la religion :

1° L'origine précise du christianisme n'est pas connue.

2° L'existence réelle de celui qui a occa-

sioné ce système de religion n'est pas évidemment démontrée.

3° Si ce personnage a existé, nous n'avons que des probabilités sur sa vie et sur ses actions dont l'histoire n'a été écrite que longtemps après.

4° Il est enfin très probable que la croyance des dogmes chrétiens passa originairement de l'Inde dans l'Asie.

Nous avons déjà prouvé plus d'une fois que Volney comptait beaucoup sur la crédulité de ses lecteurs et sur leur ignorance en histoire ; mais, en vérité, il porte ici la confiance jusqu'à l'insulte. A qui donc pense-t-il avoir affaire? à qui espère-t-il en imposer, lorsqu'il ose, avec tant d'impudeur, nier jusqu'à la réalité d'un fait auquel se rattachent tant d'événemens importans de l'histoire depuis dix-huit siècles? Libre à lui, s'il le veut, de nier aussi l'existence du soleil ; mais, en revanche, libre à nous de le regarder comme un homme que la rage de l'impiété fait déraisonner, et qui a perdu tous les droits d'un écrivain sensé et de bonne foi.

C'est par des témoignages historiques et contemporains que nous réfuterons victorieuse-

ment les trois premières propositions ci-dessus énoncées. Rien ne pourrait nous empêcher de recourir à l'autorité des plus anciens apologistes de notre religion, de ces hommes qui, au péril de leur vie, défendirent publiquement, et avec tant d'éloquence, la cause de l'Évangile; mais ce n'est pas dans leurs écrits que nous voulons chercher des preuves; celles que nous fourniront les ennemis du christianisme conviendront mieux au grand nombre de nos lecteurs. Ce sont les juifs et les païens que nous citerons comme témoins de la mauvaise foi de Volney. Certaines gens ne suspecteront pas sans doute la véracité d'un Celse, d'un Porphyre et de cet empereur Julien, qui, *chrétien apostat* lui-même, aurait aussi voulu anéantir le Dieu qu'il avait abandonné. Ces anciens adversaires de la religion chrétienne ne le cédèrent en rien à ceux de notre temps, qui n'ont fait que répéter leurs calomnies et suivre leur plan d'attaque. Les disciples peuvent, il est vrai, avoir acquis plus d'expérience et une tactique plus exercée; mais, lorsqu'il s'agit de faits historiques, ils n'ont pas le droit d'être plus incrédules que leurs maîtres, qui en furent, pour ainsi dire, les témoins oculaires, et qui les ont avoués

unanimement; tels sont d'abord les faits de l'origine du christianisme et de l'existence de son auteur.

Les écrivains et les philosophes païens ont calomnié la religion chrétienne, combattu ses dogmes, nié la divinité de Jésus-Christ; mais tous ont été d'accord sur l'origine de notre religion, sur l'existence de son fondateur, le temps où il a vécu, le pays qu'il a habité et le genre de mort que ceux de sa nation lui ont fait subir. En faut-il davantage pour convaincre, je ne dirai pas d'ignorance, mais de la plus grossière imposture, celui qui avait lu comme nous les témoignages suivans que nous rapportons textuellement.

« Les chrétiens, dit Tacite, étaient des gens » haïs pour leur infamie. Le peuple les appe- » lait *chrétiens* à cause du *Christ*, leur auteur, » qui fut puni du dernier supplice, sous le » règne de Tibère, par Ponce Pilate, gouver- » neur de la Judée.... (1). »

(1) On voit que cet écrivain célèbre ajouta foi aux calomnies répandues de son temps contre les chrétiens. Avec un peu d'examen, il se fût convaincu que ceux qui renonçaient à leurs biens, à leur vie même, pour se faire disciples de l'Évangile, étaient incapables des

Suétone dit, en parlant de la persécution de Néron contre le christianisme : « Il punit de » divers supplices les chrétiens, espèce d'hom» mes d'une superstition *nouvelle* (1). »

infamies dont on les accusait. Pline, dans sa lettre à l'empereur Trajan, au sujet des chrétiens, dit que ceux mêmes d'entre eux qu'il avait forcés par la crainte des supplices à charger le Christ de malédictions « assu» raient que toute leur erreur ou leur faute avait été de » s'assembler, à un jour marqué, avant le lever du soleil, » pour chanter tour à tour des vers à la louange du Christ, » comme s'il eût été Dieu; qu'ils s'engageaient par ser» ment, non à quelque crime, mais à ne point commettre » de vol ni d'adultère, à ne point manquer à leur pro» messe, à ne point nier un dépôt........................ »

« Je prends à témoin vos registres, disait Tertullien » aux magistrats de Rome, vous qui jugez tous les jours » les prisonniers, qui condamnez tant d'hommes coupa» bles de toutes sortes de crimes, s'en trouve-t-il un » seul parmi eux qui soit chrétien? Ou parmi ceux qui » vous sont déférés comme chrétiens, s'en trouve-t-il un » seul coupable d'aucun de ces crimes?... Nul d'entre » eux n'est chrétien, ou il n'est chargé de chaînes que » comme chrétien : s'il est coupable de quelque autre » crime, non il n'est point chrétien. » (Apologie de Tertullien.)

(1) *Afflicti suppliciis christiani, genus hominum superstitionis novæ.* (*Vita Neronis.*)

Celse, philosophe épicurien du 2e siècle, reproche à Jésus-Christ « d'être né dans un village de Judée, d'une pauvre femme.... » Il reproche également aux chrétiens « d'adorer un homme né *depuis peu*.... Le maître des chrétiens, dit-il, a été crucifié... cloué à une croix.... (1). »

Dans l'une des histoires de Jésus-Christ composées bien anciennement par les juifs, on trouve le récit de la passion, qui est le même à peu près que celui des évangélistes, quant aux circonstances les plus importantes. On y lit que Judas « livra son maître, que les citoyens de Jérusalem bien armés se saisirent de Jésus, et que les sénateurs le firent attacher à une colonne de marbre qui était dans la ville; qu'ils le firent ensuite fouetter et couronner d'épines; que Jésus ayant eu soif, on lui donna du vinaigre à boire; qu'il cria en pleurant : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? et qu'enfin ce fut la veille de Pâques qu'il fut pendu (2). »

(1) Ἐκ κώμης αὐτὸν γεγονέναι Ἰουδαϊκῆς... καὶ ἀπὸ γυναικὸς ἐγχωρίου... τὸν ἔναγχος φανένθα τοῦτον ὑπερθρησκεύουσι... ὁ διδάσκαλος αὐτῶν σταυρῷ ἐνηλώθη.

(2) On trouve la narration tout entière dans un ou-

Voilà donc d'abord les juifs et les païens d'accord avec nous sur l'existence de Jésus-Christ, le temps et lieu où il vécut, le genre et même l'époque précise de sa mort. Volney, pressé par la force de ces témoignages de la plus haute antiquité, avouera peut-être, quoiqu'à regret, qu'il serait par trop fort de nier l'existence de Jésus-Christ; mais il se dédommagera aussitôt de ce que lui coûte cet aveu, en disant que si ce personnage a existé, nous n'avons que des *probabilités* sur sa vie et sur ses actions, dont l'histoire n'a été écrite que *long-temps après*.

Ce sont encore les juifs et les païens qui, dans des livres dictés par la haine contre le christianisme, nous prouveront que de leur temps on avait plus que des *probabilités* sur la vie et les actions de Jésus-Christ, et, chose étonnante, que ses prodiges eux-mêmes étaient crus par ceux qui niaient sa divinité.

Nous lisons dans l'Évangile que les juifs ne contestaient pas la réalité des miracles de Jésus-Christ, opérés sous leurs yeux, mais qu'ils les

vrage intitulé, *Tela ignea Satanæ,* et publié en Hébreu par Wagenseil.

attribuaient à la puissance du démon; cette absurde croyance a été depuis celle de leurs anciens docteurs. Tous ont attribué les prodiges du Fils de Dieu soit à la magie, soit à la vertu du nom ineffable de Jéhovah trouvé dans le temple. «Il y avait, disent-ils, dans la partie la plus sainte » du temple, qu'on appelait le saint des saints, » une pierre, sur laquelle était gravé le nom » ineffable de Dieu... Jésus étant entré dans le » temple, il y apprit ce nom ineffable; il l'écri- » vit sur du parchemin, et ayant prononcé ce » nom pour ne sentir aucune douleur, il se » fit une incision dans la chair, où il cacha ce » parchemin. Étant sorti de Jérusalem, il ouvrit » la plaie qu'il s'était faite, en tira le parche- » min, et apprit parfaitement le nom ineffable; » il passa aussitôt à Bethléem, lieu de sa nais- » sance, où il ressuscita un mort et guérit un lé- » preux en prononçant le nom ineffable (1). »

Quoi qu'il en soit de ce conte ridicule inventé par les talmudistes, il en résulte toujours qu'ils n'ont point osé nier les actions miraculeuses de Jésus-Christ: Les païens n'ont été ni moins sincères ni moins déraisonnables.

(1) *Histoire de J.-C.*, publiée par Wagenseil.

Celse dit que les chrétiens ont cru que « Jésus » était Fils de Dieu parce qu'il a guéri des boiteux » et des aveugles... Il croit que ces miracles de » Jésus étaient des opérations magiques (1). »

Les païens disent, dans Arnobe, que « Jésus-» Christ a été un magicien ; que c'est par des » sciences secrètes qu'il a opéré tout ce qu'il a » fait d'extraordinaire (2). »

L'empereur Julien, surnommé l'apostat, dit que « Jésus n'a rien fait de mémorable, à » moins que l'on ne veuille regarder comme » quelque chose de grand, d'avoir guéri des boi-» teux et des aveugles, et d'avoir conjuré les » démons dans les villages de Bethsaïde et de » Béthanie (3). »

L'empereur Adrien avait du chef de notre religion une si haute opinion, qu'il voulut le faire recevoir au nombre des dieux du capitole (4).

(1) Ὅτι διὰ τοῦτο ἐνόμισαν αὐτὸν εἶναι υἱὸν τοῦ θεοῦ, ἐπεὶ χωλοὺς καὶ τυφλοὺς ἐθεράπευσε.

(2) *Magus fuit; clandestinis artibus omnia illa perfecit.* Liv. 1.

(3) Ἔργον οὐδὲν ἀκοῆς ἄξιον, εἰ μή τις οἴεται τοὺς κυλλοὺς καὶ τυφλοὺς ἰᾶσθαι.

(4) *Templum Christo facere voluit, eumque inter Deos recipere. Lampride,* historien du 4[e] siècle.

Voici enfin le témoignage célèbre que rendit à J.-C. Josèphe, prêtre et historien juif : « En » même temps parut Jésus, homme sage, si » toutefois on doit l'appeler homme ; car il fit » une infinité de prodiges, et il enseigna la vé- » rité à tous ceux qui voulurent l'entendre. Il » eut plusieurs disciples qui embrassèrent sa » doctrine, tant des gentils que des juifs. Il » était le Christ, et Pilate, poussé par l'envie » des premiers de notre nation, l'ayant fait » crucifier, cela n'empêcha pas que ceux qui » avaient été attachés à lui dès le commence- » ment ne continuassent à l'aimer ; il leur ap- » parut vivant trois jours après sa mort, les » prophètes ayant prédit et sa résurrection et » plusieurs autres choses qui le regardaient ; et » encore aujourd'hui la secte des chrétiens sub- » siste et porte son nom (1). »

En voilà suffisamment pour montrer que dans les siècles les plus voisins de la venue de J.-C. ses actions étaient connues, et que les juifs comme les païens admettaient qu'il avait guéri les estropiés, les aveugles, et même ressuscité les morts. Que feront les incrédules

(1) *Voyez* la note B.

du 19e siècle ? S'ils rivalisent de haine contre le christianisme avec leurs devanciers, les surpasseront-ils en impudeur et en mauvaise foi? Nieront-ils ce que ceux-ci ont été forcés d'avouer ? Il n'y a pas de milieu : il faut ou nier, contre le témoignage de toute l'antiquité, des faits de notoriété publique, ou les croire avec les chrétiens, ou, comme les Celse, les Porphyre, les Julien.... Mais nos sages d'aujourd'hui auraient honte de parler de *magie* et d'*enchantemens;* ils n'hésiteront donc pas à nier, assurés d'avance d'en imposer à une foule de dupes qui les croiront sur parole, sans se donner la peine d'examiner s'ils disent vrai. Et de fait, parmi tous ceux qui ont lu Volney, combien en est-il, par exemple, qui auront pensé à vérifier le passage cité de Fauste contre l'authenticité des livres du nouveau Testament?

Fauste, dit Volney, *qui, quoique manichéen, fut un des plus savans hommes du 3e siècle*, écrivait de son temps : « Tout le monde sait » que les Évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-» Christ, ni par ses apôtres, mais *long-temps* » après par des inconnus, qui jugeant bien qu'on » ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'a-» vaient pas vues, mirent à la tête de leurs ré-

» cits des noms d'apôtres ou d'hommes apos-
» toliques et contemporains. » Ainsi, conclut Volney, il résulte que l'origine précise du christianisme n'est pas connue.

Toujours le même système de fourberie. Il semble en apparence qu'il n'y ait rien de plus positif ni de plus vrai que ce témoignage de Fauste, *l'un des plus savans hommes du 3e siècle.* Mais l'auteur des *Ruines,* si docile à la parole de quiconque raisonne dans son sens, n'aurait-il pas dû nous apprendre d'où il avait tiré cette objection ? de quel ouvrage de Fauste, digne sans doute d'être lu par ceux qui veulent être incrédules avec pleine connaissance de cause ? Mais si par hasard les livres de Fauste n'existaient plus, ... s'il n'en restait que quelques fragmens conservés par saint Augustin dans un traité contre cet hérétique, n'aurions-nous pas le droit de nous plaindre que Volney nous ait cité l'objection, sans nous rapporter la réponse d'un évêque qui était bien aussi *un des hommes les plus savans de son siècle ?* Pourquoi n'entendre que la déposition d'un seul témoin, quand on veut, comme le doit un *philosophe*, juger avec impartialité? Voilà, il est vrai, ce qu'objectait, au 3e siècle, Fauste accablé par l'autorité

de l'Évangile, qui condamnait si évidemment les dogmes insensés de Manès; mais que lui répondait alors saint Augustin? « Si vous nous » demandez, lui disait-il, comment nous sa- » vons que ces lettres ont été écrites par les apô- » tres, nous vous répondrons, à vous mani- » chéens, que c'est par la même autorité qui » ne vous permet pas de douter que les livres » de Manès n'aient été composés par lui. Que » penseriez-vous d'un homme qui viendrait vous » soutenir que Manès n'a point écrit les livres » que vous lui attribuez? Vous vous moque- » riez de son absurde prétention, vous lui op- » poseriez la tradition constante des disciples » de ce sectaire qui, depuis la mort de leur chef, » ont conservé ses ouvrages et se les sont trans- » mis par une succession non interrompue. De » quel droit osez-vous donc nier que l'Évangile » ait été écrit par les apôtres, quand l'Église » universelle le croit ainsi, et que cette croyan- » ce remonte au temps des apôtres par la suc- » cession non interrompue des évêques conser- » vateurs des livres saints? De quel livre dans » le monde prouvera-t-on l'authenticité, si l'É- » glise répandue parmi toutes les nations se » trompe en attribuant le nouveau Testament

» aux apôtres? Comment sommes-nous certains
» que Platon, Aristote, Cicéron et tant d'autres
» sont auteurs des livres qui portent leur nom?
» Comment enfin saura-t-on un jour que Fauste
» a composé ce livre que je réfute, sinon par
» le témoignage des contemporains et de ceux
» qui les suivront immédiatement (1)? »

Il me semble que la réponse vaut bien l'objection. Que pense le lecteur du silence et de la bonne foi de Volney? Qu'il avait raison, sans doute, puisqu'il n'écrivait que pour combattre la religion chrétienne. S'il n'avait eu d'autre but que la recherche de la vérité, il n'eût rien dissimulé; mais les maîtres de l'erreur n'abordent jamais franchement la question.

Terminons ce qui regarde l'authenticité des écrits des apôtres par un passage de Tertullien extrait de son livre admirable *des Prescriptions*, qu'il composa au commencement du 3e siècle, long-temps avant la naissance de Fauste : « Quelle doctrine les apôtres ont-ils
» prêchée, c'est-à-dire que leur a révélé Jésus-
» Christ? Je prétends qu'on ne peut le savoir que

(1) Saint Aug., *adv. Faustum*

» par les églises que les apôtres ont fondées,
» qu'ils ont instruites de vive voix, et ensuite
» par leurs lettres.... Parcourez les églises apos-
» toliques où président encore, et dans les mêmes
» places, les chaires des apôtres, où, lorsque
» vous entendrez la lecture de *leurs lettres origi-*
» *nales*, vous croirez les voir eux-mêmes, en-
» tendre le son de leur voix. Êtes-vous près
» de l'Achaïe, vous avez Corinthe; de la Macé-
» doine, vous avez Philippes et Thessalonique.
» Passez-vous en Asie, vous avez Éphèse Êtes-
» vous sur les frontières de l'Italie, vous avez
» Rome, heureuse Église, dans le sein de la-
» quelle les apôtres ont répandu et leur doc-
» trine et leur sang (1). »

Qui oserait, après un pareil témoignage, soutenir encore que l'Évangile n'a été écrit *que long-temps* après les apôtres par des faussaires qui ont emprunté leur nom? qu'au moyen de cette supercherie ils sont parvenus à faire croire aux Églises de Rome et des grandes villes de l'Asie que, depuis plus d'un siècle ou deux, elles possédaient, sans le savoir, l'Évangile écrit et les lettres de l'apôtre

(1) Tertull., *De præscript.* 36.

saint Paul? « Ce n'est point ainsi qu'on invente ; » et les faits de Socrate, dont personne ne doute, » sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Au fond, c'est reculer la difficulté, sans la dé- » truire. Il serait plus inconcevable que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, » qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. » Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce » ton ni cette morale ; et l'Évangile a des ca- » ractères de vérité si grands, si frappans, si » parfaitement inimitables, que l'*inventeur en* » *serait plus étonnant que le héros* (1). »

Où en est maintenant l'incrédule Volney? Quel moyen lui reste-t-il de nier l'authenticité du nouveau Testament? Que pensera-t-il des prodiges de Jésus-Christ avoués par les philosophes païens? Comment *cet esprit fort*, qui ne croit point à la *magie*, se tirera-t-il d'embarras? Comme à son ordinaire, en éludant la question, en faisant des objections nouvelles sans avoir répondu à celles de ses adversaires. On ne lui aura donc rien prouvé, tant qu'il ne sera pas certain *que la croyance des dogmes chrétiens ne passa point originairement de l'Inde*

(1) Rousseau, *Émile*.

dans l'Asie. C'est là désormais où Volney nous attend ; vaincu dans la Palestine, il se retranchera dans l'Inde, en attendant qu'il nous transporte dans les régions supérieures pour y trouver Jésus-Christ, ses apôtres, ses mystères, dans le soleil et les douze signes du zodiaque.

Cette obstination des incrédules à tout admettre, à tout croire, pour échapper à la foi chrétienne, me rappelle ce qu'on a dit si ingénieusement sur le symbole des athées, qui pourrait être conçu en ces termes : *Credo omnia incredibilia.* Les systèmes les plus absurdes n'ont point effrayé nos modernes sages, il n'y a pas de monstres d'opinion qu'ils n'aient embrassés; et certes s'ils sont *incrédules*, ce n'est pas que *la vertu de croire leur manque*, ils en ont donné de belles preuves.

Je ne pense pas néanmoins que Volney ait eu un degré de foi suffisant pour avoir cru que nos dogmes chrétiens passèrent originairement de l'Inde dans l'Asie; mais je suis persuadé qu'il soupçonnait précisément le contraire. Il avait une connaissance trop étendue de l'antiquité, pour ignorer qu'avant Jésus-Christ, et dans le temps où il vécut, les dogmes particuliers au christianisme ne furent enseignés dans l'école

d'aucun philosophe de l'Égypte et de la Grèce. Ces vérités parurent tout-à-fait nouvelles au paganisme ; et pour soutenir qu'elles nous viennent de l'Inde, il faudrait prouver avant tout que Jésus-Christ alla s'instruire parmi les Hindous. Si Volney avait à cet égard quelques renseignemens plausibles, il aurait bien dû les communiquer à ses lecteurs, et ne pas être si réservé, lorsqu'il est ailleurs si prodigue d'érudition. Pourquoi donc, après le discours qu'il met dans la bouche d'un *lama* du Thibet (1), se contente-t-il de nous dire que le *lama* « *prouva* » aux chrétiens, par leurs auteurs mêmes, que » la doctrine des *samanéens* (2) était répandue » dans tout l'Orient plus de mille ans avant le » christianisme, et qu'il leur défia de prouver » qu'eux-mêmes n'étaient pas des samanéens » dégénérés, et que l'homme dont ils font l'au- » teur de leur secte n'est pas *Fôt* ou *Boudh* lui- » même altéré. » Pourquoi ne pas nous faire entendre ce *lama*, qui nous aurait révélé des choses si extraordinaires, si inconnues? qui nous aurait *prouvé* « que nos Évangiles ne sont

(1) Pag. 164.

(2) Sectateurs de Boudh.

» que les livres des *Mithriaques* de Perse, et des » *Esséniens* de Syrie? » Assurément c'était bien le cas de nous mettre dans la confidence. Qui sait, après tout, ce que ce lama nous aurait raconté et *prouvé* au sujet de son dieu *Fôt* incarné il y a vingt-huit siècles, et de sa doctrine et de ses œuvres? Qui sait, dis-je, si nous n'eussions point été fort embarrassés de démontrer que notre religion chrétienne n'a pas été apportée de l'Inde comme tant d'autres choses?

Mais, puisque Volney a jugé à propos de jeter un voile mystérieux sur ces preuves, nous allons continuer à lui fournir les nôtres. Déjà, pour répondre *au défi* du prétendu lama, nous avons constaté par des monumens historiques l'existence de Jésus-Christ à l'époque que nous lui assignons, et il est de la dernière évidence que notre Dieu n'est pas *Fôt lui-même altéré*, que nos Évangiles ne sont pas les livres des *Mithriaques* de Perse.

Nous pourrions, je crois, nous borner à ce premier avantage; car, du moment que nous avons prouvé que le divin auteur du christianisme est né, sous le règne d'Auguste, à Béthléem, ville de Judée; qu'il a été crucifié à Jérusalem, sous Tibère; que sa doctrine, entiè-

rement inconnue jusqu'alors dans ses principaux dogmes, a été prêchée, après sa mort, par des hommes qui nous ont transmis le récit fidèle de ses actions, nous avons dès lors prouvé sans réplique que Jésus-Christ n'est pas *Fôt lui-même altéré.* Nous n'en resterons pas là cependant, et, à notre tour, nous *défierons* le lama de nous démontrer que ces traditions de l'Inde et du Thibet, sur lesquelles il voudrait nous faire prendre le change, ne sont pas tout ce que des peuples, appelés autrefois à la lumière de l'Évangile, ont retenu de l'histoire de Jésus-Christ et de ses mystères. Nous avons soutenu notre thèse par des preuves positives; qu'il donne maintenant les siennes. C'est à lui de prouver que ses traditions demi-chrétiennes sont antérieures à Jésus-Christ, et que jamais le christianisme n'a été prêché dans l'Inde. Mais il en sera, nous présumons, de l'antiquité de ses livres comme de celle de ses tables astronomiques (1).

Nos savans européens, qui se sont occupés

(1) *Voy.* ci-dessus à l'article du *sabéisme* ou culte des astres.—La religion du Thibet n'est qu'un rejeton schismatique de celle des Hindous.

de recherches sur l'Inde depuis plus d'un siècle, s'accordent presque généralement à refuser aux livres des brames ces milliers d'années qu'ils voudraient leur donner. Le président de la société asiatique établie au Bengale, William Jones, avoue, dans son article sur la chronologie des Hindous, « qu'il est convaincu » depuis long-temps que, sur ces matières, » on ne peut raisonner d'une manière satisfai» sante que d'après les preuves écrites, et qu'il » faut appliquer invariablement la règle qu'il » s'est faite de prendre à la rigueur les aveux » que les bracmanes laissent échapper contre » eux-mêmes, c'est-à-dire contre leurs préten» tions à l'antiquité.... » Il croit, il est vrai, que *Fôt* ou *Bouddha* parut dans l'Inde, non pas vingt-huit siècles, mais mille ans avant Jésus-Christ; puis, observant que les savans indiens diffèrent entre eux *de quelques milliers d'années* au sujet de l'incarnation de ce dieu, il en conclut qu'avant cette époque ils n'ont pas de chronologie positive, *et qu'on peut donc suspecter la certitude de toutes les relations qui concernent même l'apparition de Bouddha* (1). Bentley

(1) *Rech. asiat.*, 2e vol.

observe que « les ères et les dates des Hindous » sont entachées d'absurdités et de contradic- » tions (1). » Il a démontré aussi que les *Pouranams* n'avaient pas plus de *sept cents ans* d'antiquité (2).

« Peut-être se trouvera-t-il aussi, dit Pin- » kerton, que les *Védas* (autres livres sacrés plus » anciens) ont été composés par quelques » brames imposteurs, car on ne trouve chez » les anciens aucune trace de ces livres. Peut- » être Menou était-il quelque honnête légiste » du *treizième siècle*..... (3). » Enfin, selon la remarque de M. Cuvier, « les livres les plus » authentiques des Indiens démentent, par des » caractères intrinsèques et très reconnaissa- » bles, l'antiquité que ces peuples leur attri- » buent (4). »

Quant à la prédication du christianisme dans les Indes, il n'est pas douteux qu'elle ait eu lieu au moins vers le cinquième siècle. D'après même une tradition respectable, et qui n'est

(1) *Rech. asiat.*, 5e vol.

(2) Ces *Pouranams* sont dix-huit livres sacrés et canoniques de seconde classe.

(3) Pinkerton, *Géog.*, tom. 4.

(4) *Disc. sur la théorie de la terre*, pag. 88.

pas sans quelque fondement, c'est l'apôtre saint Thomas qui annonça l'Évangile aux peuples de ces contrées. Les caravanes de Syrie marchaient alors comme à présent, et les Arabes allaient aux Indes tous les ans. — On lit dans la souscription du concile général de Nicée, tenu au commencement du quatrième siècle, le nom d'un évêque des grandes Indes.

« On a des raisons de croire que le syrien » Mar-Thomas pénétra, au cinquième siècle, » jusque dans l'Indostan et sur les côtes de Ma- » labar, pour y prêcher l'Évangile.... La secte » des nestoriens se montra surtout très zélée » pour la propagation du christianisme. Leurs » missionnaires établirent des siéges épisco- » paux dans les montagnes du Thibet, et pénè- » trèrent jusqu'en Chine. Il semblait que l'Asie » entière dût se ranger sous la bannière du » christianisme, mais tout changea lors de l'ap- » parition de Mohammed. Les nestoriens se » maintinrent encore plusieurs siècles dans la » Tartarie, dans l'Indostan, et dans la Chine. » Mais Tamerlan, au 14e siècle, se répan- » dit comme un torrent dévastateur, et détrui- » sit les autels chrétiens avec un tel acharne- » ment, qu'un siècle après on ne trouvait que

» de faibles traces du christianisme nesto-» rien dans la haute Asie et dans l'Asie centrale (1). »

Qui s'étonnera, d'après cela, de ce qui est rapporté dans le *Bagavadam* de ce *Chrixnen* transporté à sa naissance parmi des bergers? « Il échappa à la colère d'un roi, qui bientôt » après fit massacrer tous les enfans nés dans » le temps. Cet homme-dieu, après avoir vaincu » le serpent, se retira dans le désert. »

Ce qu'on lit dans le poëme *Bartachastram* est encore plus frappant. Après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du *caliougam* (4e âge du monde selon les Indiens), il est dit qu'à la fin du *caliougam* « il » naîtra un brame dans la ville de Scambelam, » ce sera *Vichnou Iesoudou.* Il possédera les di-» vines écritures, et toutes les sciences, sans » avoir employé pour les apprendre que le temps » qu'il faut pour prononcer une seule parole. » Alors, ce qui était impossible à tout autre » qu'à lui, ce *Vichnou Iesoudou*, conversant » parmi ceux de sa race, purgera la terre des pé-» cheurs, y fera régner la justice et la vérité,

(1) *Biblioth. univ.*, Genève, 1822.

» offrira le sacrifice du cheval, et soumettra » l'univers aux brames (1). »

Nous pourrions encore citer plusieurs vérités historiques du nouveau Testament, qui se trouvent dans les livres indiens mêlées à beaucoup de fables et d'extravagances, mais nous en avons dit assez pour prouver que ces peuples ont eu connaissance des dogmes chrétiens (2). Il n'est pas moins évident que notre religion a été prêchée anciennement à d'autres nations qui n'en ont aussi conservé que des traditions altérées (3), et nous laissons à juger de la bonne foi et de la logique de ceux qui raisonnent ainsi : dans l'Inde ou dans la Chine on croit tel dogme qui est à peu près semblable à tel autre dogme enseigné dans l'Évangile,

(1) Nous sommes à présent dans la 4830e année du caliougam, selon le calcul des Indiens. Si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, comme ils le croient, il y a 1830 ans que le caliougam est fini, et que le rédempteur dont il est parlé est venu. Le lieu de sa naissance, *Scambelam,* signifie en indien *le pain, la vie* des soldats, des serviteurs. *Bethléem,* où naquit notre Seigneur Jésus-Christ, signifie en hébreu, *maison du pain.*

(2) *Voy.* La Croze, *Hist. du christian. dans les Indes.*

(3) *Voy.* note C.

donc le christianisme est originaire de l'Inde ou de la Chine. Leur serait-il donc si difficile de conclure précisément le contraire? Ils ne le feront pas, et plutôt que de se rendre aux meilleures raisons, ils iront chercher jusque dans le soleil et dans la lune des argumens nouveaux pour nous combattre; ce sera là, sans doute, leur dernier retranchement.

Entreprendrons-nous maintenant, après tout ce que nous avons dit, de réfuter sérieusement un système aussi absurde que bizarre, dont Volney n'est pas l'auteur, mais qu'il a emprunté à Dupuis dans son livre *de l'Origine des cultes?* La conséquence de ce système, c'est que Jésus-Christ n'a jamais existé, que l'histoire de sa vie, son ministère, ses miracles, sa résurrection, ne sont que des allégories astronomiques, de purs emblèmes du soleil parcourant les douze signes du zodiaque, et que les premiers chrétiens, sous le nom de *Christ*, n'ont jamais adoré que cet astre. « Nous dépouillons le Christ, » dit Dupuis, de ses deux natures en même » temps. Le peuple en fait un Dieu et un homme » tout ensemble. Le philosophe, aujourd'hui, » n'en fait plus qu'un homme. Pour nous, nous » n'en ferons point un Dieu, et encore moins

» un homme qu'un Dieu ; car le soleil est plus
» loin de la nature humaine, qu'il ne l'est de
» la divinité... Quoi ! parce qu'il y a une légen-
» de (l'Évangile) qui fait du Christ un homme,
» *et des sots qui le croient*, comme le peuple d'E-
» gypte croyait la légende d'Osiris, nous nous
» obstinerons à faire un homme réel du héros
» de la secte des chrétiens ? L'existence du
» Christ, comme homme réel, est une erreur
» que croyaient les *ignorans* il y a seize cents
» ans, qu'ils croient encore aujourd'hui, et
» qu'ils croiront long-temps, quoique le Christ
» n'ait jamais existé que dans le soleil... Donc
» Christ n'est que le soleil, donc Christ n'a ja-
» mais existé que dans le soleil, non plus que
» le cortége des douze apôtres n'a jamais exis-
» té que dans les douze signes du zodiaque, et
» les douze mois que parcourt le soleil ; ni sa
» mère n'a jamais existé ailleurs que dans le ciel
» astronomique, etc., etc. »

Quelle folie ! quel excès de démence ! Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour penser et pour écrire de la sorte ? De pareilles extravagances sont-elles autre chose que le produit d'une imagination égarée par le délire du fanatisme irréligieux ? Que dirons-nous de Vol-

ney qui n'a pas eu honte de répéter ces blasphèmes? Il ne croyait pas au système de Dupuis, mais il en avait besoin pour atteindre son but, et au défaut de bonnes raisons, il a su payer d'audace, *per fas et nefas.* Les sophistes ne redoutent plus rien depuis que l'expérience leur a donné la mesure de la crédulité publique en fait d'irréligion.

Ce fut donc précisément en 1793, sous le règne de la *raison* et de la *liberté*, que le *conventionnel* Dupuis révéla au monde chrétien *idolâtre* que depuis seize siècles il n'avait adoré que le *soleil* en croyant adorer le Fils de Dieu. Jusqu'alors les philosophes eux-mêmes, c'est-à-dire, Voltaire, Rousseau, d'Alembert... et une foule d'autres, rien moins que suspects en cette matière, n'avaient été que des *sots*, car ils avaient cru à l'existence de Jésus-Christ comme *homme réel;* mais le temps était enfin venu, et l'époque pouvait-elle être mieux choisie pour cette restauration, où toutes choses allaient être ramenées à leur antique et pure origine : le Christ va être métamorphosé en *soleil;* le plus bel édifice du monde, saint Pierre de Rome, ne sera plus qu'un temple élevé en l'honneur d'un des douze signes du zodiaque,

n'importe lequel; nos sept sacremens seront les *sept planètes*, et les sept dons du saint Esprit *la flûte aux sept tuyaux du dieu Pan.* La fête de Pâques *sera le passage du dieu soleil par l'équinoxe du printemps;* l'agneau pascal, *le bélier céleste* : les péchés du monde effacés par le sang de cet agneau ne seront *que les longues nuits et les froids de l'hiver;* si les prêtres portent une tonsure, on nous dira que c'est pour signifier *le disque du soleil*; que leur étole n'est que l'emblème de son zodiaque, et que la croix enfin, instrument de supplice chez les Juifs et chez les Romains, *et dont nous vantons le mystère sans le comprendre, n'est que la croix de Sérapis tracée par la main des prêtres égyptiens. Risum teneatis, amici!...* Oui, en vérité, l'on rirait de pitié, si la matière n'était pas trop sérieuse. Félicitons-nous du moins, de voir l'impiété se confondre ainsi elle-même, et disons avec Pascal qu'il est glorieux pour la religion chrétienne d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables.

Comme tous ceux qui ont attaqué la foi actuelle de l'Église, Dupuis ne manque pas d'avancer que les premiers chrétiens ne croyaient point autrement que lui, et qu'*il n'y a que seize cents ans* que les *ignorans* croient à l'existence

de Jésus-Christ *comme homme réel;* il soutient que sous Trajan on n'avait point encore entendu parler de Jésus-Christ, comme si, en sa qualité d'*ex-professeur*, il eût ignoré la lettre de Pline à cet empereur, et la réponse qu'il en reçut à l'occasion des chrétiens que l'on persécutait. Mais si durant les trois premiers siècles on n'adora que le *soleil*, c'était donc les adorateurs du soleil que persécutaient alors les juifs et les païens? C'était donc uniquement pour rendre témoignage au *soleil* que des milliers de martyrs ont enduré les plus cruels supplices? C'est donc au nom du *soleil*, et pour se vouer à son culte, que le paganisme a brisé ses idoles et renoncé à l'*idolâtrie*. Les ennemis acharnés du christianisme, qui écrivaient alors tant de blasphèmes contre la personne de Jésus-Christ et de ses apôtres, n'étaient donc aussi que des *sots*, qui se battaient contre le *soleil* et les douze signes du zodiaque? Il est fâcheux que Dupuis n'ait pas vécu sous le règne de Néron ou de Domitien, dans ce bon temps où, comme en 1793, le supplice des chrétiens était à l'ordre du jour, il eût donné aux philosophes païens le secret des disciples du Christ, et nous saurions du moins par leurs écrits que nos pères,

dans la foi, n'adoraient que le *soleil*. Malheureusement pour Dupuis, ses plus anciens maîtres ont cru à l'existence de Jésus-Christ *comme homme réel* (1), et, pour ce qui est des chrétiens, tous les écrits des premiers siècles, à commencer par l'Évangile et les lettres des apôtres, ne laissent aucun espoir de prouver que l'on adorât le *soleil* dans les catacombes ; nous lisons même textuellement le contraire dans des auteurs célèbres du 2e siècle. « Adorez, non » pas le *soleil*, mais celui qui a fait le soleil, di» sait Clément d'Alexandrie dans une exhor» tation aux païens; ne faites pas un Dieu du » monde, mais rendez hommage à celui de qui » le monde est l'ouvrage (2). » Tertullien, dans son Apologie, se moque des fables ridicules que racontait le peuple idolâtre au sujet des mystères du christianisme, puis il ajoute : « D'au» tres, moins grossiers, pensent que le *soleil* est » notre Dieu. Il faudrait alors nous ranger par» mi les Perses, quoique nous n'adorions pas » comme eux le soleil, dont ils portent l'image » peinte sur leurs boucliers. Le fondement de

(1) *Voy.* les témoignages rapportés ci-dessus.

(2) Clém. Alex., *ad gentes*.

» ce soupçon est apparemment que nous nous
» tournons vers l'orient pour prier. Si nous cé-
» lébrons le dimanche, qui est le jour du soleil,
» c'est par un autre motif que celui d'adorer cet
» astre.... Nous faisons profession d'adorer un
» seul Dieu, qui, par sa parole, sa sagesse et sa
» puissance, a tiré du néant le monde avec les
» élémens, les corps et les esprits (1). »

Voilà des passages que Dupuis et Volney se sont bien gardés de nous citer ; quand on n'écrit que pour tromper, peu importe ce qui est réellement, il ne faut que du babil et du charlatanisme : faire rire les uns, étonner les autres par les plus hardis paradoxes, voilà tout le secret des *philosophes* (2).

Ces messieurs n'auraient pas manqué de

(1) Tert., *Apolog.*, ch. 16, 17.

(2) « Marchez toujours *en ricanant* dans le chemin de
» la vérité, écrivait Voltaire : notre nation ne mérite pas
» que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle, mais
» c'est la première nation du monde pour saisir une
» bonne plaisanterie.

» Je ne vous demande que cinq à six bons mots par
» jour pour écraser l'*infâme* (la religion de Jésus-Christ).
» Riez, Démocrite, faites rire, et les sages triompheront. »
Lettres à d'Alembert, 15 sept. 1761, 30 janv. 1764.

crier au fanatisme, à l'ignorance, si, dans le temps où ils écrivaient, un prêtre catholique s'était avisé de vouloir prouver que Mahomet n'a jamais existé *comme homme réel,* et que ce faux prophète des Arabes n'était que le *soleil*, dont le culte, établi très anciennement chez les Perses, avait été adopté par les disciples du Koran. Mais au reste, cessons de nous étonner que Dupuis, qui ne voulait pas être chrétien, ait écrit tant de sottises pour combattre le fait même de l'existence de Jésus-Christ; il n'a nié ce fait que parce qu'il avait compris qu'il serait forcé d'en admettre les conséquences, et en cela du moins il a donné une marque de bon sens. Son aveu est vraiment précieux, le voici : « Admettre le témoignage des livres évan-» géliques comme preuve de l'existence du » Christ, c'est *s'engager à tout croire;* car s'ils » sont vrais quand ils nous disent que le Christ a » vécu parmi eux, quelle raison aurions-nous » de ne pas croire qu'il a vécu comme ils le ra-» content, et que sa vie a été marquée par les évé-» nemens merveilleux qu'ils débitent ? Aussi les » bons chrétiens le croient-ils; et s'ils sont imbé-» ciles, au moins ils sont assez conséquens (1). »

(1) Tome 2, page 110.

Nous aimons à entendre Dupuis faire ainsi la leçon à tous les sophistes du dernier siècle, et leur prouver qu'il sont *inconséquens* de ne pas *tout croire*, dès qu'ils accordent seulement que Jésus-Christ a existé. Il n'y a pas, selon lui, de milieu entre *l'imbécillité* des chrétiens et le système de *l'origine des cultes*, c'est-à-dire entre Jésus-Christ *Dieu* et Jésus-Christ *soleil.*

Nous ne parlerons pas davantage de ce système, qui a été réfuté dans un livre intitulé *Le christianisme vengé des blasphèmes de Dupuis;* mais nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre que par ces réflexions si judicieuses de M. de Bonald :

«Je tremble qu'il ne s'élève un jour un historien qui, rapprochant des attributs du soleil » tout ce que les contemporains ont dit de l'éclat, de la force, de la vigueur du règne de » Charlemagne, de cette puissance éclairée qui » dicta des lois au monde policé, ne soutienne » que Charlemagne n'est que le soleil de la fable. » Il verra dans les courses rapides de ce prince » d'un bout de l'Europe à l'autre, la marche » du soleil aûtour du globe; le temple du soleil, » dans le beau palais d'Aix-la-Chapelle; son » éloignement des peuples polaires, dans la

» guerre que Charlemagne fit aux peuples du » nord ; les douze signes du zodiaque, dans les » douze pairs de la table-ronde ; l'entrée du so- » leil aux quatre saisons de l'année, dans le » parlement solennel tenu aux quatre grandes » fêtes; Louis le Débonnaire, qui ruine l'empire » de son père, sera Phaéton qui veut conduire » le char de Phébus et qui embrase l'univers; les » évêques rebelles seront les chevaux fougueux. » Quelque érudit ne manquera pas de trouver » entre leurs noms des rapprochemens péremp- » toires ; même dans quelques mille ans, les dis- » tances disparaîtront, et l'on mettra sur le » compte de Charlemagne, le soleil, emblème » de Louis XIV; et pourvu que l'auteur de ce » système ait soin de le faire un peu moins long » que le système *in-folio* dont je veux parler, » il paraîtra beaucoup plus vraisemblable. L'*his-* » *toire de France* tout entière ne sera plus alors » qu'un tissu de fables renouvelées de la mytho- » logie païenne, imaginées par des imposteurs, » et adoptées par des imbéciles; et nous aurons » *l'Origine des gouvernemens*, qui fera le pen- » dant de *l'Origine des cultes*. » (M. de Bonald, Législation primitive.)

CONCLUSION.

Nous espérons avoir atteint, au jugement de nos lecteurs, le but que nous nous étions proposé, celui de démontrer avec quelle mauvaise foi la religion était attaquée dans le livre des *Ruines*. Nous n'avons rien avancé que d'après les témoignages les plus authentiques de l'histoire, ou que sur l'autorité des savans les plus distingués. Nous ne craignons donc pas qu'on puisse nous démentir. Combien nous serons heureux, si nous apprenons jamais que cette réfutation, et surtout le recueil qui la précède, ont fortifié la foi ou dissipé les préjugés anti-chrétiens de cette jeunesse l'espoir de la religion et de la patrie. Et nous aussi, ministre d'une religion de charité, source inépuisable de vertus et de consolations, *nous nous occuperons du bonheur des hommes, et le nôtre se composera de l'idée de l'avoir hâté* (1). Mais.

(1) Paroles de Volney dans l'invocation qui précède son livre.

pour y travailler efficacement, nous ne leur prêcherons pas l'athéisme et l'anarchie; notre voix ne les provoquera pas à la sédition et à la révolte : nous ne leur dirons pas *que la morale n'est qu'une science physique et géométrique soumise aux règles et au calcul des autres sciences exactes* (1) : nous ne ferons pas un appel à *l'énergie* des peuples en leur prouvant que *toute l'autorité vient de la multitude, et que vainement les rois lui commandent de par Dieu et de par leur lance* (2) : nous ne leur présenterons pas enfin la doctrine sublime de l'Évangile comme une doctrine qui *livre le monde au désordre, à la tyrannie, et dissout la société* (3). Mais, prenant le langage de cette religion sainte, nous dirons à tous les hommes : *Aimez-vous les uns et les autres comme Jésus-Christ vous a aimés.* Rois, *chérissez la justice, souvenez-vous que vous avez un maître dans le ciel, et que c'est de par Dieu que vous régnez; que la puissance vous a été accordée d'en haut sur tous les hommes, afin que la vertu soit aidée.* Peuples, *soyez sou-*

(1) Volney, page 264.
(2) Volney, 79.
(3) Idem, 244.

mis aux puissances que Dieu a établies; craignez Dieu, honorez le roi. Magistrats, *Dieu jugera les justices elles-mêmes.* Chrétiens de toutes les conditions, *on connaîtra que vous êtes les disciples de Jésus-Christ à l'amour que vous aurez pour vos frères. Travaillez à devenir parfaits, comme votre Père qui est dans le ciel est lui-même parfait* (1).

La voilà, ô ennemis de Dieu et des hommes, cette morale que vous accusez de *livrer le monde au désordre, à la tyrannie, et de dissoudre la société!..* Telle est cette religion sur laquelle vous appelez le mépris et la haine de ceux qui veulent, d'après vos leçons, régénérer la société... Mais déjà vous n'êtes plus, la bouche qui a prononcé les blasphèmes que nous avons réfutés est devenue muette, la main qui les a écrits n'est plus qu'une froide poussière... *Dormez donc votre sommeil.* Les nuages que vous avez élevés, en passant si rapidement, devant le majestueux édifice de la religion chrétienne, se dissiperont bientôt, et ceux que vous avez aveuglés le verront reparaître avec toutes ses merveilles. Serez-vous loués alors comme les

(1) *Prov.* 8., S. Jean 15, S. Grég., S. Pierre.....

bienfaiteurs de l'humanité? Non, car il est écrit dans un livre qui durera plus que les vôtres : *La gloire de l'impie est comme la paille légère que le vent dissipe au loin.* Puissent les remords qui ont empoisonné vos derniers momens, vous avoir procuré la double grâce du repentir et du pardon! c'est le désir de notre cœur, car nous ne dirons jamais autrement qu'un des plus grands docteurs de l'Église : *Vivent les hommes, à bas l'erreur* (1)!

(1) S. Augustin : *Vivant homines, pereant errores!*

NOTES.

NOTE A.

La tradition du déluge est universelle; elle se trouve non seulement dans les histoires, mais dans les mythologies de tous les peuples du monde; les incrédules en conviennent, et il serait inutile d'accumuler ici les citations. Voici seulement un extrait de la narration du déluge traduit littéralement d'un livre indien intitulé *Bhagavat* (ou doctrine divine) : « A la fin du dernier *calpa* (1) il y eut une destruc» tion générale occasionée par le sommeil de Brah» mah. Ses créatures des différens mondes furent » noyées dans un vaste océan... Le seigneur de l'u» nivers aimant l'homme pieux et désirant le préser» ver de la mer de destruction causée par la perver» sité du siècle, lui dit en ces termes ce qu'il avait à » faire : O toi qui domptes les ennemis, dans sept » jours les trois mondes seront plongés dans un océan » de mort; mais au milieu des vagues meurtrières,

(1) Mot sanskrit qui signifie *formation*, c'est un jour de Brahmah. Les Hindous croient qu'à la fin de chaque *calpa*, toutes choses sont absorbées dans la Divinité, et que durant l'intervalle d'une création à une autre, l'Être suprême se repose sur le serpent *secha* (durée).

» un grand vaisseau, envoyé par moi pour ton usage,
» paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les
» plantes médicinales, toute la multitude des graines,
» et accompagné de sept saints, entouré de couples de
» tous les animaux, tu entreras dans cette arche
» spacieuse, et tu y demeureras à l'abri du déluge
» d'un immense océan, sans autre lumière que la
» splendeur de tes saints compagnons... » (*Recherch. asiatiq.*, tom. I.)

NOTE B.

Plusieurs critiques modernes, malgré l'autorité de tous les manuscrits, malgré les témoignages de saint Jérôme, d'Eusèbe, de Rufin, de Suidas, de Grotius, d'Ustérius, etc., etc., soutiennent que ce passage ne saurait être de Josèphe, et que c'est une interpolation manifeste, où le faussaire n'a pas même su garder la convenance, puisqu'il fait parler en chrétien un écrivain que l'on sait avoir persévéré toute sa vie dans le judaïsme.

Ce raisonnement est spécieux, mais il n'est pas décisif. Qui sait si, en raisonnant de cette manière, on ne soutiendra pas quelque jour que le morceau de l'*Émile* où le caractère de Jésus-Christ est peint avec tant d'éloquence et de vérité n'est pas

sorti de la plume de Rousseau? l'inconséquence de Josèphe n'est pas plus frappante que celle du philosophe de Genève.

Josèphe a dû nécessairement parler de Jésus et de ses disciples dans son histoire. Au temps où vécut cet historien, les chrétiens formaient déjà une société si considérable, qu'elle attirait l'attention des empereurs. Ces maîtres du monde portaient des lois contre eux et les faisaient rechercher par les magistrats. Suétone et Tacite se crurent obligés de parler de cette nouvelle religion dans l'histoire de l'empire romain; pourquoi donc Josèphe, prêtre juif, n'eût-il fait aucune mention, dans une histoire particulière des Juifs, d'une secte qui de son temps s'était formée en Judée, et se répandait déjà dans le monde entier? pourquoi Josèphe, qui parle si exactement de tous les faux messies qui ont essayé de tromper sa nation, n'aurait-il rien dit de Jésus, qui le premier avait pris la qualité de Messie, et dont les prétentions, soutenues par un parti toujours croissant, avaient dès lors les suites les plus alarmantes pour la religion du pays? Tout lui faisait un devoir de parler. Son silence serait inexplicable dans le cas où il aurait regardé comme faux les miracles de l'Évangile; car en les décriant il se fût concilié la faveur de sa nation et celle des païens qui persécutaient le christianisme. Mais dans le cas où il aurait cru ces miracles vrais, il eût pu ne pas avoir le courage de déplaire aux Juifs et aux

Romains, et son silence alors parlerait aussi haut en faveur de l'Évangile que le passage dont on conteste l'authenticité (1).

NOTE C.

La religion des lamas, au Thibet, enseigne l'existence d'un être suprême, auteur du monde spirituel, combattant sans cesse le principe du mal, et s'étant *incarné pour se manifester aux hommes*. On y retrouve l'usage de l'eau bénite, la croyance d'un purgatoire, et l'extrême-onction. (*Bibliothèque univ.*, Genève, 1822.)

Suivant une ancienne tradition conservée par les habitans de l'île de Ceylan, une nouvelle croyance doit leur venir un jour des régions de l'occident, et devenir celle de tous les hommes.

Les voyageurs modernes ont trouvé en Amérique les vestales, le feu nouveau, la circoncision, le baptême, la confession, et enfin la *présence réelle* sous les espèces *du pain* et *du vin*. Dira-t-on que nous tenons ces mêmes cérémonies des Mexicains et des Péruviens? (M. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.)

Les jésuites ne trouvèrent parmi les habitans de la Californie nul vestige d'idolâtrie, mais plusieurs traditions religieuses fort remarquables. Les Edmis

(1) Bullet, *Établ. du christian.*;—Duvoisin, *Démonst. évang.*

qui vivent au sud de la presqu'île adorent le dieu *Niparaya*, dont le fils appelé *Quaayayp*, c'est-à-dire *l'homme, est descendu sur la terre* dans les temps anciens pour instruire les peuples du midi. Il a été tué et son sang coule toujours, mais son corps est inaccessible à la corruption... les Californiens septentrionaux prétendent que l'Être suprême, qu'ils désignent par l'expression de *celui qui est vivant*, a un fils, et qu'il a créé des êtres invisibles qui se sont révoltés contre lui. (*Biblioth. univ.*, Genève, 1822.)

On lit dans le vingt-neuvième chapitre d'un livre chinois, intitulé l'*Invariable milieu*, dont le petit-fils de Confucius est l'auteur, *que le bon prince attend sans inquiétude le saint homme qui doit venir à la fin des siècles*. Littéralement, dans la traduction latine : *Centum sæculis est expectatus* (*vel expectandus*) *sanctus vir, et non dementatur*.

« Ce passage est très singulier, observe M. Abel » Rémusat, traducteur de ce livre, et il importe de le » bien entendre. *Pé chi*, cent générations ; c'est un » terme qui désigne le temps le plus reculé des siècles » à venir. *Ssé*, c'est *attendre*. Et dans la glose : Le » *saint homme des cent générations est très éloigné,* » *et il est difficile de se former à son sujet une idée* » *nette... Dans l'attente où il est du saint homme,* » *le sage se propose à lui-même une doctrine qu'il* » *a sérieusement examinée*. Ce texte ne fait pas » entendre aussi clairement que les différens com-

» mentaires, si l'attente du saint a lieu depuis cent » générations, ou si elle doit avoir lieu pendant cent » générations. *Pé chi* est certainement ici une ex » pression indéfinie pour *un long espace de temps.* » Mais un *chi* est l'espace de trente ans, cent *chi* font » donc trois mille ans; et à l'époque où vivait Con- » fucius, c'est-à-dire cinq cents ans avant Jésus-Christ, » il serait bien extraordinaire qu'il eût dit que le saint » était attendu depuis trois mille ans. J'abandonne » aux réflexions du lecteur ce passage, qui, à ne le pren- » dre même que dans le sens ordinaire, prouve du » moins que l'idée *de la venue d'un saint* était ré- » pandue à la Chine dès le sixième siècle avant l'ère » chrétienne. »

En l'an 1625, des ouvriers fouillant la terre auprès de la ville de Si-an-fou, capitale d'une province chinoise, trouvèrent une longue table de marbre qui apparemment avait été ensevelie sous les ruines de quelque édifice. Sur la surface de ce marbre est gravé un long discours en caractères chinois, qui explique les principaux mystères de la religion chrétienne, et qui fait l'éloge de quelques empereurs qui ont favorisé les ministres de l'Évangile. A l'un des côtés au bas du marbre on trouve une inscription, partie en caractères syriaques ou chaldaïques, partie en caractères chinois.

Voici en abrégé ce qu'on lit de plus remarquable dans cette précieuse inscription : « Il y a un premier

» principe intelligent et spirituel, qui de rien a créé » toutes choses, et qui est une substance en trois » personnes. Les hommes n'auraient jamais trouvé » la vérité, si l'une de ces divines personnes n'eût ca- » ché sa divinité sous la forme de l'homme. C'est » cet homme que nous nommons le Messie. Un ange » annonça sa venue, et il naquit quelque temps après » d'une vierge en Judée. Il institua le baptême pour » laver les péchés, et se servit de la croix pour sau- » ver tous les hommes, sans en excepter personne.

.... » Sous le règne de *Taitsong*, prince très » sage et très estimé, *Olopüen* partit de Judée. Après » avoir couru de grands dangers sur terre et sur mer, » il arriva enfin à la Chine, l'an de notre seigneur 636. » On examina sa loi, dont la vérité fut reconnue; » de sorte que l'empereur fit en sa faveur l'édit sui- » vant :

« La véritable loi n'est attachée à aucun nom parti- » culier, et les saints ne se fixent pas dans un lieu; » ils parcourent le monde, afin d'être utiles à tous. Un » homme de Judée, d'une vertu singulière, est venu » à notre cour; nous avons examiné sa doctrine avec » beaucoup de soin, et nous l'avons trouvée admirable, » sans aucun faste, et fondée sur l'opinion qui suppose » la création du monde. Cette loi enseigne la voie du » salut, et ne peut être que très utile à nos sujets; » ainsi je juge qu'il est bon de la leur faire connaître.»

« Ensuite il commanda que l'on bâtit une église, et

» il nomma vingt et une personnes pour en avoir » soin. »

Il est fait ensuite mention des empereurs qui favorisèrent le christianisme, qui triompha de la persécution suscitée par les bonzes. Puis enfin, les auteurs du monument déclarent qu'ils l'ont élevé en l'an 782.

Je sais, dit M. Abel Rémusat, membre actuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, que l'authenticité de l'inscription de Si-an-fou a été contestée par quelques écrivains, lesquels ont été jusqu'à en nier l'existence, et à accuser les missionnaires qui en ont parlé d'avoir supposé ce monument par une fraude pieuse. Quand cette supposition eût été praticable au milieu d'une nation défiante et soupçonneuse, dans un pays où les magistrats et les particuliers sont également mal disposés pour les étrangers, et surtout pour des missionnaires ; où tout le monde a l'œil ouvert sur leurs moindres démarches, où l'autorité veille avec un soin extrême à tout ce qui tient aux traditions historiques et aux monumens de l'antiquité, il serait encore bien difficile d'expliquer comment les missionnaires auraient été assez hardis pour faire imprimer et publier à la Chine et en chinois une inscription de dix-huit cents mots qui n'aurait jamais existé ; comment ils auraient pu imiter le style chinois, contrefaire la manière des écrivains de la dynastie des Thang, rappeler des

usages peu connus, des circonstances locales, des dates conçues dans les figures mystérieuses de l'astrologie chinoise, et le tout sans se démentir un seul instant, et de manière à en imposer aux plus habiles lettrés, intéressés, par la singularité même de la découverte, à en discuter l'authenticité. On devrait donc supposer qu'un lettré chinois, et un lettré des plus érudits, se serait joint aux missionnaires pour en imposer à ses compatriotes. Mais ce n'est pas tout; les bords de l'inscription sont couverts de noms syriens en beaux caractères stranghelos; le faussaire savait donc le syriaque, et il était en état de faire graver sous ses yeux, avec exactitude, quatre-vingt-dix lignes de l'écriture syrienne qui était en usage autrefois, et dont la connaissance est aujourd'hui peu répandue; le faussaire était donc un homme qui avait fait une étude approfondie des monumens syriaques dans les originaux. D'ailleurs, il ne suffirait pas d'expliquer la supposition de l'inscription dans l'édition chinoise et dans les copies rapportées par les pères Sémédo, Marténi et Boym; il faut encore rendre raison de la fabrication du monument, car la pierre existe; elle a dix pieds de haut sur cinq de large : on en a pris des empreintes en y posant des papiers transparens après l'avoir enduite d'encre; et une de ces empreintes est à la bibliothèque du roi. De plus, ce ne sont pas les missionnaires qui l'ont trouvée dans la terre, mais des ouvriers chinois qui

creusaient les fondemens d'une maison particulière: c'est le gouverneur chinois qui l'a fait relever et placer sur un piédestal, dans un temple d'idoles du voisinage; et cela, sans se douter qu'il était la dupe d'une fraude pieuse. Ainsi, il avait fallu faire composer cette inscription en chinois par un lettré gagné à prix d'argent, y faire ajouter les lignes syriaques par un écrivain habile à tracer le stranghelos, faire bien soigneusement graver le tout sur la pierre, enfouir cette pierre sans qu'on s'en aperçût, diriger les fouilles des maçons de la ville de manière qu'ils la trouvassent. Que de fourberies, que de soins, que de difficultés, que de risques même chez un peuple comme les Chinois! Et dans quel but? pour établir d'une manière plausible ce qu'on savait d'ailleurs, qu'au septième et huitième siècle de notre ère, des syriens avaient construit quelques églises à Si-an-fou, et qu'un certain nombre de Chinois avaient embrassé l'hérésie nestorienne ou jacobite. Voilà sans doute un objet peu digne des moyens: on ne devine pas ce que le catholicisme avait à gagner dans tout cela, ni comment les jésuites pouvaient se trouver récompensés de leurs peines, en voyant leur inscription placée dans un temple d'idoles au fond de la province de Chen-Ci. (Voyez *Journal des Savans*, octobre, 1821.)

NOTE D.

On nous objecte souvent le passage de l'Écriture où il est dit que Josué arrêta le soleil, comme contraire au système de Copernic; et l'on ne manque jamais de rappeler, à propos de ce passage, la condamnation de Galilée par l'inquisition de Rome. Voici ce qu'écrivait à ce sujet le fameux astronome de Lalande, à une époque où le fanatisme irréligieux n'avait point encore fait un devoir aux incrédules de dissimuler tout ce qui pouvait être en faveur de la religion :

« Les textes de l'Écriture que l'on oppose comme » contraires au système de Copernic sont tirés du » livre de Josué, ch. 10, v. 13; du psaume 92, v. 1, » et 103, v. 5; de l'Ecclésiaste, ch. 1, v. 5; du pro- » phète Isaïe, ch. 38, v. 8; du livre des juges, ch. 5, » v. 20; du troisième livre d'Esdras, ch. 4, v. 34: » mais quand on les lit sans préjugé, on y voit un » langage ordinaire, qui ne pouvait être différent » sans devenir inintelligible; et l'on n'y voit rien qui » paraisse tenir au dogme ni à la physique. Du reste, » plusieurs auteurs ont accumulé des raisonnemens » de toute espèce pour faire sentir que les différens » passages de l'Écriture où il est parlé du mouvement » du soleil peuvent s'entendre de celui de la terre » sans leur faire violence.

» Il y aurait un zèle bien étrange à prétendre
» exclure des livres saints toutes les expressions qui
» sont reçues dans la société, et par lesquelles on se
» fait entendre de tout le monde. Les astronomes di-
» sent comme les autres : Le soleil se lève et le soleil
» se couche; ils le diront éternellement, sans pré-
» tendre méconnaître le véritable état de la nature
» et de l'immobilité du soleil. Dieu, conversant
» parmi les hommes, le dirait avec eux, et Josué ne
» pouvait dire autrement. Il me semble qu'il y a de
» la *stupidité* à prétendre qu'un général d'armée tel
» que Josué (dans le moment où il s'agissait de ma-
» nifester à ses soldats la gloire et la puissance de
» Dieu par une victoire) dût leur faire une leçon
» d'astronomie, et, quittant le langage que ses soldats
» pouvaient entendre, dire à la terre de s'arrêter. Il
» aurait fallu en même temps leur apprendre en dé-
» tail pourquoi cette singularité d'expression ; et ja-
» mais digression n'eût été plus hors de place. Ainsi,
» dans le cas même où l'on prétendrait que Josué,
» comme prophète, aurait été instruit par la toute-
» puissance de Dieu de ce qu'on ignorait de son
» temps, et surtout dans son pays, il n'aurait pas pu
» s'exprimer autrement qu'il n'a fait. Il en est de
» même des autres passages de l'Écriture, où les au-
» teurs sacrés ont dû nécessairement parler comme
» l'on parle, et comme nous parlons nous-mêmes
» dans nos livres d'astronomie, quand nous disons

» le lever, le coucher, le mouvement, l'inégalité du » soleil; il n'y avait qu'une manière de s'exprimer. » Il ne résulte donc rien de ces textes contre le système » de Copernic.

» Les passages de l'Écriture sainte qui sont con- » traires au mouvement de la terre ne doivent pas » se prendre dans le sens propre et littéral et dans la » rigueur des termes, mais dans le sens ordinaire du » discours, suivant la manière générale de raconter » et de parler.... Dans les passages de l'Écriture où » il est parlé du mouvement du soleil, on voit évi- » demment que les écrivains sacrés n'ont prétendu » ni décider une question physique, ni établir ou » prescrire un sentiment là-dessus. Ces passages ne » sont point des articles qui intéressent ou qui con- » cernent la religion ni le dogme, ou qui soient mis » dans la bouche du Saint-Esprit; mais seulement » des accessoires indifférens d'une narration histori- » que.

» Rien n'oblige de croire que, même avec le don » de prophétie, les auteurs sacrés aient dû être in- » struits des choses profanes et indifférentes à l'objet » des livres saints. Les saints pères et les auteurs ec- » clésiastiques, dont l'autorité peut nous être opposée » dans cette matière, n'ont eu souvent aucune con- » naissance de l'astronomie; tel est saint Augustin, » l'un des plus savans en tout genre, qui ne croyait » pas aux antipodes.

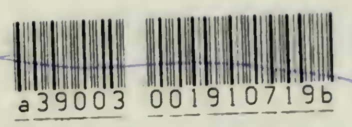
» Cependant on voit que saint Augustin et saint » Thomas n'étaient point d'avis que l'on gênât les phi- » losophes, sous prétexte de défendre le sens littéral » dans les passages de l'Écriture. Voici ce que dit » saint Thomas (1) : *Hoc in principio protestor » quod plures horum articulorum ad fidei doctrinam » non pertinent, sed magis ad philosophorum dog- » mata. Multum autem nocet talia quæ ad pietatis » doctrinam non pertinent asserere vel negare quasi » pertinentia ad sacram doctrinam. Dicit enim » Augustinus : Quum audio christianum aliquem » ista (scilicet quæ philosophi de cœlo et stellis et » de solis lunæque motibus dixerunt) nescientem, » et aliud pro alio sentientem, patienter intueor » opinantem hominem : nec illi obesse video quum » de te, Domine, creator omnium, non credat in- » digna, si forte situs et habitus creaturæ igno- » ret.........* On voit dans la suite de ce passage que » saint Augustin et saint Thomas craignaient que le » zèle des ignorans ne rendît la religion et ses doc- » teurs ridicules aux yeux des savans étrangers, dont » ils désiraient mériter la confiance et l'estime.

» Aussi l'Église n'a jamais porté *aucune décision » formelle* contre le système de Copérnic. Il est vrai » qu'il y eut un décret de la congrégation des cardi- » naux inquisiteurs, le 5 mars 1616, contre les livres

(1) Opusc. 10, 18.

» de Copernic, de Astunica et Foscarini, et une sen-
» tence contre Galilée, du 22 juin 1633, qui le
» condamne à tenir prison, et à abjurer l'erreur du
» système de Copernic; mais cette sentence des in-
» quisiteurs contre Copernic fut une affaire person-
» nelle, une suite de la jalousie que des ennemis trop
» puissans avaient eue de cette nouvelle philosophie,
» et de la célébrité extraordinaire de Galilée. Le père
» Garasse, qui avait beaucoup de crédit et de zèle,
» était enthousiaste de la philosophie de son temps. Le
» cardinal Bellarmin, qui en devait être naturelle-
» ment le protecteur, avait défendu lui-même à Ga-
» lilée, de la part de l'inquisition, de soutenir ses
» opinions qui scandalisaient les simples. Galilée l'a-
» vait promis, et il manqua plusieurs fois à sa pa-
» role, comme on le voit par la sentence, dont j'ai
» une copie en italien, tirée du registre des or-
» donnances. L'on jugea donc à propos de le con-
» damner pour arrêter les désordres qui pouvaient
» naître en général d'une trop grande liberté dans les
» ouvrages d'esprit; mais on a toujours permis, même
» à Rome, de l'adopter comme hypothèse, et cela
» suffit pour rassurer les consciences les plus timo-
» rées. » (Astronomie de Lalande, liv. 5.)

FIN.


a39003 001910719b

